

Frères de la Capucine



ROB McLAREN

Avec la participation de, et traduit par,

MARC MIDDLETON

Frères de la Capucine

Le présent ouvrage littéraire est publié en 2024.

Copyright © 2017 Dylan Trust

Robert McLaren affirme le droit d'être identifié comme étant l'auteur du contenu de cet ouvrage.

Le présent ouvrage est une oeuvre de fiction. Les incidents et certains des personnages décrits, bien que basés sur des faits et personnages historiques, sont issus de l'imaginaire de l'auteur.

Tous droits réservés. Aucune partie du présent ouvrage ne peut être reproduite, stockée dans un système électronique d'extraction, ni transmise, sous quelque forme que ce soit, ni par aucun procédé électronique, mécanique, y compris la photocopie, l'enregistrement ou autre, sans le consentement écrit préalable de l'auteur.

Une notice CiP est disponible dans la Bibliothèque Nationale d'Australie et dans la Bibliothèque de l'Etat de Queensland.

Texte et illustrations copyright © 2018 Rob McLaren Conception graphique, composition informatique et cartes par Matthew Lin
www.matthewlin.com.au

Livre de poche ISBN 978-0-6484-716-9-1

Ebook ISBN 978-0-6484-716-1-5

Livre relié ISBN 978-0-6484-716-2-2

Police utilisée : Bembo Semi-bold en 12pt

Dédié à Dylan

Mon frère qui s'assurait toujours que je rentrais
sain et sauf – à chaque fois

Rob

Dédié à Lydie

Le moteur et l'inspiration qui m'encouragent à
avancer – surtout quand je suis sur
le point d'abandonner.

Marc



Frères de la Capucine

Remerciements

Je souhaite sincèrement remercier les personnes suivantes pour leurs contributions :

Sophie Walker – Mon épouse, si belle, talentueuse et patiente.

Peter Cross – Pour son amitié et son soutien indéfectible, sa gentillesse pour m'avoir autorisé l'accès à sa belle collection de livres et artefacts napoléoniens ainsi qu'à sa vaste collection de figurines de 28mm – la plus grande de l'hémisphère sud.

Joe Tapping – Pour ses encouragements, ses recherches approfondies au sujet de la marine britannique sous Nelson et son expérience dans le domaine de la publication de contenu en ligne.

José de Andrade – Pour son amitié et sa gentillesse, pour m'avoir autorisé l'accès à sa bibliothèque napoléonienne et sa grande collection de figurines.

Katie Whiffen et Andrew Koranski – Deux chers amis qui m'ont inspiré.

Cette histoire prend fin lors du siège de Toulon en décembre 1793. Je suis reconnaissant aux excellentes recherches de Robert Forczyk sur ce fait historique, qui ont largement contribué à ma créativité littéraire, notamment son excellent ouvrage « Toulon 1793 : Napoleon's First Victory ».

Cass Moriarty, Lauren Daniels, Gail Carthwright, Belinda Pollard et Geneve Fylnn pour leurs soutiens éditoriaux.

Enfin, je souhaite remercier les personnes suivantes pour leur collaboration dévouée à la réalisation de cette histoire en langue française :

Florian Hassel - Laurent Larrieu - Philippe et Yolande Roucoux et tous les membres de la Compagnie d'Elite.

DE AVIGNON A TOULON



Paris 700 km
Lyon 250 km
Váence 150 km



VILLENEUVE
LES-AVIGNON

AVIGNON

SENAS

Le Rhône

AIX-EN-PROVENCE

LES PENNES MIRABEAU

AUBAGNE

MARSEILLE

MEDITERRANNEE

SOLLIES

TOULON

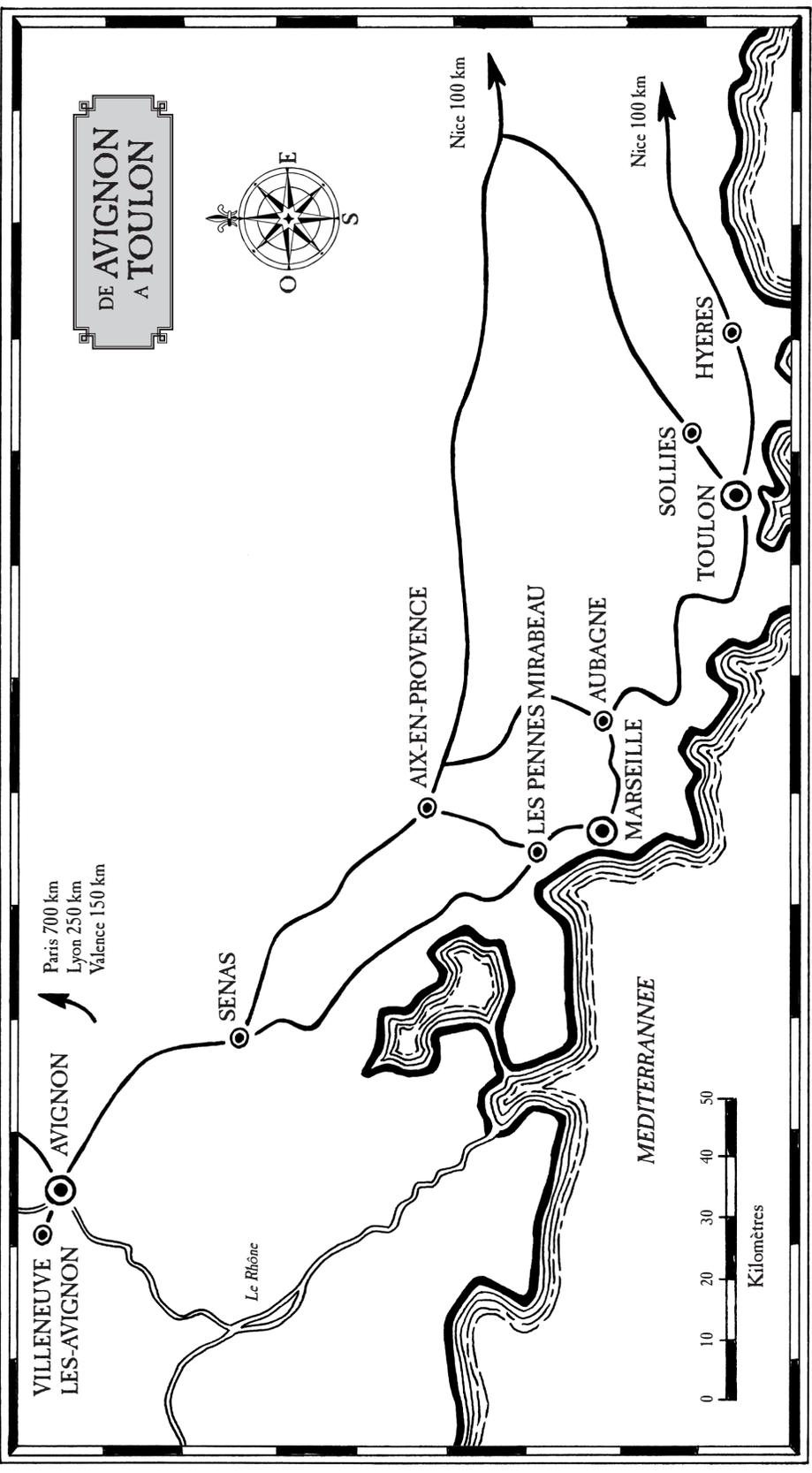
HYERES

Nice 100 km

Nice 100 km



Kilomètres



Prologue

Décembre 1793, Toulon, France



De sa blessure au crâne, du sang coulait lentement le long de son cou avant de s'accumuler à l'intérieur de son col. La pluie éclatait sur ses épaules crispées avant de se reformer en petites gouttes, se frayant des chemins glacials le long de son dos. La peur, comme par vagues, se propageait le long de sa colonne vertébrale pour se fracasser au fond de ses entrailles.

J'en ai bien pris des risques cette année mais là, je m'y suis pris comme un sot en trois lettres.

Le regard du capitaine André Jobert se posa autour de lui : des hommes étaient en train de se faire panser leurs blessures, faisant des grimaces au moment où il fallait serrer les pansements ou gémissant sous la pluie froide.

Et pourquoi faire ? Pourquoi ai-je envoyé dix-huit recrues au casse-pipe au juste ? Mais personne ne connaîtra notre échec. Personne ne pourra dire...

Un soldat se baissa à ses côtés et dit : « Citoyen capitaine, je dois m'occuper de votre blessure et de votre bras. »

Jobert baissa la tête sur son uniforme. C'était un habit de l'infanterie espagnole. Le sang de sa blessure au coude gauche, absorbé par la laine blanche trempée de son vêtement, s'écoulait sur le tissu de l'écharpe en lin qui soutenait son bras.

Quelle idée d'avoir accepté cette mission!

Jobert sursauta en entendant un bruit de clapotement dans la boue. Koschak, son maréchal des logis-chef, avait pris place à côté de lui, lâchant un grognement. Les pansements ensanglantés sur son avant-bras et sa cuisse étaient couverts par des ruisselets de pluie.

Même lui pense que c'est de la folie.

Les yeux verts du sous-officier, cernés de rouge, sondèrent le visage de son capitaine avant de dire : « L'attaque du général Masséna sur le fort d'Artigues a commencé. Les blessés sont prêts à marcher. Quels sont vos ordres, citoyen capitaine ? »

Chapitre Premier

Mars 1793. Avignon, France



L'heure du départ était arrivée.

André Jobert prit son sabre en main et le regarda attentivement. Il remarqua la rouille qui tâchait la lame ici et là et frotta un morceau de tissu, imbibé d'un mélange d'huile d'olive et de poussière de brique, en petits cercles pour l'enlever. Ensuite, il contrôla la rigidité de l'ancrage de la lame à la poignée en laiton, d'abord visuellement, puis au toucher. Une telle inspection pour une arme si simple était, pour lui, un petit plaisir assez rare.

Quand il sortait son sabre de son fourreau, c'était avec son poignet qu'il sentait le poids de son arme. Il s'entraînait à l'escrime chaque matin, il s'interrogeait sur la nature de la relation entre la pointe et le poids, du sabre de son adversaire et le sien. Dans une charge, avec ses genoux serrés autour de sa selle, ses yeux étaient focalisés sur le chemin que son cheval prenait pour fondre sur sa cible. Jamais il ne prenait en compte la lame qui prolongeait son bras droit. Il était concentré sur son approche de l'ennemi et le coup qu'il lui portait.

Mais aujourd'hui, c'était différent. Aujourd'hui, Jobert allait rejoindre un nouveau foyer. Une nouvelle famille qui allait mesurer sa valeur au sabre.

Mais ma valeur ne se résume pas à mon maniement du sabre. N'oublie pas qu'il y a quatre talents qui font un bon cavalier.

Il remit le sabre dans son fourreau en cuivre par un mouvement précis mais fluide à la fois. Un mouvement qu'il avait exécuté moult fois. Il prit une gorgée de vin et quitta la taverne, marchant le long de divers couloirs, qui empestaient une odeur d'urine, de tabac et d'ail, avant de se retrouver dans une cour, où se dégageaient des odeurs de crottin de cheval et de foin moisi et résonnaient des jurons des palefreniers.

Un cheval bai leva la tête en voyant Jobert et lui donna un grand coup de nez dans le ventre, trahissant ainsi son impatience. « Doucement Bleu, dit Jobert, levant un doigt comme pour mettre en garde l'animal. Ne commence pas à mettre tes poils et ta bave partout sur moi, d'accord ? »

Bleu recula un peu et Jobert, en guise d'affection, lui frotta le dos avec deux doigts, afin de ne pas salir ses gants. Le palefrenier avait déjà sellé le cheval. Jobert prit les rênes, remit l'étrivière à sa place avant d'engager son pied dans l'étrier et, d'un bond, se leva et enfourcha la selle avec la même délicatesse qu'il aurait utilisé pour mettre un chapeau.

Le deuxième talent d'un cavalier : savoir tenir son cheval.

Les capacités de Jobert dans ce domaine seront mises à l'épreuve par ses supérieurs, ses pairs ainsi que ses subordonnés, dans les jours à venir. Alors que son palefrenier était en train d'enlever les brindilles de paille et de sable mouillé de ses bottes, Jobert réfléchit à la manière de faire effectuer à sa monture une volte rapide lors d'un combat à cheval, par transfert de poids et tensions musculaires, à sa monture.

Son domestique lui tendit son casque de cuir surmonté d'une crête en crin de cheval. Avant de s'en coiffer, Jobert

prit un instant pour contempler son grand plumet. Il était principalement de couleur verte, la même couleur que son dolman et sa culotte. C'était la couleur qui l'identifiait en tant que membre de la cavalerie légère. Un chasseur à cheval.

Un chasseur d'hommes.

Le sommet du plumet était de couleur jaune, la couleur distinctive de son dernier régiment. Ce régiment, qui avait été tout son monde depuis ses plus jeunes années, ne l'était désormais plus.

Dans moins d'une heure, il serait parmi sa nouvelle famille régimentaire. Au coucher du soleil, un nouveau plumet ornerait son casque. Jobert mit son casque et ajusta la longueur de sa mentonnière.

Il tourna Bleu et, avec un léger mouvement de la cuisse, les deux plongèrent dans les rues agitées d'Avignon d'un pas décidé.



« Excusez-moi citoyens. Voici le capitaine André Jobert. »

Alors que les portes se refermaient derrière lui, Jobert prit un instant pour acclimater ses yeux à la lumière du jour qui entrait par les grandes fenêtres de la salle et observa comment les particules de poussières, transportées par les courants d'air, dansaient autour du mobilier. Des odeurs de feu, de cire et de parchemin étaient perceptibles. Il remarqua la présence de deux hommes : le colonel de son nouveau régiment et un major.

« Jobert. Heureux de vous revoir, dit le major. Puis-je vous présenter le colonel Morin ? »

Bien que Jobert reconnu le major, son attention était focalisée sur l'officier supérieur.

« Bonjour citoyen colonel. » dit Jobert en saluant.

Morin rendit le salut et répondit : « Bonjour capitaine Jobert et bienvenue au 24^{ème} régiment de chasseurs à cheval. »

Morin fronça les sourcils et Jobert sentit son regard inspecter chaque détail de son visage, ses cheveux et son uniforme. Enfin, il fit un geste vers son subordonné avant de s'adresser à Jobert : « On m'a avisé que vous vous connaissiez déjà. En effet, le major Raive m'a beaucoup parlé de vos exploits quand vous étiez tous les deux avec le général Dumouriez en Belgique l'année dernière. Étiez-vous au courant que le major Raive était mon second ?

— Non, citoyen colonel. Je ne savais pas que le major Raive était au 24^{ème} Chasseurs. »

C'est à cet instant que Jobert vit les galons sur les manches de l'uniforme du major, ainsi que les boutons floqués du chiffre « 24 » sur son habit et dit : « Très heureux de vous revoir, major. Toutes mes félicitations pour votre promotion. »

« Je dois me retirer, citoyen colonel. » dit Raive à son supérieur avant de poser ses yeux sur Jobert. « Heureux de pouvoir compter sur vous capitaine. Malheureusement, le devoir m'appelle mais je ferai appeler votre second afin que vous puissiez le rencontrer. J'enverrai vos nouveaux plumets régimentaires avec lui. »

Une ordonnance entra dans la salle avec une cafetière et Morin fit un geste vers une chaise, invitant Jobert à prendre place. Le capitaine ajusta son fourreau et sa sabretache avant de s'asseoir. Une fois Jobert installé, le colonel dit : « Suite à la récente exécution de Sa Majesté... »

Il scruta le visage de son nouveau capitaine pour y rechercher une réaction quelconque mais le visage de celui-ci resta stoïque. Morin reprit : « ...et la récente déclaration de guerre britannique et néerlandaise, sans oublier le climat de guerre civile qui règne actuellement dans le pays, le Ministre de la Guerre a

décidé de lever douze nouveaux régiments de chasseurs, dont le mien, avec un effectif de six escadrons chacun. »

Six escadrons ! pensa Jobert. Les vieux régiments avaient déjà toutes les peines du monde à pouvoir en assembler trois.

« Cela représente un effectif de mille deux cents hommes et autant de chevaux, poursuivit Morin. Je suis arrivé ici avec mon état-major voilà dix jours. Afin de former le 24^{ème} de manière efficace, je vais m'appuyer sur les hommes de l'ancien régiment de Chasseurs Volontaires. Avec la récente vague de patriotisme et la levée en masse décrétée par le gouvernement, je m'attends à recevoir sept cents recrues dans les jours qui viennent. »

Le colonel s'arrêta un instant avant de reprendre : « Malgré le chaos qui règne à Paris actuellement, on m'a assuré que les équipements et fournitures nécessaires arriveront dans quelques semaines. D'après les rumeurs, tout le pays est en train de fabriquer des culottes, tisser des couvertures, mouler des chapeaux et fondre les cloches des églises afin d'en faire des canons. Sauf pour les villes qui ont décidé de se révolter, bien sûr. »

Morin prit une gorgée de thé et reprit son discours : « Le major Raive et mon état-major sont donc assez occupés comme vous pouvez l'imaginer. Avec la mort du roi, il est évident que nous devons lever, former et équiper ce régiment aussi vite que possible. »

Il désigna une pile de documents sur son bureau. « Parmi ces documents se trouve une bien belle lettre de recommandations de la part de votre ancien commandant, déclara-t-il. Vous l'avez servi en tant que chef de compagnie contre les Autrichiens et les Prussiens. Avec une telle lettre, et les louanges du major Raive, je vous confie le commandement de la 2^{ème} compagnie. »

Jobert sentit sa poitrine se resserrer à la réalisation d'une telle charge mais arriva tout de même à lâcher : « Je suis à vos ordres, citoyen colonel. »

Morin lui lança un regard menaçant. « Ecoutez-moi bien Jobert. Je suis absolument déterminé à ce que ce régiment soit apte à entrer en campagne d'ici quelques semaines. Je veux des hommes complètement concentrés à la réalisation de ce but. Morin frappa du poing sur son bureau. Je m'attends à des actes et non à des belles paroles »

Jobert se leva en silence et salua le colonel.

Morin rendit ce salut d'un signe de la tête. « Rompez et à nouveau, bienvenue au 24^{ème} Chasseurs à Cheval, capitaine Jobert. »



« Excusez-moi, citoyen capitaine. Un homme, petit et robuste, salua Jobert tout en le fixant intensément avec ses yeux bruns. Soyez le bienvenu au régiment. Je suis le lieutenant Geourdai, votre second. Je vous présente le maréchal des logis-chef Koschak, également de votre compagnie. »

Tout comme le lieutenant Geourdai, Koschak était blond avec un cou bien musclé, une poitrine large et des bras puissants, qui se tendirent à vue d'oeil en saluant. « Bienvenue au 24^{ème}, citoyen capitaine. » dit le sous-officier avec un fort accent alsacien.

Jobert remarqua que les uniformes des deux hommes étaient aux couleurs officielles du régiment et dit : « Le colonel Morin m'a informé qu'il y a bien des choses à faire. Je suis impatient de commencer donc pourriez-vous m'indiquer un endroit où nous puissions discuter ?

— Si vous permettez citoyen capitaine, dit Geourdai, le major m'a chargé de vous livrer votre plumet régimentaire ainsi qu'un pompon de compagnie pour votre coiffure. »

Jobert prit le plumet. Il mesurait une trentaine de centimètres environ et bien que le corps fût de couleur verte, le sommet était de couleur orange foncé, la couleur régimentaire du 24^{ème} Chasseurs à Cheval. Quant au pompon en laine, il était de couleur bleu-ciel, qui indiquait que le porteur appartenait à la 2^{ème} compagnie. Puis il demanda : « Pour un régiment qui n'existait pas il y a dix jours, je constate que vous portez déjà son uniforme. Quel est l'ordre du jour concernant les tenues ?

— Le colonel est convaincu que le régiment doit avoir une tenue commune, répondit Geourdai, afin que les soldats puissent plus facilement forger des liens avec les recrues qui arrivent quotidiennement, et faire face aux manquements de certaines fournitures. Aujourd'hui, il a été décidé que les hommes porteraient des pantalons en lin par-dessus leurs bottes et leurs surtouts. Pour les officiers, il faut être coiffé du chapeau avec le plumet afin que les recrues sachent qui ils doivent saluer. Toujours pour aider les recrues à plus facilement les identifier, les sous-officiers doivent porter le casque avec le plumet. Tous les soldats, qu'ils soient vétérans ou non, doivent porter le bonnet de police. Jusqu'à ce que les fournitures arrivent enfin, ces consignes restent en place. »

Jobert rangea son plumet dans sa sabretache. « Très bien lieutenant, nous devons également discuter de mon logement et de changer le collet et les parements de mon uniforme pour cette couleur orange.

— Capucine, citoyen capitaine, dit Geourdai.

— Pardon ?

— On dit capucine pour cette couleur et non orange, citoyen capitaine. Pour discuter, puis-je vous proposer les écuries ? Elles sont actuellement dépourvues de chevaux, donc nous serons tranquilles pour aborder le sujet de votre logement. En ville, à quelques pas de la caserne. Si vous le souhaitez, nous pourrions visiter cet établissement.

— Très bien lieutenant. Allons-y. »

Les trois hommes se frayèrent alors un chemin vers les écuries. Les éperons métalliques sur leurs bottes claquaient au sol. En chemin, Jobert rendit les saluts des sous-officiers occupés à instruire des nouvelles recrues

A l'intérieur des écuries, l'air se refroidit et le bruit des ordres des sous-officiers et le craquement des gravillons furent assourdis par les caisses en bois et les ballots de paille, rangées et empilées soigneusement autour d'eux.

Jobert se retourna abruptement afin de faire face à Geour dai et Koschak et dit : « Citoyens, j'étais maréchal des logis lors de la mutinerie de mon ancien régiment et fus élu commandant de compagnie. L'année dernière, au moment de l'invasion autrichienne et prussienne, mon régiment était à Valmy et Jemappes sous les ordres du général Dumouriez. Voilà mon histoire. Quelle est la vôtre ? »

Geour dai glissa lentement un pas vers l'avant, leva la tête et, avec les mâchoires crispées, répondit : « Citoyen capitaine, je suis un ancien du 7^{ème} Chasseurs. Quand nos officiers ont émigré, j'ai été élu au poste de sous-lieutenant alors que je n'étais que maréchal des logis. J'ai fait campagne avec l'Armée du Rhin l'année dernière et, depuis ma promotion, cela fait une semaine que je suis au 24^{ème} Chasseurs.

— Bien. Et vous Koschak ? demanda Jobert.

— J'étais aussi à Jemappes l'année dernière. Le major Raive y était alors mon chef d'escadron et, au moment de nos pro-motions, nous avons été transférés ici, il y a dix jours... Citoyen capitaine, je me souviens d'une charge sur les arrières autrichiens au-delà de Jemappes. En regardant par-dessus mon épaule droite, j'ai vu des hussards autrichiens qui s'apprêtaient à enfoncer notre flanc. Mais eux, ils regardaient à leur gauche au moment où vous et votre compagnie du 5^{ème} Chasseurs êtes entrés dans leur flanc gauche. Pour cela, citoyen capitaine,

je vous suis reconnaissant. »

Jobert se détourna du regard noir du maréchal des logis-chef pour regarder les soldats en train de s'exercer à l'extérieur. « Voilà qui est dit. Nous sommes des vieux sous-officiers qui ont vu la guerre et qui doivent désormais préparer ces jeunes gens à entrer en campagne dans quelques semaines. »

Les trois hommes s'assirent sur des caisses en bois près de l'entrée de l'écurie. Jobert remarqua une forte odeur de fourrage moisi avant de demander : « Le colonel est résolu à ce que le régiment soit armé, préparé et équipé le plus vite possible. En ce qui concerne la 2^{ème} compagnie, où en sommes-nous ? »

Geourdaï se racla la gorge, échangea des regards avec Koschak et répondit : « L'état-major de la compagnie n'est pas encore complet. Il nous manque un trompette et un brigadier-fourrier. Au niveau de la troupe, nous avons deux sous-lieutenants, mais un est détaché pour aller chercher des chevaux. Celui qui est toujours ici, le sous-lieutenant Voreille, est arrivé hier en provenance de l'école militaire de Paris. Sa classe a été déployée en avance afin de constituer les nouveaux régiments.

— Et les maréchaux des logis ? demanda Jobert.

— Nous en avons quatre, citoyen capitaine. Un est actuellement détaché pour récupérer des nouvelles recrues. Un autre est parti chercher les chevaux avec le sous-lieutenant. Les deux derniers sont ici, mais travaillent à l'armurerie.

— Maréchal des logis-chef, où en sommes-nous concernant les brigadiers et chasseurs ? »

Koschak fit une grimace et soupira : « Nous avons les huit brigadiers nécessaires pour encadrer les huit sections de la troupe. Tous n'ont que dix-huit mois de pratique équestre acquise dans le manège d'un haras et n'ont pas fait campagne auparavant. Il existe un bon nombre de difficultés liées à leur manque de pratique.

— Il semblerait que toute l'armée soit en mutation, maréchal des logis-chef, dit Jobert. Les cadres n'ont que peu ou pas d'expérience pour les fonctions qui seront les leurs. Nous ne sommes pas exempts de ce constat mais nous, nous avons fait une bataille, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde dans la 2^{ème} compagnie.

— Tout à fait, citoyen capitaine. Sur l'ensemble de nos huit sections, nous ne comptons que onze anciens Chasseurs Volontaires, dont trois qui ne sont pas des nouvelles recrues.

— Les trois-quarts de nos hommes sont des recrues ? Dans quatre semaines, les Autrichiens vont passer les Alpes et nous serons obligés de leur faire face. Où sont ces hommes ? Est-ce que ce sont les soldats que j'ai vus sur la place d'arme ?

— Le major Raive doit intégrer une soixantaine de recrues tous les jours, dit Koschak. Les hommes sur la place appartiennent aux 1^{ère} et 7^{ème} compagnies. Normalement, nos recrues arriveront demain.

— Qu'en est-il de l'armement ? »

A nouveau, Kraschak fit une grimace. Geourdai, quant à lui, se tortilla légèrement sur sa caisse.

« Le régiment n'a pas encore reçu ses sabres, avoua le maréchal des logis-chef.

— Pardon ? »

Embarrassé, le lieutenant baissa les yeux avant de poursuivre : « Hélas, nous n'avons pas reçu nos sabres citoyen capitaine. Les brigadiers et les chasseurs qui sont de garde se partagent les sabres que nous avons. Pour l'exercice, les hommes utilisent des sabres en bois. »

Jobert se frotta les joues. « Morbleu, soupira-t-il. Et qu'en est-il des armes à feu ? »

Geourdai répondit : « Nous avons reçu deux mille armes à feu de divers calibres. Fusils, carabines, mousquetons et pistolets. Certaines pièces remontent aux anciennes guerres et d'autres

sont des armes de prises. Le tri de toutes ces armes est un vrai calvaire pour ceux qui travaillent à l'armurerie. Le major est d'ailleurs assez mécontent de cette situation.

— Et les munitions ?

— Même pas une cartouche, citoyen capitaine. Mais si vous le souhaitez, nous pouvons vous faire le bilan des uniformes et des équipements ? »

Jobert sentit sa poitrine se serrer d'un seul coup. *Aucune munition !?*

Il lança un regard sur la place d'armes et les hommes qui s'y exerçaient dessus et s'exclama : « Sans sabres, ça ne sert à rien de parler de nos uniformes. »

Deuxième Chapitre



Les rayons du soleil n'avaient pas encore atteint les toits de la caserne. Les hommes qui travaillaient dans les écuries laissaient échapper des nuages de poussière, tandis que ceux qui étaient de corvées aux cuisines avaient allumé des feux qui faisaient danser des brumes grises par-dessus la place d'armes. Tout à coup, une voix hurla : « Citoyens. Saluez ! »

Une soixantaine d'officiers, disposés sur six rangs, se saluèrent avec leurs sabres en bois.

Jobert, regardant son adversaire droit dans les yeux, leva son sabre au niveau du visage, poignée devant les lèvres, selon un rituel qui trouvait ses racines à l'époque où les chevaliers croisés embrassaient la croix avant de combattre. Ensuite, il abaissa l'arme d'un mouvement lisse au niveau de la cuisse, la pointe de la lame près de la cheville et orientée vers le sol. Ce mouvement trouvait également ses origines aux temps des croisades, quand les cavaliers arabes renversaient la pointe de leurs lances en forme d'hommage. Après un instant dans cette position, Jobert leva de nouveau son sabre pour remettre la

poignée au niveau des lèvres avant de le redescendre dans la position du garde à vous, où le sabre venait se reposer contre le côté droit, la lame directement par-dessus le poignet droit. La voix hurla de nouveau : « Citoyens. En garde ! »

Jobert glissa son pied gauche vers l'arrière, transférant le poids de son corps dessus. Dans cette position, il pouvait désormais plus facilement projeter son corps en avant pour attaquer. Il tourna son torse afin que son cœur puisse être le plus loin possible de la lame de son adversaire. Sa main droite, qui tenait son sabre, s'abaissa à la hauteur de sa cuisse et aligna sa pointe sur le haut de l'abdomen de son adversaire. Dans cette position, il était désormais prêt à agir, défensivement comme offensivement.

Le maître d'armes du régiment flâna entre les deux rangs, son fleuret reposant sur son épaule droite et hurla : « Citoyens, écoutez attentivement : Escadrons impairs, saluez ! »

Trois rangs prirent la position du salut. Le maître donna ses instructions : « Vous porterez quatre coups offensifs sur votre adversaire et puis vous vous mettrez en position défensive. Une fois que vous aurez terminé ces cinq mouvements, mettez-vous face à un nouvel adversaire sur votre gauche et recommencez sans hésitation. Continuez ainsi jusqu' à ce que vous vous retrouviez face à votre adversaire d'origine. Citoyens, en garde ! »

Les hommes reprirent leur position initiale.

« Escadrons pairs, saluez ! »

Les hommes des trois autres rangs, y compris Jobert et Geour dai, prirent la position du salut. Le maître d'armes reprit ses consignes : « Vous allez parer les quatre coups offensifs et puis contre-attaquerez avec une coupe lorsque votre adversaire aura terminé son quatrième coup. Tenez votre position le temps qu'un nouvel adversaire vous attaque et répétez. Citoyens, en garde ! Citoyens...attaquez ! »

Instantanément, soixante lames en bois se fracassèrent dans un

grand bruit qui envahit la caserne. Les soldats et sous-officiers se ruèrent aux fenêtres de leurs dortoirs et des écuries afin d'observer le spectacle militaire qui se déroulait au milieu de la place d'armes.

Avant que le quatrième coup ne tombe, les rugissements des maréchaux des logis sommant leurs hommes de reprendre le travail prirent certains combattants par surprise. Beaucoup des sabres en bois trouvèrent leurs cibles que cela soit sur les cuisses, les côtes ou les bras de ces jeunes hommes si facilement distraits.

Les exercices s'enchaînèrent. Le maître d'armes, en utilisant son fleuret, indiqua les cibles de prédilection à tout élève qui avait besoin de ses conseils. Certains des plus jeunes combattants, ayant passé une nuit trop alcoolisée, vomissaient le contenu de leurs estomacs, jurant de ne plus reprendre de si vite.



Jobert regarda de vive joie la scène qui se déroulait devant lui.

Des jeunes gens, avec des cocardes et rubans tricolores attachés à leurs chapeaux, entraient sur la place d'armes de la caserne dans un véritable vacarme de rires. Certains tenaient des chopes de bière en main et d'autres paradaient le long de la place comme s'ils étaient à une fête foraine dans leurs villages. Deux jeunes gaillards, l'un avec un violon et l'autre un fifre, jouaient un air joyeux. Aux abords de cette joyeuse mêlée, des recrues intégrées depuis peu arrêtaient leurs exercices et se mirent à acclamer les nouveaux arrivants. Les sous-officiers avaient beaucoup de mal à rappeler à l'ordre ces spectateurs.

Le maréchal des logis-chef Koschak, assis sur son cheval, regarda, complètement médusé, la scène hurluberluesque qui se déroulait. A côté de lui se trouvait un sous-officier monté sur un cheval gris et tenant l'étendard tricolore du régiment.

Tout à coup, Koschak vit un sous-officier à cheval passer le grand portail en pierre de la caserne. Il s'agissait du maréchal des logis Brédieux, de la 2^{ème} compagnie du régiment. Brédieux, qui était un homme nerveux, fumait une grosse pipe du coin de la bouche et, en apercevant Koschak, fit un signe de la main pour indiquer qu'il était le dernier homme de cette colonne animée.

« Qui a faim ? cria Koschak. Venez ! Venez tous autour du drapeau ! »

Avec un rugissement d'approbation, les jeunes gens formèrent un cercle autour de Koschak et du porte-étendard.

« Vive la République ! hurla Koschak. Bienvenue au 24^{ème} Chasseurs à Cheval ! »

La place explosa dans un déluge d'acclamations de la part des nouveaux venus et des recrues avoisinantes. Les deux chevaux au centre de cette marée humaine montrèrent quelques signes de panique, incitant les hommes un peu trop près à reculer. Le porte-étendard leva et secoua sa bannière.

Koschak se pencha légèrement sur sa selle, regardant les visages autour de lui, et s'exclama : « Alors qui a faim ? »

La foule répondit positivement avec enthousiasme.

Le sous-officier pointa un des jeunes musiciens du doigt. « Toi...Oui, toi avec le fifre. Quelle est la note la plus perçante que tu peux jouer ? »

Le jeune homme siffla une longue note perçante, qui transperça les oreilles de tous les présents. Koschak sourit. « Bien joué. Alors écoutez-moi mes amis : ceci sera notre signal pour garder le silence, d'accord ? Mon gars, chaque fois que

je te ferai signe du doigt, tu feras en sorte de faire à nouveau saigner nos tympans, d'accord ? »

Le jeune homme fit un signe de la tête avec un grand sourire et Koschak reprit son discours :

« Mes amis, je suis le maréchal des logis-chef Koschak. Quand vous vous adresserez à moi, vous direz « maréchal des logis-chef », c'est compris ? Maintenant, écoutez-moi attentivement : Nous voulons vous donner un bon repas mais, pour cela, j'ai besoin de votre aide. J'ai besoin que vous gardiez le silence, que vous suiviez les consignes qu'on vous donnera et je vous promets une bonne soupe, du pain frais et du vin sur vos tables. Désormais, je vous demande de vous rassembler avec les hommes de votre commune et de garder vos ordres de mobilisation en main. Allons-y ! »

Jobert regarda le maréchal des logis Bredieux et les brigadiers former ces nouvelles recrues sur un rang, face à Koschak, avec bienveillance et bonne humeur.

Koschak fit un signe du doigt et un clin d'œil vers le joueur de fifre. Un sifflement perçant remplit l'air. Le silence revenu, Koschak reprit son discours : « Citoyens, vous êtes désormais membres de la 2^{ème} compagnie. Je répète : la 2^{ème} compagnie ! Je peux vous dire que bientôt, vous allez faire trembler les Autrichiens ! »

Des hourras explosèrent. Koschak fit de nouveau un signe au fifre et ce dernier lança un nouveau sifflement, suivi d'un silence. Le sous-officier donna ses consignes : « A mon commandement, vous allez tous faire face à droite vers les tables là-bas et vous y rendre afin de percevoir vos uniformes. Pas tout de suite, pas tout de suite, attendez mon commandement... 2^{ème} compagnie, par le flanc à droite...DROITE ! »

Ce premier exercice militaire fut quelque peu chaotique. Aux alentours, certains cavaliers et sous-officiers du régiment eurent des sourires amusés alors que d'autres roulèrent les yeux.

Koschak et le porte-étendard descendirent de leurs chevaux et guidèrent les recrues vers une série de tables chargées de piles d'articles. Juste derrière se trouvaient des wagons remplis d'uniformes et d'accoutrements.

S'inclinant sur son tabouret, Jobert observa les brigadiers contrôler les documents des recrues. L'une après l'autre, celles-ci s'avancèrent devant une des tables où le maréchal des logis Pultière, taillé comme une armoire avec une grosse moustache, attendait patiemment.

« Bienvenue à la 2^{ème} compagnie du 24^{ème} Chasseurs à Cheval, l'ami, dit Pultière. Le brigadier va te donner le nom de chaque article sur cette table. Tu les rangeras ensuite chaque article soit dans ton sac, soit dans ta paillasse ou soit dans ton portemanteau. »

Au fur et à mesure que la recrue rangeait les équipements qui se trouvaient sur la table devant lui, un vieux cavalier en disposait d'autres sur une autre table, effectuant des allers-retours aux wagons à l'arrière.

« Bravo, l'ami, dit Pultière. Maintenant, tu vas à la table à côté et tu présentes tes papiers.

— C'est quoi ça, monsieur ? demanda la recrue, montrant un grand sac en lin.

— Ne m'appelle pas *monsieur*. Je ne suis pas officier. Je dois travailler, moi. Voici ta paillasse. Tu la remplis avec de la paille et ça te fera un bon matelas bien chaud pour passer la nuit. Allez, on se dépêche l'ami, on y va. »

À une vingtaine de pas de la table de Pultière s'en trouvait une autre table, gardée par le sous-lieutenant Voreille et un autre maréchal des logis. À côté de celle-ci, l'étendard régimentaire flottait doucement dans la brise matinale. À mesure de l'arrivée de chaque recrue, Voreille prenait leurs documents de mobilisation et notait soigneusement leurs noms dans le registre de la compagnie.

Le maréchal des logis Huin remplissait un petit livret et, une fois terminé, le donnait à la recrue. Malgré l'apparence qu'il donnait d'un adolescent maigrichon et irritable, Huin était un soldat aguerri et pouvait, d'un seul coup d'œil, remettre un homme fermement à sa place.

« Gardez ce livret avec vous en permanence, dit-il à une recrue. Vous devez pouvoir le produire à chaque fois qu'il vous le sera demandé. Vous en aurez aussi besoin pour toucher votre paie et vos rations. Si vous le perdez, vous serez puni. Maintenant, vous attendez là jusqu'à ce que le maréchal des logis-chef vous convoque, compris ? »

Les visages des recrues qui attendaient commencèrent à perdre de leur gaité, en réalisant ce qu'allait désormais être le quotidien de leur nouvelle vie.

« Au suivant ! appela Koschak. Oui mon gars, c'est à toi que je parle, viens ici...Mais non, avec tes effets ! La République te donne le meilleur équipement de l'Europe et toi, tu l'oublies dès que tu l'as posé. As-tu une idée de combien tout ça coûte ? »

Le maréchal des logis-chef se trouvait à l'écart des tables, sur une partie de la place où on avait disposé des tabourets afin de constituer la nouvelle compagnie. Au fur et à mesure, les recrues venaient s'asseoir à l'emplacement qui leur était désigné. On forma ainsi une section, puis deux sections formèrent un peloton et ensuite, on forma deux nouvelles sections pour former un deuxième peloton et voilà que la 2^{ème} compagnie fut enfin constituée.

Les recrues étaient regroupées afin de se trouver avec d'autres hommes de leur commune. Le brigadier en charge d'une section accueillit chaque recrue et lui indiqua où elle devait s'asseoir. Ainsi, il surveilla ses nouveaux subordonnés et les empêcha de se balader entre les sections ou d'étaler leurs nouveaux équipements dans la boue.

Jobert observa attentivement chaque paquet d'équipements, évaluant ainsi ce que chaque recrue avait reçu. Il en déduisit que chaque homme possédait un sac en lin contenant une chope, un bol, une serviette, un couteau, une fourchette, une cuillère, un savon et une bougie. Ce sac contenait aussi les diverses pièces qui composaient leur uniforme : deux chemises, deux caleçons, deux paires de bas, une culotte en lin, une culotte en toile, une paire de bottes, une paire de sabots en bois, un gilet d'été, une veste d'écurie, un surtout, un manteau, un bonnet de police, une paillasse, une couverture et, pour ranger tout cela, un portemanteau.

Avec tout ceci, les recrues pouvaient désormais passer leur première nuit en caserne. Le lendemain, elles allaient recevoir leurs baudriers, sangles et gibernes. Plus tard, en fonction de l'arrivée des fournitures, elles recevraient chacune une seconde paire de bottes, un gilet d'hiver, un habit, un dolman, une culotte à la hongroise, un pantalon et un casque.

Le maréchal des logis Brédieux accompagna la dernière recrue. Jobert observa le sous-officier. Il était un homme nerveux, ses cheveux coiffés en arrière pour former une queue, des grosses cadenettes à la hussarde pendant sur ses joues, une moustache tombante entourait sa pipe usée. Jusqu'à preuve du contraire, Jobert décida de considérer Brédieux comme un filou.

Koschak fit un signe à son joueur de fifre. Le bruit aigu réduit les recrues au silence. « Cavaliers de la 2^{ème} compagnie, hurla Koschak. Je vous félicite d'avoir accompli toutes ces formalités. Vous êtes désormais assis avec vos camarades de section. À présent, ces hommes sont vos amis. N'oubliez pas non plus qui est votre brigadier et son appointé. »

L'invitation faite aux recrues de regarder autour d'elles nécessita un nouveau coup de fifre pour faire régner le silence. « Cavaliers de la 2^{ème} compagnie, vos sections sont regroupées

en pelotons. » hurla Koschak. En indiquant Pultière, Huin et Brédieux du doigt, il s'exclama :

« Ces trois hommes sont vos maréchaux des logis. Ils sont chargés de votre instruction militaire. Notez bien que vos brigadiers, vos maréchaux des logis et moi-même portons des casques. À partir de maintenant, quand un homme coiffé d'un casque vous adressa la parole, vous devrez écouter attentivement et obéir à ses instructions immédiatement. Etant donné que vous êtes désormais des chasseurs avec des yeux de lynx, vous avez certainement remarqué que nous portons un pompon bleu-ciel sur nos casques. Ce pompon bleu-ciel indique que vous avez affaire à un homme appartenant à la 2^{ème} compagnie, votre compagnie, et donc un homme responsable de votre bien-être. »

Koschak regarda vers Jobert, fit un hochement de la tête et reprit ses explications :

« Maintenant, je vais vous présenter à quelques personnes très importantes. Il s'agit des officiers de la 2^{ème} compagnie, qui portent également des pompons bleu-ciel sur leurs coiffures. Ce sont ces hommes qui vous conduiront à la victoire contre les Autrichiens. »

Jobert, Geourdai et Voreille s'avancèrent. Koschak les pointa du doigt et déclara : « Vous remarquerez que ces hommes portent des chapeaux. Lorsqu'une personne portant un chapeau entre dans une salle, vous devez immédiatement cesser vos activités, faire silence et écouter attentivement. »

Les recrues observèrent les trois officiers avec un mélange de regards qui allaient de la suspicion jusqu'à l'émerveillement, en passant par la confusion.

Jobert s'avança afin de se placer au milieu de ses recrues et déclara « Je suis le capitaine Jobert. Je suis le commandant de votre compagnie. J'ai commencé mon service pour la France il y a treize ans en tant que simple cavalier, comme

vous. Bienvenue à la 2^{ème} compagnie du 24^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval. »

Il observa les visages de ses recrues, qui l'écoutaient attentivement. « La République nous a confié, à moi et au maréchal des logis-chef, la tâche de vous préparer à vaincre sur le champ de bataille. C'est une mission que le maréchal des logis-chef et moi-même prenons très au sérieux. En vous regardant, je me dis que les ennemis de la République n'ont qu'à bien se tenir. Maréchal des logis-chef, vous pouvez procéder. »



Soupes bien chaudes, pommes appétissantes, pain croquant et pichets de vin étaient disposés sur un buffet qui longeait un mur de la salle, sous ses grandes fenêtres.

« Garde à vous ! » hurla soudain un capitaine près de la porte d'entrée.

C'est alors que le colonel Morin fit son entrée et les officiers, jusqu'alors assis autour de leurs tables respectives, se levèrent en signe de respect.

Morin balaya la salle du regard et dit : « Repos citoyens. »

Jobert, comme le reste de ses camarades, s'assit et observa le colonel marcher lentement jusqu'à une table au centre de la salle. Ce dernier, tout en se servant un gobelet de vin, commença ainsi :

« Permettez-moi de partager quelques remarques avec vous avant de dîner. Citoyens, vous êtes sans doute au courant que les Anglais et les Néerlandais ont rejoint la cause de l'Autriche, de la Prusse et de la Sardaigne et nous ont déclaré la guerre le mois dernier. Je viens d'apprendre que le gouvernement a

déclaré la guerre à l'Espagne. »

Le silence de la salle fut interrompu par le grincement de quelques chaises, du fait de certains officiers qui ajustèrent leur position pour mieux écouter cette nouvelle. Morin reprit son discours : « De plus, les avancées de nos armées en Belgique au cours des derniers mois viennent d'être compromises par notre défaite à Aix-la-Chapelle la semaine dernière et la perte de trois mille cinq cents blessés et tués ainsi que cinq cents prisonniers. »

Le colonel perçut le sentiment de stupéfaction qui saisit la salle. Certains officiers s'effondrèrent de tristesse dans leurs chaises. « Citoyens, dit Morin, la France est au bord du gouffre. Les émotions de nos compatriotes ces quatre dernières années sont bien instables. Nous ne sommes pas étrangers à ce phénomène. Qui parmi vous n'a pas tenté de comprendre ce que les notions de liberté, égalité et fraternité voulaient dire exactement ? La peur et la cupidité font partie de nos vies, ainsi que de celles de nos familles, de nos communes et de nos soldats. Devons-nous, en tant que frères nous disputer entre nous alors que la menace de la guerre civile s'approche de nos foyers avec chaque jour qui passe ? »

Morin prit une gorgée de vin. « Les vieilles familles qui gouvernent le destin des peuples de l'Europe sont terrorisées à l'idée que le peuple français puisse choisir sa propre voie. Ces aristocrates craignent qu'un jour leurs propres gens se soulèvent contre eux afin de les détrôner et prendre en main leur destin. »

Une nouvelle gorgée fut avalée. « Malgré tous ses défauts, la Convention Nationale demeure le gouvernement légitime de notre Nation. C'est elle qui perçoit les impôts de notre peuple afin de pouvoir lever ce régiment. C'est elle qui a fait que ce régiment existe afin de protéger le peuple français. Actuellement, des centaines de régiments sont en train d'être

levés et de se préparer à la guerre, qu'elle soit à l'intérieur de nos frontières ou ailleurs. En ce moment même, des centaines de milliers de jeunes Français font leurs adieux avec joie, en pensant bientôt rejoindre ces nouveaux régiments et pouvoir protéger les belles valeurs de notre Nation. À l'extérieur de ces murs, des millions d'hommes et de femmes travaillent sans cesse dans tout le pays afin de fournir tout ce qu'il faut pour équiper ces régiments. »

Morin finit son gobelet. « Fils de France, nous sommes tous réunis ici. En ce jour, nous lèverons un régiment de deux mille cavaliers et chevaux. En ce jour, mes chers frères d'armes, nous nous préparons à partir en guerre demain. »

Le colonel marcha à une autre table et se servit un autre gobelet. « Pourquoi la France appelle-t-elle à une nouvelle levée en masse de trois cent mille hommes ? demanda-t-il. Pourquoi l'armée ordonne-t-elle de doubler le nombre de régiments de chasseurs à cheval ? Pourquoi chacun de ces régiments doit passer de quatre à six escadrons ? Pourquoi une telle augmentation ? Peut-être pour faire tourner toutes les fabriques ? Peut-être pour canaliser toutes les énergies de nos jeunes gens dans la mission sacrée de sauver la Patrie ? Peut-être pour démontrer au peuple que s'il souhaite vraiment les notions de liberté, d'égalité et de fraternité, il doit participer de tout son cœur à la protection de ces valeurs ? »

Morin hocha brièvement la tête avant de prendre une nouvelle rasade. « Il se peut qu'une autre raison existe, dit-il. Une raison bien plus militaire. Suite aux leçons tirées de la dernière grande guerre il y a trente ans, la France ne s'est montrée conquérante qu'en inondant l'ennemi du flot de ses soldats et, une fois le combat terminé, nos survivants pouvaient former la base d'une légion encore plus féroce qu'auparavant. »

Toujours sous les yeux médusés de ses subordonnés, le colonel vida son gobelet avant de le remplir de nouveau. «

Bien que je sois mandaté pour lever six escadrons, dit-il, je ne serais jamais satisfait d'être le chef d'un régiment de masse. Au contraire, j'ambitionne de créer un régiment d'une qualité indiscutable et dont la discipline est inébranlable. À cette fin, je demande, non, j'exige que vous vous donniez tout entier à cette mission. Dans le cas contraire, soyez assurés que je vous ferai rentrer chez vous dès la première occasion. »

Morin prit une nouvelle rasade. Il remarqua, de nouveau, certaines têtes acquiescer ses paroles et il reprit son discours de plus belle : « Voilà douze mois que la Bastille est tombée. Au cours de cette période, la France a perdu deux-tiers des officiers de ses régiments. Lors de la première levée des légions de volontaires en 1791, seul un-sixième des officiers encore sous les drapeaux avait déjà vu un champ de bataille. Désormais, c'est une nouvelle génération d'officiers, issue de nos sous-officiers, qui vient rejoindre nos régiments. »

À ces mots, Jobert commença à se remémorer sa propre promotion quand, étant simple maréchal des logis, il reçut ses épaulettes d'officier de cavalerie. Le colonel poursuivit : « Avec l'accession de nos maréchaux des logis-chefs au corps des officiers, nos maréchaux des logis se sont retrouvés bombardés en maréchaux des logis-chefs. Nos brigadiers ont pris la place de nos anciens maréchaux des logis et nos meilleurs chasseurs se trouvent désormais brigadiers. Des nouvelles têtes, des nouvelles idées, des nouvelles énergies. Mais maintenant, avec l'augmentation de nos effectifs, nous faisons à nouveau face à un manque de cadres. Désormais, nos maréchaux des logis sont des anciens chasseurs et nos brigadiers sont les anciens volontaires de cette levée en masse. »

Morin admira momentanément le contenu de son gobelet. « Dans les dix prochains jours, dit-il, sept cent nouvelles recrues se placeront sous la responsabilité de nos sous-officiers. Comme le désastre à Aix-la-Chapelle l'atteste, nous sommes menacés

par un manque de professionnalisme qui pourrait bien nous conduire entre quatre planches. Aussi, j'incite les capitaines à ne pas uniquement répondre à leurs obligations d'officiers mais également de retrouver leurs réflexes de sous-officiers. »

Morin tourna délicatement son gobelet de vin, faisant danser le liquide à l'intérieur. Son ton se durcit soudainement : « Lever un régiment. Équiper un régiment. Exercer un régiment. Parlons justement de cet exercice. N'importe quel idiot peut commander une charge. Il n'a qu'à se mettre sur le dos d'un cheval galopant, agiter son sabre dans toutes les directions et hurler à tue-tête. Il est bien plus difficile d'apprendre à un homme comment garder son sang-froid pendant cette charge et à rester en vie à l'issue de celle-ci. Il est encore plus difficile d'apprendre à mille deux cent cavaliers et leurs montures, qui ont passé des jours à dormir dans leur crasse, à pouvoir exécuter une charge ordonnée. »

Morin arrêta de tourner son breuvage et avala son contenu en une seule gorgée. « Citoyens, déclara-t-il, je vous jure que je ferai tout mon possible pour surmonter ces obstacles. Si vous vous donnez entièrement à votre mission au régiment et à la France, je serai fier de pouvoir vous considérer comme un de mes chasseurs. »

Morin regarda l'ensemble de ses officiers. Ses yeux féroces transperçaient l'âme de quiconque traversait son regard. « Major ! »

— Oui citoyen colonel !

— À votre disposition.

— Merci citoyen colonel. Garde à vous ! »

Les officiers se levèrent et le colonel quitta la salle.

Troisième Chapitre



Un épais brouillard couvrait les berges du Rhône. En ce matin glacial du mois de mars, les habitants de la rue de Lyon se levèrent au spectacle qui se présenta devant leurs fenêtres. Seize chasseurs, chevauchant une monture et en tenant quatre autres par leurs rênes, étaient en train de longer la rue en direction de la caserne.

Malgré une marche de deux heures, les quatre-vingt chevaux du détachement furent stimulés par les nouvelles distractions visuelles, sonores et odorantes de ce village. Leurs cris de curiosité continuèrent sans cesse, ce qui irrita leurs cavaliers lassés. Avec chaque coup de tête, les yeux écarquillés et en renâclant, les chevaux tentèrent de comprendre ce nouvel environnement si étrange.

Certains chevaux se penchèrent sur leurs longes pour tenter de ralentir le cavalier qui les dirigeait et d'autres, trop excités, s'arrêtèrent net ou commencèrent à zigzaguer. Les jeunes chevaux, qui avaient attendu un moment d'inadvertance, mordirent leurs plus vieux congénères au cou et au museau avant de

subir la colère de ces derniers, qui n'hésitèrent pas à montrer les dents ou donner un coup d'épaule. Malheur au cavalier imprudent, dont la monture était d'un rang inférieur aux chevaux autour de lui. Celle-ci recevait des morsures de toutes parts et donnait des grands coups de tête sur sa longe.

Les croupes des cinq chevaux à la tête de la colonne étaient des cibles de prédilection pour ceux qui suivirent. Afin de répondre à de telles provocations, ces équidés ralentirent leur allure et attendaient l'occasion idéale pour se venger en donnant des coups de pieds à ceux qui s'approchaient de trop. De tels coups de cul furent accueillis par les jurons des cavaliers.

Jobert et Geour dai observèrent l'approche de ce curieux cortège au bord de la rue. Vert, le destrier de Jobert, habitué à la présence de chevaux inconnus, resta passif mais attentif aux mouvements de son maître. Le cheval du lieutenant, bien moins expérimenté, essaya de toucher le museau de Vert dans un geste amical mais ce dernier éloigna sa tête.

Jobert tourna la tête vers l'entrée de la caserne, qui se trouvait quatre cents mètres plus loin. Sur toute cette distance, huit sections bordaient les deux côtés de la rue. À mesure de l'arrivée de chaque cavalier, celui-ci s'arrêtait et deux camarades à pied s'avançaient pour prendre la longe du cheval. Les maréchaux des logis, qui étaient également montés, guidèrent leurs deux sections et vingt-quatre chevaux jusqu'à l'écurie de la caserne. C'est alors qu'une voix interrompit sa concentration : « Bonjour citoyen capitaine. Voici mon rapport concernant la réception des nouvelles montures. »

Jobert fit face à la direction d'où provenait cette voix. Il vit alors un jeune sous-lieutenant portant l'uniforme de l'ancien Régiment des Chasseurs Volontaires. Il était mince, avec des cheveux blonds-roux attachés en une jolie queue militaire, une moustache touffue et un nez pointu. Il présenta une liasse de

papiers en direction de Jobert mais le capitaine avait déjà repris son observation du défilé de chevaux devant lui.

Geourdaï claqua des doigts, tendit sa main vers le jeune officier et dit : « Sous-Lieutenant Neilage, votre section a terminé son travail. Le maréchal des logis-chef Koschack prendra en charge vos hommes et vos chevaux et vous pouvez reprendre vos occupations à la taverne. Nous déjeunerons ensemble à midi.

— À vos ordres. Mes respects, citoyen capitaine. » Neilage salua mais son regard trahissait son sentiment de déception à ne pas être plus chaleureusement reçu.

Jobert regarda Neilage rejoindre la procession de chevaux qui descendait la rue. « Vous m'aviez dit quoi déjà à son sujet ? demanda-t-il à Geourdaï. Engagé volontaire sans expérience, élu maréchal des logis-chef après dix-huit mois puis le colonel lui a donné ses épaulettes ? »

— Oui citoyen capitaine.

— Il y a bien des obstacles sur notre route pour former notre compagnie. Koschak, vous et moi sommes des soldats de l'ancienne armée royale. Neilage et nos maréchaux des logis sont tous des volontaires nationaux. Est-ce qu'ils s'entendent bien avec leurs brigadiers ? Il est important que nous soyons certains de l'allégeance de nos hommes.

— Absolument citoyen capitaine. » Geourdaï fit un signe de la tête en apercevant Koschak s'approcher dans le dos de Jobert.

« Maréchal des logis-chef, dit le capitaine en se retournant, je constate que les chevaux n'ont des fers que sur les sabots avant. Le maréchal-ferrant devrait avoir des fers en réserve mais attendez avant de les faire ferrer pour l'instant. Aussi, faites en sorte que les queues des chevaux de la 2^{ème} compagnie ne soient pas coupées avant mon ordre.

— À vos ordres, répondit Koschack.

— Une fois les chevaux bien installés en caserne, nous pourrions procéder à la taille de leurs crinières. Lieutenant, il faut que nous trouvions un bon artisan en ville pour fabriquer des matelas. Je veux également que nous trouvions des gourdes pour les hommes. Rappelez-vous, on ne coupe que les crinières. Ne touchez pas les queues, les insectes d'été vont bientôt arriver. »



« Prenez-en deux. » ordonna Jobert.

Le lieutenant Geour dai et les sous-lieutenants Voreille et Neilage prirent chacun deux verres de marc de Provence du plateau d'apéritifs tenu par un soldat positionné juste devant l'entrée du réfectoire des officiers.

« Camarades, à la 2^{ème} compagnie, dit Jobert avant de vider son verre d'un trait.

— À la 2^{ème} compagnie. » répondirent ses subordonnés, qui s'empressèrent d'imiter leur chef avant de remettre leur verre sur le plateau.

« Merci chasseur, dit Jobert au soldat tenant le plateau. Quelle compagnie ?

— Ah, la 4^{ème} compagnie citoyen capitaine.

— Vous accomplissez votre travail avec sérieux. Bravo. »

Les quatre officiers, tenant leur dernier verre, entrèrent dans la salle. Celle-ci débordait de monde. Jobert fit rapidement un rapide calcul mental : quatre officiers étaient affectés à chaque compagnie et le régiment était composé de douze compagnies, ce qui signifiait qu'il y avait une bonne soixantaine d'officiers ici, y compris ceux rattachés à l'état-major.

Etant donné que les officiers n'avaient pas encore eu l'occasion de modifier leurs tenues, un éventail d'uniformes de cavalerie s'offrait à la vue : chasseurs à cheval, notamment ceux de l'ancien régiment des chasseurs volontaires, dragons dans leurs habits verts, les habits bleu-foncé de la cavalerie lourde et pas moins d'une douzaine de hussards, revêtus de leurs fameuses tenues multicolores.

Un silence tomba sur l'ensemble des convives lorsque l'entrée du colonel fut annoncée. « Citoyens, merci, dit Morin. Quel plaisir de nous voir enfin tous réunis. Je vous prie de bien vouloir remplir vos verres. »

Une multitude de verres d'eau-de-vie furent arrachés des divers tables et plateaux.

« Camarades, au 24^{ème} Chasseurs à Cheval, déclara Morin.

— Au 24^{ème} Chasseurs ! » répondirent les officiers en chœur avant de reprendre leurs conversations privées.

En se retournant vers ses compagnons, un doigt levé attira l'attention de Jobert. Des yeux noirs le fixèrent et l'homme, dont les proportions athlétiques étaient soulignées par un uniforme du 24^{ème} Chasseurs parfaitement taillé, marcha vers le petit groupe d'officiers de la 2^{ème} compagnie. « Bonsoir citoyens, dit l'homme. Capitaine Fergnes, 1^{ère} compagnie, 1^{er} escadron et maître d'armes du régiment. »

Jobert observa le maître d'armes. Il avait une chevelure noire, coupée à la mode du moment, une belle moustache et des yeux noirs sans émotion. Sa façon d'être laissait supposer qu'il était plutôt issu d'une famille bourgeoise.

« Capitaine Jobert. 2^{ème} compagnie, 2^{ème} escadron.

— Enchanté. Ne trouvez-vous pas que l'incapacité du gouvernement à nous fournir des sabres est tout simplement un scandale ? Je suis inquiet que les trois-quarts de mes hommes avouent n'avoir aucune expérience équestre. Pour ma part, je crois que cela ne peut que nous mener au désastre. Il me semble que

vous venez d'arriver au régiment, c'est bien ça ? Est-ce que vous avez constaté les mêmes lacunes parmi vos hommes ?

— Je suis en train de considérer l'idée de loger ma compagnie sous tente plutôt qu'en baraquements. Je souhaite que mes hommes soient habitués à vivre sur le terrain et apprennent à monter et démonter un camp et comment le protéger. Le colonel nous a prévenus que le régiment allait bientôt entrer en campagne donc je veux donc éviter que mes hommes ne deviennent trop gras en caserne. »

— Excellent initiative, dit Fergnes avec un grand sourire. Je vais me joindre à vous. Auriez-vous une idée de l'endroit où nous pourrions installer le campement de nos compagnies respectives ? Je ne connais malheureusement pas les environs. »

« Oui, tout à fait. » dit une voix délicate. Le groupe se retourna et vit un homme grand avec une chevelure dorée. « Capitaine de Chabenac, 8^{ème} compagnie, 2^{ème} escadron. Pour vous servir. »

Un noble ! De Chabenac perçut la surprise de ses nouveaux camarades et, désirant pousser la provocation un peu plus loin, fit une petite révérence.

« Veuillez pardonner mon intrusion, dit de Chabenac, mais votre sujet de conversation est celui qui semble monopoliser les interrogations de tous ici, à part celui du prochain bal de la citoyenne de Rossi, bien sûr. Ayant entendu de nombreuses solutions à votre dilemme, il me semble qu'il serait impoli de ma part de ne pas les partager avec vous, même si en agissant ainsi, je risque de me faire mal voir de mes vénérables camarades. Si tel est le cas, je vous prie de bien vouloir pardonner mon audace. »

Jobert conserva un regard austère tout en sirotant son marc avant de répondre : « Je suis disposé à pardonner à tout homme qui saurait faire la différence entre orange et capucine. Vous

avez eu vent de notre problème, auriez-vous des informations qui pourraient le résoudre ?

— Bien que l'influence de ma famille ne soit plus ce qu'elle fût jadis, soupira le capitaine de la 8^{ème} compagnie, ces contrées sont les miennes. Mon père, l'ancien comte de Chabenac, jouit encore d'une bonne réputation auprès des notables de la ville. Je chasse sur les terres avoisinantes depuis que je suis enfant et j'ai connaissance d'un bon nombre de lieux qui pourraient accueillir nos montures. De plus, ma famille a une dette envers le colonel Morin. Dans tous les cas, afin de faciliter votre entreprise, veuillez me considérer comme étant à votre service. »

La conversation prit fin avec l'appel de prendre place à table. Geour dai s'approcha de Jobert et lui demanda : « Est-ce que quelqu'un vous a informé du bal qui sera prochainement organisé pour les officiers du régiment ? Celui de la citoyenne de Rossi ?

— Pardonnez-moi lieutenant, dit Jobert, mais je suis nouveau ici et je n'ai pas encore eu l'occasion de me mettre au courant de tout. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

— Oui, bien sûr, c'est évident. Je vous prie de m'excuser, citoyen capitaine. Un bal est prévu dans dix jours. En revanche, étant donné que vous êtes un ancien maréchal des logis, avez-vous appris à danser ? »

Jobert fut surpris par la question mais répondit : « Sachez lieutenant que je n'entends rien à la danse, ou du moins à celle pratiquée dans la haute société. Dois-je deviner que c'est le cas pour vous aussi ?

— Je préfère charger l'armée autrichienne à moi seul.

— Si nous devons faire camper nos hommes afin de leur apprendre les rudiments du métier, je suis certain, en tant que frères d'armes et anciens maréchaux des logis, que nous pourrions aussi apprendre quelques pas de danse discrètement. »

Prenant place à une longue table, Jobert se pencha vers Voreille et demanda : « Etes-vous au courant que la citoyenne de Rossi a prévu d'inviter les officiers du régiment à un bal ?

— Oui citoyen capitaine. Nous attendons cela avec impatience.

— Savez-vous danser ?

— Non citoyen capitaine. C'était peut-être quelque chose qui était enseigné à l'armée par le passé mais plus maintenant.

— Bien loin de moi l'idée de débattre du programme d'études que vous avez suivi à l'Ecole Militaire. Je cherche à savoir si vous, étant donné votre éducation et celle de votre famille, savez danser.

— Oui citoyen capitaine, j'ai quelques notions mais je ne suis en aucun cas je suis un professeur de danse.

— Voreille, tout homme avec quelques notions de danse est un véritable maître de danse parisien. En tant qu'officier résidant à la...la...Taverne du Pompon Bleu-Ciel, je vous charge de trouver un professeur de danse pour nos besoins. Est-ce que c'est clair ?

— Tout à fait citoyen capitaine.

— Je vous remercie, sous-lieutenant. »

Le son d'une petite cloche retentit et la salle devint silencieuse.

« Citoyens ! Le Colonel Morin ! » annonça une voix.

Les applaudissements éclatèrent partout dans la salle, avec quelques hourras ici et là. Morin fit un signe de la main et le silence revint.

« Camarades du 24^{ème} Chasseurs, tonna le colonel, ces dix derniers jours furent bien épuisants pour nous tous, tant par le travail que vous avez fourni que le long voyage que vous avez enduré pour arriver jusqu'ici. Je vous assure que vos efforts seront récompensés. Cependant, je vous mets en garde. Ce qui reste à venir sera encore plus dur mais, pour cette nuit au moins, profitons de la convivialité du moment. »

À nouveau, les applaudissements éclatèrent et certains frappèrent sur leurs tables, faisant trembler les chandeliers. Les flammes des bougies dansèrent, ce qui donnait l'impression que les ombres des convives projetées sur les murs effectuaient une valse.

« Major Raive, dit Morin en souriant, vous ferez en sorte de réduire de moitié la quantité de vin mis de côté pour notre prochain repas. »

Avant même que le major ne puisse répondre, une vague de hurlements et de sifflets inonda la salle.

« Désormais, place à la soupe ! déclara le colonel. Je suis informé qu'en raison de la forte demande en feutre pour nos chapeaux, la soupe au lapin est devenue un met bien populaire en ville ces temps-ci mais soyez en sûrs, il n'y a pas l'ombre d'un lapin dans notre soupe ce soir. »

Les convives crièrent leur approbation. Le colonel sourit.

« Ce soir, c'est soupe au lièvre ! »



Jobert examina scrupuleusement les chasseurs, disposés sur trois rangs le long d'une ruelle bien calme. La rosée matinale sur les pavés de pierre eut pour effet d'empêcher la poussière de s'élever pendant la marche. Le brouillard était en train de se dissiper, laissant entrevoir les premiers rayons de soleil de la journée balayant la prairie qui s'étalait devant la troupe. Il se tourna vers ses sous-officiers et dit : « Rappelez-vous de mes consignes concernant le rembourrage sous vos selles : Chaque homme dans la compagnie doit utiliser sa propre couverture sous sa selle afin d'éviter de s'alourdir davantage. »

Les maréchaux des logis, surpris, jetèrent des regards inquisiteurs vers Koschak. Ce dernier, la bouche serrée, ne quitta pas Jobert des yeux. Geour dai tourna la tête vers le capitaine comme s'il avait mal compris.

Jobert fixa chaque homme du regard tout en disant : « Il y a deux inconvénients avec cette façon de faire. Premièrement, la couverture va être trempée de la sueur du cheval et je ne vous parle même pas de l'odeur. En conséquence, utilisez votre paille comme protection de la couverture et cela nous amène au second inconvénient : vous allez devoir vider votre paille chaque matin et la remplir de nouveau chaque soir. »

Jobert se pencha légèrement en avant et enfonça deux doigts de sa main droite dans la paume de sa main gauche. « Je vais être très clair. Le gouvernement achète des chevaux et paye votre solde afin que vous fassiez la guerre aux ennemis de la République. Dans quelques jours nous dormirons sur le terrain et, dans quelques semaines, nous entrerons en campagne. Soyez certain qu'il y a une grande possibilité que vous dormiez sous les étoiles, sans paille plutôt que dans une auberge. En tant que responsable de la 2^{ème} compagnie, l'état de vos chevaux est de ma responsabilité. Je n'ai que faire du dérangement que cela pourrait vous engendrer de devoir vider et remplir vos pailles tous les jours. Est-ce que vous avez bien compris ?

— Oui citoyen capitaine, répondit la troupe.

— Bien. Sous-officiers, poursuivez. »

Les hurlements des maréchaux des logis déclenchèrent une frénésie de mouvements. Les hommes descendirent de leurs montures et se formèrent rapidement en sections. Certains tenaient les rênes des chevaux de leurs camarades alors que d'autres empilaient les selles. D'autres encore se dépêchaient de saisir les rênes des chevaux des officiers. Fouillant dans leurs sabretaches afin de trouver leurs carnets, Neilage et Voreille se hâtèrent de rejoindre Jobert, Geour dai et Koschak. Les deux

hommes portaient des stigmates de l'exercice d'escrime du matin : Neilage avait un œil en cocard alors que la lèvre de Voreille était gonflée et saignait abondamment. Jobert donna ses instructions :

« Neilage, vous noterez nos remarques concernant les chevaux, dit Jobert. Voreille, vous ferez de même pour les hommes. Geourdai, Koschak et moi-même examinerons les chevaux et donnerons nos évaluations à Neilage de la façon suivante : nous attribuerons une note de « un » pour un bon cheval que vous-même prendrez avec vous en campagne. Nous donnerons une note de « deux » pour tout cheval qui aurait besoin d'être perfectionné et une note de « trois » pour tout cheval qui n'est pas apte et aura besoin d'être travaillé. Souvenez-vous, nous évaluons les chevaux aujourd'hui. Je veux savoir s'ils sont à l'écoute de leurs cavaliers et obéissants. »

Il se tourna vers ses deux sous-lieutenants. « Neilage, assurez-vous que les brigadiers vous donnent les numéros de chaque pièce d'équipement avant de les installer sur le cheval. Voreille, assurez-vous que les maréchaux des logis fassent tourner les selles et vérifiez la rigidité des sangles. Au fait, vous avez du sang sur les joues, allez vous laver le visage et changez votre cravate. Celle-ci est tachée de sang. »

Cela ne prit que cinq minutes aux assesseurs pour inspecter un cheval. Pour monter, faire une petite chevauchée, descendre, donner ses impressions à Neilage et passer au prochain cheval, il fallut compter dix minutes de plus. Avec une trentaine de chevaux par inspecteur, l'opération prit cinq heures. Le soleil de midi était à son apogée lorsque les soldats s'installèrent à l'ombre des arbres pour déjeuner d'un repas composé de pain et de fromage, tandis que leurs chevaux broutaient l'herbe tranquillement. Alors qu'hommes et bêtes se reposaient, les officiers et sous-officiers analysaient les résultats de leurs travaux : environ vingt pour cent des chevaux étaient de bonne

qualité, quarante pour cent étaient satisfaisants et quarante pour cent avaient encore besoin de travail.

« Maréchaux des logis, demanda Koschak, avez-vous constaté des allusions malignes, des roulements des yeux ou des grognements de la part des brigadiers ? Si oui, pour quelle raison ? »

Après quelques instants d'hésitation, Pultière se râcla la gorge et répondit : « J'ai remarqué que les nouveaux brigadiers avaient du mal à s'imposer auprès de leurs camarades au début mais ils ont fait pas mal de progrès. »

« Peut-être ont-ils eu l'occasion de gonfler leurs chevilles pendant l'expédition pour récupérer les chevaux, dit Brédieux avec un grand sourire, mais le retour à la vie en caserne et le train-train quotidien semblent les avoir dégonflés un peu. »

« Diriez-vous qu'il existe des tensions entre les nouveaux volontaires et les anciens de l'armée royale ? » demanda Geour-dai.

Les maréchaux des logis se regardèrent un instant en silence avant que Huin ne prenne la parole : « C'est possible, citoyen lieutenant, répondit Huin. Cependant, j'ai l'impression que c'est plutôt nos brigadiers qui n'ont pas vraiment eu l'occasion d'être confrontés à une compagnie de recrues jusqu'alors. Ils sont pas mal sous pression. »

« Citoyens, je vous remercie, dit Koschak. Cela me donne une meilleure idée sur la façon de faire pour aider nos gars. Je crois bien avoir une petite discussion avec eux dans les prochains jours. »

Jobert avala un peu de pain et dit : « Passons à l'évaluation des compétences équestres. La vingtaine de bons chevaux sera distribuée dans les quatre pelotons. Le cavalier utilisera sa propre selle. L'exercice est simple : Trotter jusqu'au point de demi-tour et revenir au galop, avec un changement de pied à droite. Ensuite, changement de pied à gauche et retour au trot.

Une note de « un » sera attribuée aux cavaliers qui effectueront l'exercice sans à-coup et resteront en équilibre. Une note de « deux » sera donnée pour tout cavalier qui terminera l'exercice de façon acceptable et, enfin, une note de « trois » sera accordée à ceux qui se montreront maladroits et brutaux. Sous-lieutenant Voreille, vous consignerez les notes sur le registre de la compagnie. Le sous-lieutenant Neilage vous assistera. Tous les hommes seront déjà montés, ce qui limitera l'attente entre chaque course. Assurez-vous de les faire entrer en piste les uns après les autres dès que possible. »

Pendant les trois heures qui suivirent, les cavaliers défilèrent devant les examinateurs sur la piste d'exercice. Les sous-lieutenants et maréchaux des logis aboyaient des ordres et directives pour inciter les hommes à être le plus efficace possible. À la fin de chaque course, une note était inscrite à côté du nom du cavalier.

En début de soirée, les résultats montrèrent que vingt-cinq pour cent des hommes pouvaient être considérés comme très bons cavaliers, cinquante pour cent pouvaient contrôler un cheval au galop de façon acceptable et le reste de la compagnie avait de sérieuses lacunes en équitation. Jobert prit une gorgée d'eau, réfléchit un instant et dit : « Lieutenant Geourdaï, vous disposez d'une heure pour attribuer un cheval à chaque homme en vous basant sur les données recueillies par Neilage et Voreille. Les meilleurs cavaliers, ainsi que tous les brigadiers, se verront allouer des chevaux ayant encore besoin de travail ; ces hommes formeront mon groupe de travail. Les mauvais cavaliers se verront assigner les meilleurs chevaux et formeront un groupe de travail sous les ordres du maréchal des logis-chef. Enfin, les chevaux restant seront distribués parmi les cavaliers moyens. Une fois cette liste établie, nous formerons les rangs et rentrerons. N'oubliez pas que notre compagnie est de garde cette nuit. »

Quatrième Chapitre



Installés par ordre de numéro d'escadron sur chaque côté de la table, les officiers attendaient l'arrivée du major Raive pour une réunion administrative régimentaire. Jobert avait eu la présence d'esprit d'apporter un carnet et un crayon avec lui.

Le Major Raive entra dans la salle à manger. La température était glaciale. Il tenait une tasse de café bien chaud. Ses yeux pétillaient avec leur gaité habituelle. « Bonjour citoyens. Comment allez-vous ? »

Les capitaines et leurs seconds répondirent par des grognements, cambrant leurs dos et leurs épaules encore endoloris de la leçon d'escrime du matin.

« Entrons dans le vif du sujet, dit Raive. Ces deux dernières semaines, l'état-major, en collaboration avec le Ministère, les autorités locales et nos fournisseurs, s'est concentré sur le rassemblement de suffisamment d'hommes, de chevaux et d'équipement pour former le régiment. Maintenant que nous arrivons au bout de ce processus, le colonel Morin prévoit de mettre en place un campement à proximité de la caserne. »

Les officiers se redressèrent sur leurs sièges, certains murmurant leurs opinions aux oreilles de leur voisin.

« Avec l'arrivée récente de notre commande, poursuivit le major, le régiment peut désormais dormir sous tentes. Je tiens à remercier la famille du capitaine de Chabenac pour son aide dans le repérage et la mise à disposition des différents lieux pour établir notre campement. »

Les officiers applaudirent et lâchèrent quelques bravos. De Chabenac répondit à ces acclamations en hochant la tête avec un grand sourire. Une fois le silence revenu, Raive reprit la parole : « Le colonel a l'intention d'établir un camp pour six cent hommes dans les quatre prochains jours. Cette semaine, il effectuera une reconnaissance sur le terrain afin d'identifier les besoins. Ensuite, le camp sera tracé et les rotations des services à effectuer seront mises en place. Sur ces points généraux, avez-vous déjà des questions ? »

— Oui, major, dit Jobert. Quand aurons-nous nos sabres ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit Raive, sa gaité nettement moins apparente tout à coup. Mais je vous assure, capitaine, que le colonel travaille sans relâche afin de résoudre ce problème. »

Raive observa les officiers devant lui en train de gribouiller en silence des notes sur leurs carnets. Il prit une gorgée de café avant de reprendre la parole : « Le bal de la citoyenne de Rossi ! Voilà un sujet de discussion bien plus gai. Venez revêtus de la plus belle tenue de parade dont vous disposez. Cependant, la coiffure obligatoire sera le chapeau avec le plumet du 24^{ème}. Aucune exception. Le soir du bal, les officiers se rassembleront sur la place d'armes à dix-huit heures. Le bal sera ouvert à dix-neuf heures, le souper sera servi à vingt-deux heures et la soirée prendra fin vers deux heures du matin. Des questions ?

— Excusez-moi major, dit un officier en bout de table,

est-ce qu'il y aura un cours d'escrime le lendemain ?

— Voilà une excellente idée, répondit le major. Merci de l'avoir proposée. »

Les officiers grognèrent et certains s'effondrèrent sur la table.

« D'autres questions ? demanda Raive. Non ? Parfait. Capitaine Jobert, dois-je comprendre que vous souhaitez faire une petite remarque sur ce sujet ?

— Oui major, répondit Jobert. Si vous me le permettez, bien sûr. »

D'un signe de la main, Raive invita le capitaine à prendre la parole. Jobert remarqua le rétrécissement des yeux sombres du capitaine Fergnes, qui tenait son menton avec la main droite. « Je vous remercie major, dit Jobert. Citoyens, je ne serai pas long car nous avons du travail devant nous. Notre colonel et nos officiers supérieurs nous demandent de garder en tête les périls des opérations militaires des prochains jours. Pour beaucoup d'entre nous, cela sera une première expérience. Nous devons garder à l'esprit que des espions à l'intérieur comme à l'extérieur de nos frontières pourraient menacer le succès de nos manœuvres. Prenant tout ceci en considération, je suis dans l'obligation de faire les remarques suivantes avec discrétion et délicatesse. »

Certains officiers lancèrent des regards confus vers Raive. Geourdain, souriant, se pencha en arrière sur sa chaise. Tous les présents sentirent que quelque chose de grave allait être dit. Jobert jeta un regard rapide aux portes fermées de la salle puis se pencha en avant. Sa voix désormais n'était plus qu'un chuchotement.

« Je fais allusion, poursuivit Jobert, au déshonneur que nous encourrons si jamais nous devons faillir à nos obligations dans les opérations à venir...c'est-à-dire le fait de devoir faire bonne figure au bal de la citoyenne de Rossi. Bien loin de moi l'idée d'accuser quelqu'un ici d'avoir un manque de pratique dans

l'art de la danse, mais il se peut que vous connaissiez d'autres officiers qui pourraient bien avoir besoin de prendre quelques cours dans ce domaine. »

Plusieurs officiers firent des oui enthousiastes de la tête, y compris Geourdaï.

« Capitaine, auriez-vous entendu des remarques provenant de personnes désirant recevoir plus d'instruction dans...l'art de la danse ? demanda Raive.

— Certains de mes agents ont confirmé de tels bruits, en effet, répondit Jobert. Il semblerait que les capacités du régiment dans cet art soient...limitées.

— J'ai moi-même eu quelques expériences bien amères dans ce genre d'exercice, confia Raive en caressant sa moustache. Afin de pouvoir combler ces lacunes, il nous faudrait l'assistance d'un maître de cet art. Vos agents sauraient-ils dégoter un tel professeur ? »

Quelques « oh » et « ah » se firent entendre autour de la table.

« Mes agents m'ont en effet indiqué que de telles personnes pourraient en effet nous assister, major, répondit Jobert. Mais cela aura un prix.

— Mon expérience malheureuse m'a aussi appris qu'il est nécessaire, comme toute autre opération militaire de grande envergure, de disposer d'un grand terrain dégagé de tout obstacle. Un véritable Champ de Mars pour ainsi dire. Vos agents ont pu localiser un tel lieu ?

— Mes agents, commença Jobert tout en vérifiant que personne n'écoutait la conversation en-dehors de la salle, n'ont pas pu localiser un tel endroit mais ils m'ont transmis le nom de code d'un lieu qui pourrait bien répondre à nos besoins : La Taverne du Pompon Bleu-Ciel. »

Raive tapa du doigt sur la table « Citoyens, cette situation est des plus délicates. Elle est vouée à l'échec sauf...sauf si nous

disposons d'une aide ennemie afin que nous puissions exercer de telles manœuvres périlleuses. Capitaine, connaissez-vous de tels agents dans la place qui pourrait aider nos frères officiers à perfectionner leurs connaissances ? »

Plusieurs officiers se penchèrent plus près, impatients d'entendre la réponse.

Jobert sourit. « Major, je vous confirme qu'il existe bien de tels agents dans la place même. »

De grands sourires apparurent autour de la table. Raive porta un doigt aux lèvres.

« Dans ce cas, sourit le major, étant donné qu'aucun officier présent ici ne manque de pratique dans l'art horrible de la danse, je vous propose de conclure notre réunion. Citoyens, rompez. »

Les officiers se levèrent et tous accompagnèrent le major. Marchant à côté de Jobert, Geourdai se pencha vers le capitaine : « De quelle aide parliez-vous ?

— En face de l'auberge, il y a un aéropage de dames disposées à nous aider.

— Ah ! Elles ! Je crois bien que le jeune Voreille va passer un bon moment à négocier alors. »



Duque, le palefrenier de Jobert, nettoyait tranquillement les bottes de son maître à la lumière d'un feu. Non loin de lui se trouvait Orlande, le valet du capitaine, qui était en train de remplir des bols, disposés sur une table avoisinante, d'une soupe de haricots et de poulet. Des bouteilles de vin et des baguettes

de pain chaudes furent également posées sur cette table. Une odeur d'ail rôti envahit la salle.

Voreille saisit une lettre dans une poche intérieure de son habit et la tendit à Jobert en disant : « Avec les coups de sabre en bois que j'ai reçu ce matin, je ne peux presque plus sentir mon bras droit. J'étais plutôt bon escrimeur quand j'étais à l'École militaire mais ces gars du 1^{er} escadron sont vraiment des bêtes. »

Jobert et Geourdai remarquèrent la grimace de douleur sur le visage du jeune sous-lieutenant.

« Si vous pensez que les gars du 1^{er} escadron sont des bêtes, dit Geourdai, alors vous allez vraiment en baver quand vous allez voir ce que Fergnes nous réserve.

— Mais il nous était interdit de riposter, citoyen lieutenant. Nous avons dû subir coup après coup pendant une heure. Pourquoi devons-nous porter des gants à l'inspection de demain ? »

— Car il est plus difficile d'agripper le sabre avec des gants. Si vous pensez souffrir maintenant, vous allez bien déguster demain, je vous le promets.

— Au combat, dit Jobert, tout se passe très vite. Vous n'allez échanger que trois coups tout au plus avec chaque ennemi que vous croiserez dans la mêlée. En tant qu'officier, vous devez être certain d'être un bon combattant. Chaque mouvement, chaque regard et chaque parole doit dégager un sentiment de confiance surdimensionné. Autour de vous, vous allez avoir des hommes surexcités et emportés par la ferveur du combat, qui vont fixer leurs regards sur vous. Vous verrez alors à ce moment que les heures de souffrance que le capitaine Fergnes vous a fait subir n'étaient pas vaines. »

Jobert remercia Orlande après avoir pris une cuillère de soupe.

« Voreille, dit-il, avez-vous eu l'occasion de terminer les lettres de vos chasseurs ?

— Non citoyen capitaine. J'en ai quelques-unes à...

— C'est bien demain soir qu'aura lieu notre premier cours de danse, n'est-ce pas ?

— Oui citoyen capitaine.

— Et nous avons bien réservé notre salle à la taverne ?

— Tout à fait. À un tarif d'un sou par danseur.

— Aussi cher que cela ? Avons-nous notre instructeur ? »

— Pas encore citoyen capitaine, dit Voreille en baissant le regard dans son bol de soupe.

— Et pour quelle raison ?

— Je n'en ai pas, citoyen capitaine. »

Jobert fusilla le sous-lieutenant du regard : « Ce que vous cherchez à dire c'est que vous n'avez pas eu suffisamment de temps pour en trouver un. Si vous souhaitez devenir chef d'une troupe de chasseurs, vous devez apprendre à faire bon usage des ressources à votre disposition. Geour dai, quelle est votre solution à ce problème ? »

Geour dai posa sa cuillère et prit son verre de vin. Il réfléchit quelques instants.

« Sachant que Orlande et Duque sont suffisamment aptes à entreprendre certaines missions en échange d'une petite pièce, répondit le lieutenant en faisant un clin d'œil au palefrenier, j'ai demandé à Orlande de nous trouver un maître de danse, citoyen capitaine.

— Et est-ce que Orlande a pu dégoter un maître ? demanda Jobert.

— Oui citoyen capitaine, répondit Orlande tout en remplissant les bols avec quelques prunes marinées au cognac. Pour cinq sous la leçon et il apporte un violoniste avec lui. J'ai aussi pu négocier avec le tavernier le tarif de trois sous l'heure.

— Voreille, il semblerait que vous deviez un sou à notre palefrenier, dit Jobert en souriant. Et comment vont les choses concernant les demoiselles qui doivent nous assister ? »

Voreille s'affala dans sa chaise sans émettre une parole.

« Je vois, dit Jobert. Duque ? »

Le palefrenier sourira de nouveau : « Il y aura huit demoiselles présentes, mon capitaine, à un prix de deux sous par personne. »

Jobert observa le désarroi visible sur le visage de Voreille : « Il semblerait que vous deviez encore un sou à Duque. Donc, si le compte est bon, nous aurons au moins vingt danseurs au prix de trois sous chacun, c'est bien ça ? »

Geourdaï fit un oui de la tête.

« Dans ce cas, dit Jobert, je pense que nous allons pouvoir tirer un petit bénéfice pour la caisse de la compagnie. »



Paris

7 Mars 1793

Mon cher André,

Je viens d'entendre les dernières nouvelles de la ferme.

Le grand-père aurait dit à notre tante qu'il est bien fier de vous deux. Il était si heureux de ta visite quand tu es descendu rejoindre ton nouveau régiment. Je sais que vos parents veillent sur leurs fils de là-haut.

Jobert grimaça et inhala un soupçon de lavande qui émanait des feuilles de papier encore pliées.

Je sais que mon père serait également fier de vos nouvelles promotions, mais tu sais comment il peut être parfois. Bien qu'il n'en dise rien, je sais qu'il vous prendrait, toi et Didier, dans ses bras pour vous serrer avec la force d'un ours avant de vous envoyer travailler les poulains. Il va de soi que votre tante et moi sommes ravies pour vous deux et nous vous embrassons tendrement. La grand-tante va toujours aussi bien et regorge d'énergie.

Je suis troublée de la défaite à Aix-la-Chapelle, sans oublier la déclaration de guerre de l'Autriche, la Prusse, la Sardaigne, l'Angleterre et les Pays-Bas. Cela me rappelle l'invasion et Valmy l'année dernière. Le chaos dans le gouvernement n'aide pas la situation non plus. Les Jacobins sont des enragés et leurs soutiens ne font qu'augmenter avec chaque jour qui passe. Visiblement, avec le nombre quotidien d'exécutions, il est évident que la tête du roi ne leur a pas suffi et c'est inquiétant.

Malgré tout cela, notre famille se porte plutôt bien.

Avec les projets du gouvernement de lever plus de batteries à cheval, notre grand-père se trouve submergé par les commandes, malgré l'apparition de nouveaux fournisseurs de chevaux depuis l'annonce de la levée en masse. Curieusement, cette saturation de chevaux bon marché, couplée avec la manie que père a d'honoré tous ses contrats, a fait que nous avons de plus en plus de contrats.

Cette levée en masse a eu pour effet de vider toutes les villes alentours de leurs femmes, enfants et vieillards. Nos entrepôts débordent à tel point que j'envisage d'en ouvrir un autre afin de loger toute cette main-d'œuvre. Notre affaire de couture avance bien également, surtout pour ce qui est de la confection de coiffures, donc il y a beaucoup de travail pour tout le monde.

Malgré l'ambiance chaotique qui règne dehors, je me porte bien et je suis bien heureuse et très occupée. Je sais que tu vas rire en apprenant cela, mais depuis quelques temps, bon nombre de prétendants commencent à me faire la cour, mais je suis bien trop occupée par mes affaires pour examiner leurs propositions.

Le régiment de Didier recherche désespérément à se fournir en fers à cheval et donc, en conséquence, j'ai invité nos amis à venir dîner bientôt. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de particulier dont tu aurais besoin ?

Jobert sentit ses muscles se contracter en pensant aux sabres dont il avait tant besoin.

« Tout se passe bien ? » demanda Orlande, qui se trouvait près de la cheminée.

Jobert se reprit : « Tout va très bien, mon ami. Juste une idée qui me vient à l'esprit. »



Le capitaine Jobert fit un signe et Geour dai frappa les vieux pieds de sa chaise en bois sur le sol de la taverne. Une foule de jeunes visages joyeux, légèrement éclaircis par la lumière des bougies, se tourna vers les deux officiers.

Geour dai monta sur sa chaise et, par un signe de la main, demanda le silence avant de déclarer : « Citoyens, je vous souhaite la bienvenue à la Taverne du Pompon Bleu-Ciel ! »

Tout en poussant des tables et des chaises afin de dégager un espace de danse, le tavernier grogna : « Si vous allez changer le nom de ma taverne, ça sera cinq sous de plus, je vous le dis. »

Geourdai leva les yeux avant de reprendre : « Je vous invite à vous débarrasser de vos fourreaux et à les confier au brigadier Duque, là-bas. »

Après avoir indiqué l'emplacement du brigadier, il reprit ses consignes : « J'ai désigné six représentants, un pour chaque escadron, qui ont eu le choix de recevoir trois sous de chaque membre de son escadron présent ici ce soir ou bien de régler la somme de dix sous eux-mêmes. »

La salle fut remplie de hourras.

Geourdai poursuivit : « Citoyens, tout ceci n'aurait pu se faire sans notre orchestre. » Il désigna les musiciens de la main. Cet orchestre était composé du violoniste du maître de danse, de deux soldats de la 2^{ème} compagnie, avec un fifre et un autre violon, ainsi que du brigadier Duque, avec une guimbarde et un tambourin. Ils s'inclinèrent en guise de salut et la résonna d'un tonnerre d'applaudissements.

« Merci à vous, dit Geourdai avec un petit signe de la tête. Je dois également remercier Anissa et ses amies qui nous honorent de leur présence ce soir. »

Huit femmes, âgées entre quinze et quarante-cinq ans, firent une révérence. Leurs robes, qui descendaient jusqu'aux chevilles, étaient décorées de rubans tricolores et qui embrassaient soit leurs épaules, soit leurs hanches. Beaucoup portaient des corsets au décolleté plongeant. Toutes avaient des yeux joyeux, des sourires coquins et leurs cheveux coiffés à la dernière mode parisienne. Les officiers applaudirent et s'inclinèrent.

Geourdai reprit les présentations : « Désormais, je vous demande d'accueillir comme il se doit notre maître de danse, Citoyen Inoubli. »

Inoubli était un homme mince et bien rasé, dans la trentaine. Il portait un habit et une culotte en satin de couleur violette, un magnifique gilet orange, des bas blancs et des souliers violets décorés de petits rubans orange. Ses cheveux étaient attachés à

l'arrière avec un ruban violet. Il s'inclina, de façon théâtrale, en remerciement pour les applaudissements des officiers avant de s'avancer au centre.

Toujours sous les applaudissements, il s'inclina de nouveau puis leva la main pour demander le silence avant de déclarer : « Bonsoir citoyennes et citoyens. Mon nom est Inoubli et j'ai l'honneur d'être parmi vous ce soir pour vous assister de la meilleure façon possible. Je vous assure que la citoyenne de Rossi m'a confié qu'elle souhaite, pour son bal, éviter des danses avec trop de chorégraphies afin que le plus grand nombre de ses invités puisse y participer. En conséquence, je me mets à votre disposition pour quatre séances. Pour les trois premières, je propose que nous révisions nos pas et pour la dernière séance, qui aura lieu à la veille du bal, nous ferons le point sur votre progression. Si ce programme vous convient, je propose alors que pour ce soir, nous effectuions une gavotte, qui est une danse très prisée lors des mariages. Si cela se passe bien, nous passerons ensuite sur la célèbre bourrée. »

Jobert frappa sa cuisse. Il était de bonne humeur. La plupart des femmes et plusieurs des officiers accueillirent cette proposition avec joie car ils étaient déjà familiers avec ces danses rurales animées.

« Citoyennes, demanda Inoubli avec un sourire coquin, pensez-vous pouvoir accommoder tant de beaux hommes ? »

Anissa, une brune à la silhouette mince et aux yeux étincelants, répondit tout en posant ses mains sur ses hanches : « Citoyen, cela est rare pour nous de recevoir autant d'argent, si tôt le soir et, plus tard, nous ne nous plaindrons que des douleurs de nos pieds. »

La salle explosa de rires. Inoubli reprit alors la parole : « Citoyennes, je vous demanderai de vous diviser en deux groupes de quatre. Citoyens musiciens, pouvez-vous jouer un petit quelque chose afin que nous puissions trouver nos marques.

Citoyens officiers, divisez-vous s'il vous plaît en deux groupes. Chacun de vous dansera dans le cercle des dames, effectuera une rotation puis quittera le cercle afin de laisser un camarade prendre sa place. »

La soirée débuta alors avec la découverte de la gavotte. Le tavernier faisait en sorte que l'alcool coule à flot et une demi-heure plus tard, Geourdai toucha Jobert à l'épaule et jeta un regard noir vers un groupe d'une douzaine d'hommes qui étaient en train de boire à une table près de la cheminée.

Ces hommes étaient sales, peut-être des ouvriers travaillant sur un chantier ou dans une ferme. Leurs cheveux étaient grasseyés, leurs mains musclées barbouillées de crasse. Ivres, leurs ricanements trahissaient le plaisir qu'ils prenaient à se moquer des danseurs et ils interrompaient les explications d'Inoubli en frappant cruches et chopes sur les tables.

Jobert se retourna vers ces hommes avant de commander : « Duque, Fergnes, Geourdai, à moi ! »

Les ouvriers se levèrent instantanément, certains tenant des couteaux ou des ceintures et d'autres agrippant leurs chopes de bois. Un silence glacial tomba dans la salle et seul le son du bois qui brûlait dans la cheminée se faisait entendre.

« Citoyens, dit Jobert, je crois bien qu'il est temps pour vous de rejoindre vos épouses. »

Les ouvriers se regardèrent, confus. L'un d'entre eux, un gars très grand avec une chope à la main, s'avança vers Jobert : « Et si nous n'avons pas d'épouses ? demanda-t-il.

— Mais de bons citoyens comme vous avez obligatoirement des épouses, répondit Jobert. Dans le cas contraire, cela voudrait dire que vous êtes des patriotes célibataires qui se sont soustraits à la levée en masse et il serait de mon devoir de vous mettre aux arrêts et d'appeler les gendarmes pour vous embarquer. »

L'hésitation saisit les ouvriers. Sentant une occasion de semer d'avantage le trouble, Jobert reprit : « Vous voulez désormais

rentrer chez vous maintenant et vous réveiller demain auprès de vos épouses ? Ou préférez-vous passer la nuit dans un cachot ? »

Les ouvriers firent quelques pas en arrière, rangeant leurs couteaux dans leurs ceintures et posant leurs chopes sur la table, puis se dirigèrent vers la porte de la taverne.

« Citoyen Inoubli, dit Jobert, je vous prie de reprendre votre cours. »

Inoubli s'inclina puis les musiciens jouèrent de plus belle et les filles reprirent les mains de leurs cavaliers.

Cinquième Chapitre



L'eau du ruisseau coulait le long de son lit pour se jeter dans un autre cours d'eau avant de finir sa course dans le Rhône. À cet endroit, une route qui reliait Lyon à Avignon suivait le grand fleuve et sur le sommet d'une colline, plus au nord, Jobert et d'autres officiers du régiment étaient regroupés autour du Colonel Morin.

« Avant de traiter le sujet qui nous rassemble ici aujourd'hui, commença Morin, permettez-moi de vous dire que les fonctionnaires qui ont un minimum d'intégrité et de patriotisme suivent les directives du gouvernement concernant le recrutement. Ceux d'entre eux qui sont...moins énergiques, traînent des pieds ou bien envoient des criminels, des soudards ou des fous. Ceci a pour effet de ralentir l'enrôlement et, plus important encore, de fournir peu d'hommes capables de monter à cheval. J'ai donc décidé de m'adapter à cette situation. Désormais, les nouvelles recrues arriveront au dépôt tous les deux jours et je suspends la formation des 11^{ème} et 12^{ème} compagnies afin d'intégrer leurs effectifs aux 5^{ème} et 6^{ème} compagnies.

Ceci fera que notre régiment ne pourra aligner que cinq escadrons pendant un bon moment. »

Jobert remarqua les regards de découragement de ses camarades autour de lui.

« Désormais, poursuivit Morin, parlons de notre cas d'étude. Le nord se trouve du côté du croisement de routes à deux mille mètres de notre position. Nous pouvons imaginer que les forces principales de l'ennemi se trouvent au nord de ce croisement. Nos forces se trouvent au sud. Pour notre exercice, nous monterons un camp pour deux escadrons sur la prairie au sud du ruisseau et de la route. Nous allons donc étudier les besoins pour installer un camp de deux escadrons sur cette pente, au nord. »

Le colonel indiqua du doigt les divers endroits, suivi par les regards concentrés de ses officiers.

« Les officiers des 1^{er} et 2^{ème} escadrons, continua Morin, seront sous l'autorité du chef d'escadron Avriol et auront pour mission d'évaluer les besoins des montures. Les officiers des 3^{ème} et 4^{ème} escadrons, sous les ordres du chef d'escadron Spiccard, devront évaluer les besoins des hommes. Moi, je prendrai les officiers des 5^{ème} et 6^{ème} escadrons pour réfléchir aux besoins du ravitaillement. Nous reviendrons ici dans deux heures pour partager nos informations avant de rentrer au dépôt. »

Les officiers des 1^{er} et 2^{ème} escadrons se rassemblèrent sur le bord du ruisseau et c'est là que le chef d'escadron Avriol prit la parole : « Je suis le chef d'escadron Avriol, commandant des 1^{er} et 2^{ème} escadrons. »

La voix du chef d'escadron ne porta pas loin, ce qui forçait les officiers un peu trop éloignés de se concentrer davantage sur son visage. Jobert remarqua combien Avriol dégageait un air féroce avec ses yeux intenses, sa moustache noire épaisse, et ses cheveux attachés à l'arrière en forme de queue.

« Citoyens, continua Avriol, le Colonel vous a bien souligné les choses. C'est l'avancement rapide en grade de nos hommes et l'augmentation de nos effectifs pendant ces trois dernières années qui ont créé, à la fois, un manque chronique de savoir-faire et un environnement où des nouvelles idées ont pu fleurir. Aujourd'hui, nous devons nous confronter à un savoir-faire indispensable : l'établissement d'un campement. Etant donné que nous devons toujours prendre en compte les intentions potentielles de l'ennemi, comment celui-ci pourrait réagir en voyant nos chevaux dans un campement ? »

Une vive discussion s'engagea parmi les officiers. Il fut reconnu que la cavalerie légère de l'ennemi pourrait facilement se rapprocher du campement à partir de l'est ou de l'ouest. Le but d'une telle tentative serait de s'emparer ou de tuer les chevaux de l'escadron. Pour contrer cette action, ils préconisèrent de placer les lignes d'attache des chevaux au plus loin du chemin de l'ennemi, le long des berges du ruisseau.

Avriol, voulant pousser la réflexion de ses officiers, demanda : « Sur quel terrain pourrions-nous envisager d'installer les chevaux ? Rappelez-vous que quand il y a de la cavalerie, quatre facteurs sont à prendre en compte : la poussière, la boue, le crottin et encore le crottin. »

Les officiers reconnurent qu'installer les chevaux le long du ruisseau aurait pour conséquence la contamination de l'eau et, de fait, compromettrait toute la position. Il fut alors proposé que les hommes se procureraient de l'eau à un lieu désigné en amont des lignes d'attaches, que les chevaux pourraient s'abreuver un peu en aval de ce lieu. Encore plus en aval, on utiliserait un gué pour lier la route au camp. Il fut également décidé qu'un morceau de terrain plus élevé serait utilisé, en cas de grandes pluies, pour rassembler les chevaux et dont le ruissellement pluvial ferait en sorte d'empêcher la contamination des lieux d'abreuvement.

Avriol poursuivit son interrogation : « Deux escadrons se composent de quatre cent chevaux. Quelle serait la place nécessaire pour établir des lignes d'attaches pour une telle quantité de montures ? Allez-y, tracez moi tout ça. »

Après que Fergnes et Jobert eurent trouvé la limite des hautes eaux du ruisseau, quatre lignes d'attaches furent tracées en remontant la pente. Une fois le traçage terminé, cette zone occupait une espace de deux cent mètres sur vingt. Les officiers furent surpris de l'ampleur du terrain nécessaire pour l'installation de deux escadrons seulement.

Rassemblant de nouveau ses officiers sur la pente ensoleillée, Avriol invita Jobert à présenter les conclusions à ses pairs.

« Citoyen commandant, citoyens, je vais faire simple, dit Jobert en projetant sa voix afin que toute l'assemblée puisse l'entendre. Notre groupe a pu identifier les éléments suivants à prendre en compte pour désigner l'emplacement des lignes d'attaches : la protection donnée contre les attaques de l'ennemi, l'accès à l'eau et la désignation de zones d'abreuvement propres ; l'emplacement requis pour s'assurer que les hommes puissent facilement accéder à chaque cheval afin de le nourrir ; se débarrasser des excréments ; la largeur des rues pour permettre la circulation des animaux à la zone d'abreuvement et la quantité importante de cordes, de sardines, de marteaux, de pelles et de râteaux nécessaires pour mettre tout cela en place. »

Un autre groupe de travail détailla une longue liste des besoins des hommes tels que celui d'avoir un terrain plat pour dormir, un accès à de l'eau propre, à des lieux appropriés pour la mise en place des piquets, un accès aux chevaux, un accès au bois afin de faire du feu, un emplacement de latrines, la désignation d'un lieu de rassemblement à pied et l'emplacement des tentes de commandement, du corps médical et de la logistique.

Un troisième groupe de travail présenta ensuite ses con-

clusions concernant l'utilisation d'un gué pour permettre une liaison entre le camp et la route, le besoin de construire une route à sens unique à la périphérie du camp et une autre qui traverserait le camp au milieu, l'importance de désigner des zones de déchargement et entrepôts près du sommet de la pente et une autre pour les wagons du train de ravitaillement, avec ses propres lignes d'attaches.

Au milieu des papillons blancs qui dansaient élégamment au-dessus de la prairie, les cadres s'engageaient dans de vives discussions. Les officiers subalternes tentaient de trouver une résolution définitive alors que leurs supérieurs observaient leurs débats, analysant la personnalité de chacun. Après bien des échanges musclés, aucune décision définitive ne put être prise. C'est alors que Morin leva la main pour réclamer le silence avant de soupirer :

« Citoyens, voyez ce que nous sommes incapables de faire en trois heures par une si belle après-midi, ayant eu une bonne nuit de sommeil, une bonne collation matinale et sans être sous un déluge de balles. »



Jobert entendit la voix du maréchal des logis-chef Koschak au loin : « Si vous, bande de *doddelen*, tentez de refaire ça, je vous fends la trogne et vous l'introduis dans le fondement avant même que vous puissiez finir votre phrase. »

En s'approchant, il vit les huit brigadiers de la compagnie en position de garde-à-vous sur un rang, partiellement cachés de sa vue par des tas de crottins et de wagons alignés le long du mur de la caserne. Devant eux, le premier sous-officier de

la 2^{ème} compagnie était en train de déboutonner son gilet. Son casque, l'habit et le baudrier étaient déjà allongés au sol.

Les quatre maréchaux des logis, quant à eux, se tenaient au bout du rang, face à leurs subalternes. La manière dont ils avaient de tenir les poignées de leurs sabres, toujours dans leurs fourreaux, trahissait l'intention d'en faire usage si jamais les brigadiers devaient avoir la mauvaise idée de réagir. Désormais, Koschak était en train d'enlever sa chemise. Les brigadiers, les yeux écarquillés de peur, commençaient à trembler.

En apercevant Jobert, l'un des maréchaux des logis prit la position du garde-à-vous mais Jobert leva la main et fit un non de la tête. Il avait envie de voir la suite de cette scène.

Montrant chacune de ses blessures, Koschak hurla : « L'ennemi m'a déjà fait sauter deux dents, rompu les côtes et donné un coup de sabre au visage. » Il se retourna soudainement et trois brigadiers firent un pas en arrière à la vue des cicatrices, témoins des châtiments subis par le passé, avant de reprendre de plus belle : « Ça, c'est le dos d'un gars de l'armée royale, espèce de *dräckbittelen* ! Là, c'est pour des banderoles mal astiquées ; là, c'est pour un fer de cheval mal ferré et celui-ci, c'était pour manquement au salut d'un officier alors que j'étais en train de remettre une roue sur un chariot. »

Il fit désormais face aux brigadiers terrifiés et rugit : « Ne me parlez plus jamais de l'armée royale, bande de *dräcksoien* ! Ce sont des maraudes comme moi qui ont massacré ces *bluetsügeren* et pas une troupe de *falscher Lothringeren* telle que vous ! Ce sont des maraudes comme moi qui ont combattu les ennemis de la patrie alors que vous étiez toujours au berceau en train de jouer avec vos queues ! »

Les huit brigadiers tremblaient et évitaient le regard du maréchal des logis-chef, qui poursuivit son discours : « Si l'un d'entre vous veut rentrer chez maman, alors qu'il parte ! Par contre, si vous voulez restez, vous allez hurler « Je suis un

brigadier de la 2^{ème} compagnie du 24^{ème} Chasseurs à Cheval » à tue-tête. Allez ! Exécution ! Hurlez ou je vous arrache le cœur ! »

Des hurlements explosèrent dans la cour. Les brigadiers hurlèrent la phrase demandée comme si leurs vies en dépendaient. Koschak recula légèrement. Ses yeux verts, remplis de malveillance, brûlaient encore avec rage. Il mit ses mains sur ses hanches et susurra d'un ton menaçant : « Si vous prononcez « armée royale » une seule fois de plus...Je vous jure...je vous coupe en deux. »

Pauvres idiots, pensa Jobert, votre arrogance nous fera tous mordre la poussière. Ou pire encore.

« A mon commandement, grogna Koschak, vous irez rassembler vos escouades sur la place et vous formerez une colonne par quatre. Si un de vos homme ouvre sa gueule, pète ou frissonne, je massacre votre tronche sur place sans hésitation...Rompez ! »

Les huit brigadiers détalèrent comme des lièvres. Certains trébuchèrent et deux tombèrent, avant de se relever et prendre leurs jambes à leurs cous.

Alors qu'il était en train de remettre sa chemise, Koschak aperçut Jobert marcher vers lui.

« Mes respects capitaine. Puis-je vous être utile ?

— Maréchal des logis-chef, j'avais l'impression que les préparations au déploiement de la compagnie demain allaient bon train. Je voudrais cependant connaître votre avis sur la chose.

— Je vous rassure citoyen capitaine, les hommes sont entièrement prêts à être déployés. Que cela soit sur un campement ou sur un champ de bataille. »

Un demi-sourire apparut sur le visage de Jobert.

« C'est bien ce qu'il me semblait. Poursuivez donc maréchal des logis-chef, poursuivez. »



La bruine tombait sur le bicorne du capitaine Jobert, qui pencha sa tête légèrement à droite afin d'acheminer l'eau qui s'était accumulée dans les plis intérieurs de la coiffe. Il se trouvait devant le centre de la 2^{ème} compagnie. Il regarda la ligne de troupes déployée devant lui d'un bout à l'autre.

Je devrais être heureux de pouvoir contempler une telle compagnie de chasseurs mais... Son cœur se serra en regardant les fourreaux de sabres vides de ses hommes.

Pour la plupart des gens, être sur une place d'armes dans de telles conditions météorologiques serait une expérience inconfortable, mais Jobert avait remarqué le grand sourire sur le visage du lieutenant Geour dai. Il était à la droite du premier rang et il en était visiblement fier.

Dans les siècles passés, aux temps où les hommes se battaient avec des boucliers dans la main gauche et des épées ou de lances dans la main droite, le côté gauche du corps était bien protégé mais les côtes droites étaient sous le danger d'un coup potentiel qui serait porté par un ennemi attaquant diagonalement sur le flanc droit. Instinctivement, le guerrier pressait vers la gauche, ce qui avait comme inconvénient de limiter les possibilités offensives du camarade se trouvant à gauche. De fait, c'étaient les combattants les plus courageux qui tenaient la droite d'une ligne de combat et, avec le temps, tenir la droite de la ligne de bataille était devenu la place d'honneur qu'on attribuait à une personne ou troupe d'élite.

Aujourd'hui, la 2^{ème} compagnie défilait seule et en conséquence, c'était Geour dai, en tant que second de la compagnie, qui tenait la droite à la ligne. La place d'honneur. Il avait de quoi être content.

« Lieutenant Geourdai ! » hurla Jobert.

Le lieutenant donna un léger coup sur les flancs afin de faire avancer sa monture au trot, s'arrêta devant Jobert et salua.

Jobert rendit le salut : « Amenez la compagnie au camp. »

Geourdai fit un oui de la tête avant de se retourner vers les cavaliers et hurla : « Garde à vous ! Par quatre à gauche ! Marche ! »

Les cavaliers commencèrent leur manœuvre. Jobert entendit les « conseils » de Koshack aux hommes : « De la fierté, nom de Dieu ! Tout le monde est en train de vous regarder là. » Jobert remarqua la raideur des corps de ces chasseurs et les grognements donnés par les brigadiers pour maintenir la formation. Ce nouveau dévouement retrouvé par les brigadiers fit sourire Jobert, qui ne doutait plus que les « encouragements » du maréchal des logis-chef avaient porté leurs fruits.

Jobert perdit son sourire amusé en apercevant le colonel Morin et son entourage près de la grande porte de pierre de la caserne. Neilage aperçu également le colonel et sa suite et, en arrivant à quelques pas au niveau du groupe, descendit son sabre en guise de salut et tourna la tête à droite afin de regarder le colonel droit dans les yeux. Le colonel rendit ce salut avec un signe de tête et inspecta la troupe qui défilait devant lui.

« Vous ! hurla un des adjudants justes derrière Morin, regardez droit devant vous et pas votre cheval. Il ne changera pas de couleur. Et droit le dos, vous êtes un chasseur de la République, je vous le rappelle. »

Incertains de la personne à laquelle l'adjudant s'adressait, une cinquantaine de têtes levèrent le menton et fixèrent la nuque de l'homme devant eux.

Morin se retourna vers Jobert et observa les fers arrières de Bleu.

« Jobert, vos montures ne portent des fers que devant, n'est-ce pas ? demanda le colonel. Vous me direz les conclusions de

votre expérience et quant à vous, chef d'escadron Avriol, vous ferez en sorte que de telles idées saugrenues n'estropient pas ma 2^{ème} compagnie.

— A vos ordres citoyen colonel, répondit Avriol, qui se tenait à côté de Jobert.

— Les hommes manœuvrent bien. De très jolis alignements, continua Morin avant de s'arrêter net. Jobert ! Qu'est-ce que c'est cela ? Encore une autre de vos idées ? »

Devant les yeux stupéfaits du colonel, Orlande était en train de conduire une petite charrette à deux roues parmi les plus gros wagons de la compagnie.

« Citoyen colonel, répondit Jobert, c'est en effet une autre de mes idées et, si jamais vous le souhaitez, vous pourrez prendre une bonne tasse de thé auprès de mon domestique. » Morin ne répondit pas dans un premier temps puis, en se tournant vers le chef d'escadron, murmura : « Avriol, vous me ferez un rapport sur cette initiative également...Sans oublier le thé, bien sûr. »



Après être arrivés sur le sommet d'une pente douce, Avriol et Jobert poussèrent leurs montures sous les basses branches d'un chêne avant de s'arrêter pour contempler la progression de la colonne de cavaliers au pied de la montée. La colonne, composée de la 2^{ème} compagnie et de la 8^{ème} compagnie du capitaine de Chabenac, contourna la butte avant de traverser un petit ruisseau. De bout à bout, elle mesurait environs 600 mètres.

« Comme le dirait mon père, dit Jobert, tout monde peut se faire passer pour un soldat quand il fait beau.

— Un maréchal des logis-chef dans mon ancien régiment disait la même chose, répondit Avriol en souriant, mais il préférerait un vocabulaire plus coloré en disant que l’anus d’un homme n’est séparé de son scrotum que par une toute petite bande de peau. C’est quand cette peau est couverte de merde ou de pisse que les problèmes commencent. »

Les deux officiers riaient de bon cœur.

« Etant donné que cela fait deux semaines que vous avez reçu les nouvelles recrues et dix jours que vous avez des chevaux, comment résumeriez-vous la progression de votre compagnie ? demanda Avriol.

— Citoyen chef d’escadron, ils peuvent s’habiller et se rassembler pour une inspection. Ils savent comment démonter, nettoyer et assembler un mousqueton. Ils savent comment se tenir sur un cheval. Ils comprennent les principes de la marche en colonne par quatre. Je dispose de sous-officiers et d’un lieutenant compétents et impliqués, avec qui j’entretiens de bonnes relations.

— Et quelles craintes auriez-vous ?

— Je suis très préoccupé du fait que mes hommes ne disposent pas de sabres. »

Un silence s’installa brièvement entre les hommes.

« Un bon quart de mes hommes sont des mauvais cavaliers, reprit Jobert. Il faut leur donner davantage de cours d’équitation. Je suis aussi inquiet concernant la qualité de nos brigadiers. Par le passé, nous avions des nobles incompétents en tant que chefs sans que cela nuise à la qualité de la troupe, du moment que les sous-officiers et brigadiers étaient à la hauteur. Je suis aussi tracassé par le fait que mes sous-lieutenants ne sont pas à la hauteur non plus.

— Quelles sont vos intentions pour les jours à venir ?

— Aujourd’hui, nous installerons notre campement mais j’ai l’intention de le lever et le réinstaller quotidiennement.

Je souhaite que nous établissions des routines et procédures pour la garde du camp. Je veux que les officiers et les sous-officiers s'exercent à l'escrime tous les jours. Les hommes devront apprendre à passer d'une colonne par quatre à une colonne de peloton, il va de soi que les hommes prendront plus de cours d'équitation. Il faut aussi faire travailler les chevaux qui en ont besoin. Je veux que nous apprenions aux hommes à effectuer des reconnaissances nocturnes à pied, de même pour les officiers et sous-officiers. Enfin, je souhaite que nous commençons à apprendre aux hommes quelques techniques équestres avancées, notamment le passage d'obstacles. »

Avriol tourna sur sa selle afin de regarder Jobert dans les yeux : « Raive m'a raconté ce que vous avez fait aux Autrichiens à Jemappes. Capitaine, j'espère...non, j'exige, que vous apportiez ce même élan à la 2^{ème} compagnie. »

Sixième Chapitre

Avril 1793, Avignon, France



« Feu ! » cria Jobert.

Quatre silex de carabines frappèrent leurs bassinets, créant un nuage d'étincelles qui mirent le feu à l'amorce de poudre qui, un instant après, communiqua à la charge principale à l'intérieur du canon et expulsa une balle de plomb vers des cibles installées à une cinquantaine de mètres plus loin.

« Chargez ! »

Cela faisait trois jours que la 2^{ème} compagnie séjournait sous tentes et aujourd'hui, c'était une journée de détonations, d'explosions et de fumée.

« Armes ! »

Jobert se tenait à la droite des quatre chasseurs, afin de mieux observer la manière dont le soldat qu'il surveillait, respectait les diverses manipulations pour préparer sa carabine, mais également pour garder un œil sur Voreille et le chasseur que le sous-lieutenant était en train d'exercer. Au bout de la ligne se trouvaient Geourdain et Neilage, chacun en train de surveiller un soldat.

« Joue ! »

Tout en positionnant les crosses de leur carabine contre l'épaule droite, les chasseurs abaissèrent le bout de leur canon vers les cibles. Chaque peloton avait construit deux cibles en sacs de foin, l'une de la taille d'un homme et l'autre de la taille d'un cheval, avec des petites planches en bois indiquant les organes vitaux.

« Feu ! »

Quatre détonations se firent entendre, suivies d'un épais nuage de fumée.

« A genoux, chargez ! »

Au pied de chaque cible, qui était positionnée sur une pente, se trouvait un fossé suffisamment profond pour abriter Koschak ainsi que quatre autres soldats de la section, allongés sur leurs dos. Leur mission consistait, une fois un tir achevé, à se redresser afin d'inspecter les zones d'impact avant de s'allonger à nouveau.

« Armes ! »

Les chasseurs armèrent leur carabine en tirant un grand coup sur leur chien respectif. Les hommes des différentes sections lancèrent des paris entre eux pour savoir qui allait être déclaré vainqueur et remporter les quelques bouteilles de cognac offertes pour récompenser ses efforts.

« Joue ! »

En consultant son cahier de compte, Jobert remarqua que des soixante tireurs ayant tenté leur chance, seulement une dizaine avaient réussi à frapper les zones en bois en tirant debout et qu'un peu plus de la moitié avait complètement loupé la cible.

« Feu ! »

À nouveau des détonations. Il semblait que tirer à genoux était bien plus efficace. En effet, dans cette position, presque tout le monde avait réussi à toucher une cible et un tiers des soldats avait même pu toucher une planche en bois.

« À genoux, chargez ! »

Même Avriol, Fergnes et de Chabenac avaient passé un moment dans le fossé et furent ravis par l'exercice et son utilité pour leurs propres soldats dans les 1^{ère}, 7^{ème} et 8^{ème} compagnies, qu'ils avaient désormais retrouvés après avoir passé un bon moment sous les projectiles.

Avec quatre chasseurs sur la ligne de feu et quatre autres dans le fossé, les quatre derniers soldats de la section étaient à pied juste derrière leurs camarades en armes, chacun tenant trois chevaux. En participant ainsi, les animaux s'accoutumaient au bruit des détonations et à l'odeur de la fumée.

« En selle ! »

Pour ces nouvelles recrues, se mettre en selle n'était pas encore une chose acquise et quelque peu compliqué. En effet, avant de pouvoir monter, les chasseurs devaient attacher leurs carabines à leurs baudriers et, en montant à cheval, cette arme leur donna quelques coups dans les côtes droites. Leurs jeunes montures étaient quelque peu agitées par l'inexpérience de leurs cavaliers et par le fait d'être éloigné de leurs congénères.

Jobert grogna. *Ça promet d'être bien intéressant quand ils auront leurs fourreaux.*

« Armes ! »

En entendant le mécanisme de l'arme à feu se mettre en place, les jeunes chevaux savaient qu'un grand bruit allait bientôt éclater et certains tournèrent leurs corps en détresse, ce qui avait pour conséquence de déranger la position des cavaliers qui tentaient de viser leurs cibles respectives.

« Doucement mon gars, dit Jobert à chaque jeune soldat. Détendez votre fessier et vos talons. Laissez votre cheval se calmer. Maintenant, faites-le avancer de trois pas...Voilà...Joue !...Et maintenant, en arrière de six pas...Feu ! »

Les carabines tirèrent leurs balles et les chevaux firent un bond nerveux.

« Chargez ! »

Pour la grande majorité de ces jeunes soldats, l'acte de monter et puis tirer en selle sur un cheval nerveux était une situation bien stressante. Le fait de devoir charger son arme à cheval était aussi un exercice qui n'allait pas les rendre moins angoissés, bien au contraire.

Tenant ses rênes et sa carabine avec la main gauche, la main droite du cavalier devait aller chercher une cartouche en papier dans la giberne qui était suspendue au-dessus de sa hanche droite. Une fois prise, la cartouche devait être ouverte en arrachant une extrémité avec les dents puis verser l'amorce dans le bassinet, sans perdre la balle de plomb, avant de fermer le bassinet. Cela paraissait bien simple en théorie mais sur le dos d'un animal nerveux, c'était une autre paire de manches.

Les yeux des jeunes recrues imploraient Jobert de mettre fin à ce calvaire mais le capitaine resta de marbre. Ils poursuivirent le chargement en renversant le reste de la cartouche et la balle dans le canon. Ensuite, tout en essayant de contrôler leurs montures qui bougeaient dans tous les sens, ils retirèrent leur baguette, l'insérèrent dans le canon, bourrèrent le tout au fond avant de remettre la baguette dans son étui.

« Armes ! »

La veille, les cavaliers avaient observé, stupéfaits, la démonstration de monter, tirer et recharger en selle de Jobert, Koschak et Geourdaï. La technique employée par ces trois vétérans était précise et gracieuse. Les chevaux de Jobert et Koschak étaient aussi immobiles que des rochers et même Geourdaï, qui montait un jeune animal bien nerveux, pivotait comme un danseur sans jamais quitter sa cible des yeux.

Les trois officiers avaient frappé leur cible de bois une première fois et, à peine trente secondes plus tard, une seconde fois. Les spectateurs, ébahis, échangés quels regards inquiets.

« Joue ! »

Sur la ligne de feu derrière chaque officier, un maréchal des logis avait disposé cinq cartouches en papier dans la giberne du chasseur qui tenait les chevaux. Jobert jeta un coup d'œil sur la position du soleil dans le ciel, partiellement caché par de la fumée.

« Feu ! »

A nouveau des détonations, des nuages de fumée et des chevaux affolés.

Jobert étudia son cahier. Jusqu'à présent, seulement trois soldats avaient pu toucher les planches en bois en tirant à cheval et une quinzaine avait réussi à toucher une cible.

Si seulement j'avais plus de temps...



Les prairies de chaque côté de la route étaient baignées des rayons du soleil du matin alors que Jobert regardait la colonne de wagons et son escorte de chasseurs se diriger vers le guet-apens préparé par la 2^{ème} compagnie.

Morin voulait évaluer les capacités de chacune des compagnies du régiment à protéger un convoi, aujourd'hui, c'était au tour de la 1^{ère} compagnie du capitaine Fergnes d'entreprendre cet exercice.

Sur un côté de la route se dressait une ferme fortifiée, où Jobert avait décidé de suivre l'évolution de l'exercice à partir d'une chambre. En-dessous de sa fenêtre se trouvait un jardin, dans lequel la maîtresse des lieux était en train de soigner son potager. Elle fit un signe de main aux cavaliers qui passèrent devant son portail. La route entre la maison principale et les

étables était couverte de bouses de vaches et de boue, la rendant très glissante. Les beuglements des vaches appelant leurs veaux dans les prés avoisinants flottaient dans l'air.

Un peu plus loin après la ferme, Jobert observa ce qu'il croyait être deux vieilles femmes en train de fumer leur pipe sur un banc en pierre à côté d'un croisement. Deux brouettes remplies d'oignons se trouvaient à proximité. Un jeune officier, en charge de l'avant-garde de l'escorte, fit signe au convoi de s'arrêter avant de s'avancer, accompagné d'un maréchal des logis, vers les deux femmes afin de demander son chemin.

Sous la fenêtre où se trouvait Jobert, le colonel Morin fit tourner son cheval afin d'observer le capitaine Fergnes, qui était en conversation avec un des conducteurs de son convoi. Ce dernier indiquait quelque à l'horizon au-delà de la prairie.

« Citoyen capitaine, dit le jeune soldat, quelque chose ne va pas là-bas. »

Jobert haussa un sourcil. *Ce jeune homme aurait-il repéré notre piège ?*

Fergnes prit son sabre en main et raccourcit ses rênes tout en observant la longueur de son convoi. Il ne regardait même pas dans la direction indiquée par le jeune soldat.

Avec l'avant-garde à l'arrêt, les deux sections qui gardaient les flancs de la colonne s'avancèrent au niveau des étables et de la ferme. Les wagons devant la colonne s'arrêtèrent et le reste du convoi se mit à ralentir, avec son centre à côté des haies et murs de la ferme.

Le colonel Morin salua la dame dans le jardin et lui demanda si la récente pluie avait infligé des dégâts à sa demeure. La dame, tout en tenant son bonnet sur la tête, répondit poliment que tout était en ordre avant de demander congé car elle avait une marmite de confiture d'abricots sur le feu.

Morin remarqua son empressement et, tout en jetant un coup d'œil rapide vers Jobert, raccourcit ses rênes. Fergnes, quant à lui, partit au trot afin de rejoindre son avant-garde à l'arrêt.

Au-devant de la colonne, un lieutenant salua les deux vieilles dames en levant son bicorne. Ces dames bodirent sur leurs pieds avant de saisir deux pistolets, cachés dans les brouettes d'oignons. Il s'agissait en fait des maréchaux des logis Brédieux et Huin. Ils tirèrent à blanc au-dessus de la tête de l'officier. Le signal pour commencer l'embuscade avait été donné.

Emmenés par Voreille, une douzaine d'hommes surgit d'endessous de la haie et de derrière le mur de la ferme avant de tirer à blanc sur les cavaliers et wagons de la 1^{ère} compagnie. Les chevaux crièrent de peur avant d'être engloutis par la fumée. Sans perdre un instant, les volets des fenêtres à côté de Jobert s'ouvrirent violemment et de nouvelles détonations remplirent l'atmosphère.

Alors que les cavaliers de l'avant-garde lançaient leurs chevaux afin de suivre un Fergnes fou de rage, ceux de l'arrière-garde s'avancèrent afin d'intercepter les assaillants qui avaient surgi des haies. C'est alors qu'une salve surgit des étables et, émergeant de la fumée, des vaches affolées s'élançèrent au milieu de la route encombrée. Les chevaux qui tiraient les wagons, surpris par l'arrivée des bovins, tentèrent de fuir, renversant leurs charges partout sur la surface glissante.

Koschak, qui commandait les soldats cachés dans les étables, suivit le bétail en hurlant : « Chargez vos armes et suivez-moi ! Suivez-moi ! »

Piégé entre des wagons renversés, des chevaux effrayés et des vaches bien nerveuses, Fergnes regarda dans la direction que son jeune conducteur qui lui avait indiqué précédemment que quelque chose n'allait pas. Il vit alors un groupe de soldats en train de traverser le champ au pas de course.

« Nom de Dieu ! cria Fergnes. Saisissez vos rênes ! »

C'est alors que ses adversaires présentèrent les canons de leur carabine et tirèrent une salve à moins de 40 mètres du convoi avant de charger, emmenés par Geourdai et Neilage.

Plus tard, alors que la fumée de ce faux combat était en train de se dissiper, les hommes de Jobert et de Fergnes se rassemblèrent.

« Capitaine Fergnes, auriez-vous l'obligeance de venir discuter avec moi ? » demanda Morin.

Fergnes tourna son cheval et s'avança jusqu'à son officier supérieur. À côté du colonel se trouvait Jobert, qui garda une apparence solennelle malgré la victoire de ses hommes.

Morin regarda le jeune conducteur, qui était encore assis sur le siège de son wagon, et lui demanda : « Chasseur, je vous ai entendu dire que quelque chose n'allait pas. De quoi s'agissait-il ? »

Le soldat se mit au garde-à-vous et répondit : « Citoyen colonel, c'étaient les meules de foin. Nous sommes au mois de mars. Personne ne coupe du foin au début du printemps, et surtout pas pour le laisser au milieu d'un champ où il risque de pourrir avec la pluie. »

Le colonel sourit : « Je vous félicite pour votre sens de l'observation, chasseur, ainsi que pour votre tentative d'en informer vos officiers. » Il tourna son regard ensuite vers Fergnes, qui était en train de lancer des regards sinistres en direction de Jobert, restant de marbre : « Capitaine Fergnes, dit Morin, la République s'attend à ce que ces gars soient les yeux et les oreilles de l'armée. Qu'importe leur grade, je trouve qu'il est important de prendre en considération leur opinion par moment. Ne le pensez-vous pas aussi ? »



Le silence du camp fut interrompu par le bruit des roues d'un wagon qui progressait près d'un ruisseau. Jobert scruta la zone du campement et vit Huin à côté du feu de son peloton, regardant au loin le long de la route de Lyon. Entendant le bruit des fers des chevaux de trait, Pultière sortit de sa tente, son visage trahissant sa nervosité, et Duque renifla bruyamment, agacé d'avoir été réveillé de sa sieste.

Deux armes à feu furent armées et la voix d'une sentinelle, cachée par l'obscurité de la nuit, se leva : « Qui vive ? »

La réponse des cavaliers était un peu étouffée mais on entendit quand même un clic métallique, indiquant que les chiens des fusils avaient été désarmés. Le bruit des fers des chevaux de trait et le grincement des roues en bois furent désormais mélangés à celui de l'eau, indiquant que le wagon et son escorte étaient en train de traverser le ruisseau.

D'un signe de tête de Pultière, les soldats autour du feu le plus proche se levèrent, prirent leur mousqueton et s'avancèrent dans la nuit afin d'accueillir les nouveaux arrivants. Duque versa un peu de cognac dans sa tasse et celle de Jobert, avant de regagner sa place près du feu.

« Bonsoir citoyen capitaine. » dit Koschak, sortant de l'obscurité accompagné d'un soldat. Chacun portait une selle, une chabraque et leur arme dans les bras. Sur leurs épaules se trouvait leur porte-manteau.

« Bonsoir maréchal des logis-chef, dit Jobert. Vos sous-officiers sont-ils tous bien rentrés ?

— Oui citoyen capitaine. Vous vous rappelez de Moench, n'est-ce-pas ? Il était chasseur autrefois mais il est désormais trompette. Je suppose qu'il devra loger dans la tente du brigadier-fourrier ? »

Jobert confirma d'un signe de la tête puis regarda Moench. Un homme détendu, pas loin de la trentaine, avec une moustache aux extrémités bouclées. À la lueur du feu, il dégageait un aspect féroce.

« Heureux de vous revoir, Moench. Est-ce que le régiment a bien pris soin de vous ?

— Oui citoyen capitaine, répondit le trompette avec un sourire. Malgré les tentatives des autres trompettes de me dérober ma solde avec leurs jeux de cartes, je suis bien content d'être de retour.

— Et votre petit frère alors ? Celui qui jouait du fifre ?

— Il est rattaché au quartier-général du régiment, citoyen capitaine.

— Bien. Allez vous installer tranquillement puis allez prendre un peu de soupe. »

Moench fit un signe de la tête et se retira dans l'obscurité afin de suivre Koschak jusqu'à sa nouvelle demeure, chez le brigadier-fourrier.

Assis sur sa chabraque en peau de mouton, Jobert étala sa cape autour de lui avant de contempler les flammes dansantes, sa tasse de cognac à la main. Duque lança deux bûches de bois sur le feu et des étincelles s'élançèrent dans les airs avant de redescendre comme des étoiles filantes.

Koschak et Moench réapparurent, le premier avec une chope et une bouteille, le second avec un bol et un violon.

« Le maréchal des logis Huin prendra un peu de soupe, dit Duque en direction de Moench, tout en indiquant de sa main l'endroit où se trouvait le sous-officier, et jouera un petit quelque chose pour nous. Quelque chose de calme par contre, d'accord ? Le réveil est prévu pour quatre heures demain. »

Moench se dirigea vers le feu autour duquel se trouvaient Huin et ses hommes, où il fut accueilli avec des cris de joie.

« Le régiment a reçu des pantalons et des ceintures-écharpes,

dit Koschak, j'ai pris des dispositions afin que ces dernières restent au dépôt jusqu'à ce que nous touchions nos dolmans. Par contre, j'ai apporté les pantalons avec moi afin de les distribuer aux hommes.

— Ne pouvons-nous également distribuer les ceintures ? demanda Jobert. Bien qu'elles n'aient qu'un usage décoratif quand on doit porter le dolman, mais elles sont bien pratiques comme bandage herniaire. Cela pourrait soulager plusieurs de nos hommes qui commencent à avoir des douleurs à cause du temps qu'ils passent à cheval.

— Dans ce cas, je demanderai au fourrier de nous les apporter demain, citoyen capitaine. J'ai également autorisé l'achat de cent gourdes et de suffisamment de corde afin de pouvoir les porter en sautoir.

— Cent gourdes ? Geourdaï aurait vendu autant de crin de cheval au matelassier ?

— En effet. Sans oublier la cagnotte générée par les cours de danse. »

Le doux craquement du bois englouti par les flammes, accompagné par la belle mélodie du violon de Moench, fut interrompu par les sanglots et les reniflements des hommes. Jobert prit une profonde inspiration, car il était rare de voir des hommes pleurer dans un campement militaire. C'est alors que le maréchal des logis Brédieux et trois soldats s'approchèrent du feu.

« Bonsoir citoyen capitaine, dit Brédieux en tenant sa pipe à la main.

— Bonsoir Brédieux. Comment s'est passée cette permission ?

— Citoyen capitaine, ça fait dix minutes que je suis rentré au camp et j'ai déjà oublié. »

Jobert remarqua qu'un des hommes aux côtés du sous-officier, qui sanglotait, était le cadet des frères Tulloc. L'ainé,

quant à lui, était derrière Brédieux et avait une mine bien triste. À côté de lui, leur brigadier poussa le cadet dans le dos en grognant : « Nom de Dieu ! Ressaisis-toi ! »

« Citoyen capitaine, dit Koschak, vous vous rappelez des six recrues que vous m'avez demandé de voir en selle ? Je vous conseille d'en garder deux et d'envoyer les quatre autres à la 6^{ème} compagnie. Le chasseur Tulloc ici présent est un de ces quatre.

— Citoyen capitaine, je vous supplie de me garder avec mon frère, implora Tulloc.

— Tais-toi pauvre idiot ! grogna Brédieux.

— Chasseur Tulloc, dit Koschak, je sais que vous êtes entièrement dédié aux soins de votre cheval mais, quand vous êtes en selle, vous avez autant d'équilibre et de grâce qu'un sac de pommes de terre...sans le sac. Cela dit citoyen capitaine, il est vrai que Tulloc fut le seul à toucher une cible en bois à chaque coup il y a quatre jours.

— S'il vous plaît, gardez-moi citoyen capitaine, supplia Tulloc.

— Chasseur Tulloc, dit Jobert en levant un doigt afin que le soldat garde son silence, vous ne savez pas monter à cheval suffisamment bien pour aller au combat avec la 2^{ème} compagnie. Si je vous garde, vous serez tué dès notre premier engagement. Pire encore, vous ferez tuer votre cheval et votre frère. Je ne souhaite pas que cela se produise. Est-ce que vous comprenez, chasseur Tulloc ? »

Tulloc, les larmes aux yeux, bredouilla une réponse. La main de son frère aîné se posa sur son épaule et la serra.

Duque toussa. Jobert posa les yeux sur le brigadier, qui était toujours en train de surveiller le feu. Celui-ci leva sa tasse de café à sa bouche et, en s'assurant que personne d'autre que Jobert et Koschak ne puissent le voir, souffla entre ses dents : « Apprenti maréchal-ferrant. »

Jobert réfléchit un instant avant de poser son regard sur Duque, puis Koschak, puis Brédieux et s'arrêter sur Tulloc. Enfin, il prit la parole :

« Je vais encore réfléchir à votre cas. Cependant, vous devez obéir à vos ordres, chasseur Tulloc, donc préparez-vous à rentrer au dépôt avec le brigadier-fourrier dès demain matin.

— Merci citoyen capitaine. À vos ordres citoyen capitaine, dit Tulloc en se mouchant le nez avec sa manche.

— Bon, ça suffit pour ce soir, dit Brédieux. Demi-tour, droite ! Pas accéléré, marche ! »

En passant près du brigadier, le maréchal des logis lui fit un petit clin d'œil.

Septième Chapitre



« Une missive urgente pour le colonel ! »

Jobert et l'aide-de-camp du général Mouret furent conduits dans les somptueux appartements du colonel Morin, aménagés avec une grande cheminée et quelques candélabres qui décoraient les tables. Une odeur de fumée de cigare mélangée au cognac flottait dans l'air.

Morin se leva et salua les deux officiers avec un grand sourire. À côté de lui, le major Raive était assis dans un fauteuil confortable près du feu, un verre en cristal à la main. Il avait l'air de bonne humeur.

L'aide-de-camp, vêtu d'un uniforme de major de hussards, s'avança et présenta un papier pli à Morin.

« Vous avez fait un long voyage, dit Morin en prenant le papier. Veuillez suivre mon valet, qui fera en sorte de vous trouver une petite collation. Capitaine Jobert, faites-vous office d'escorte à notre invité ou souhaitez-vous vous entretenir avec moi ou le major ?

— Je souhaite en effet m'entretenir avec vous, citoyen colonel.

— Ce soir ?

— Oui, citoyen colonel. »

Morin fit un signe de main vers une table, décorée d'une belle nappe et garnie de plusieurs chaises, avant de s'installer dans un fauteuil près du feu. Après avoir inspecté le sceau en cire, il ouvrit la lettre et se mit à lire son contenu.

Son sourire disparut et il leva ses yeux vers Raive. Le colonel passa la lettre à son second avant de s'affaler dans son fauteuil. Son regard se perdit dans les flammes quelques instants avant de soupirer : « Le bal vient de commencer. La guerre civile vient d'éclater en Vendée et l'armée doit se mettre en marche. »

Jobert se rappela de la Vendée, ce territoire sur la côte Atlantique qui avait déjà connu des soulèvements en 1789 et 1790. Les habitants de ce territoire vivaient du commerce maritime et fluvial et les richesses générées par ce commerce avaient été quasiment détruites par l'abolition des privilèges et l'émigration des nobles. Les Vendéens avaient une profonde haine envers le fanatisme révolutionnaire parisien, qui heurtait directement leur foi catholique, la récente déclaration de la levée en masse de février dernier était visiblement la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase.

« Les fantassins du 31^e de Ligne sont en route pour le nord, poursuit Morin. Le 24^{ème} Chasseurs doit maintenir l'ordre public le long de la vallée du Rhône. Nos récents exercices ont prouvé que nos hommes savent comment galoper en cercle et faire feu de leur mousqueton avec des cartouches à blanc. Mais sans sabre... »

Morin s'arrêta et tapa le bout de ses doigts sur le bras du fauteuil. Le silence de la salle fut interrompu uniquement par le sifflement du bois vert, suivi d'un craquement et la projection d'une petite braise sur le tapis devant la cheminée, que le

colonel s'empressa d'éteindre avec sa botte.

« Excusez-moi citoyen colonel, dit enfin Jobert, mais j'ai également des nouvelles à partager avec vous. »

Morin tourna les yeux vers son capitaine.

« Citoyen colonel, continua Jobert. J'ai eu l'information, de bonne source qu'il y a un arsenal à Valence, à trois jours de cheval d'ici, qui contient quatre mille sabres. J'ai des raisons à croire que ces armes sont entre les mains des ennemis de la République. »

Morin et Raive tournèrent doucement leur tête, bouche ouverte, vers Jobert.

« Citoyen colonel, poursuivit Jobert. Je demande votre permission pour partir immédiatement, avec un petit détachement, me rendre à cet arsenal afin de confirmer ou infirmer cette information. S'il s'avère qu'elle est correcte, je me propose alors de mener un escadron à l'attaque afin de sécuriser ces sabres pour le régiment. »

Les flammes de la cheminée dansèrent le long des visages immobiles de Morin et Raive. Enfin, Morin tira pensivement sur son cigare avant de demander : « Jobert, si je vous comprends bien, vous êtes en train de me dire que quelqu'un vous a dit qu'il y a quatre mille sabres dans un arsenal à trois jours de cheval d'ici. C'est bien cela, oui ?

— Oui citoyen colonel.

— Et comment pouvons-nous nous assurer de l'exactitude de cette information ?

— Le contenu de tous les arsenaux de la région lyonnaise, y inclus ce petit arsenal de Valence, est noté dans un rapport mensuel. Ce rapport est ensuite envoyé à Paris avant le 5^{ème} jour de chaque mois. Ma source a remarqué que dans les rapports du 1^{er} novembre 1792, du 1^{er} décembre 1792 et du 1^{er} janvier 1793, les armes contenues dans cet arsenal sont systématiquement indiquées.

— Vous êtes en train de me dire que votre source a accès aux rapports du comité de guerre de la Convention Nationale ?

— Tout à fait citoyen colonel.

— Très bien, dit Morin en se servant un autre verre de cognac. Poursuivez donc, je vous prie.

— Jusqu'au rapport du 1^{er} janvier 1793, il est noté que cet arsenal ne contient que des armes blanches : quatre mille sabres de cavalerie, quatre mille épées de cavalerie, quatre mille sabres briquets d'infanterie et quatre mille baïonnettes.

— Donc suffisamment d'armes pour équiper quatre régiments de chasseurs ou de hussards, quatre régiments de dragons ou de cavalerie lourde et deux régiments d'infanterie ?

— Oui citoyen colonel. À partir du rapport du 1^{er} février 1793, toutes ces armes disparaissent. Cela pourrait être une simple erreur car Sa Maj... le roi a été exécuté le 21 janvier 1793 et peut-être qu'on a oublié de noter l'arsenal dans ce rapport. Cependant, le rapport du 1^{er} mars 1793 n'en fait toujours pas mention. J'ai reçu aujourd'hui une lettre de la part du Comité de la Guerre, qui m'indique que cette irrégularité administrative été relevée il y a seulement dix jours.

— Une irrégularité administrative ? À l'aube de la guerre civile ? Cela me semble être bien trop commode comme coïncidence. »

Raive posa son cigare et prit son crayon et son carnet : « Dois-je envoyer Jobert, citoyen colonel ? S'il part à l'aube, il devrait pouvoir arriver à Valence avant qu'ils ne s'aperçoivent que Paris à découvert leur petit jeu. »

— Afin de pouvoir confirmer ces allégations, répondit Morin, il faudrait que Jobert puisse accéder à l'arsenal. Capitaine, comment rentrerez-vous dans un arsenal, vraisemblablement tenu par nos ennemis ?

— Si mes hommes et moi devons partir à l'aube, nous serions à Valence dans trois jours. Ensuite, je ferais une recon-

naissance de l'arsenal et de ses environs et j'observerais les routines de son personnel. En me basant sur ces informations, nous serions en position de pouvoir entrer dans l'arsenal soit lors de la quatrième nuit, soit le lendemain.

— Et qui prendriez-vous pour cette mission ?

— Fergnes, de Chabenac, les maréchaux des logis Huin, Pultière et Brédieux ainsi que mon brigadier d'ordonnance.

— Et pourquoi ces hommes en particulier ?

— J'ai confiance dans le jugement de Fergnes. De Chabenac, par son passé, a suffisamment de prestige pour qu'on nous ouvre les portes. J'ai foi dans la débrouillardise et l'esprit d'initiative des hommes de ma compagnie. Le brigadier et moi avons servi ensemble en Belgique l'année dernière.

— Donc supposons que vous passiez la porte d'entrée, vous saluez les gardes et constatez ensuite que les armes sont bien présentes. Que faites-vous alors ?

— J'enverrai un message à ma réserve, dirigée par Geourdai et Koschak, que j'aurai laissée à une heure de marche au sud de Valence. Cette réserve devra être composée des 1^{er} et 2^{ème} escadrons, sous les ordres du chef d'escadron Avriol, et accompagnée par une partie de notre train régimentaire. Cette réserve devrait arriver à l'arsenal à l'aube du cinquième jour.

Morin prit son cigare : « Et ben, il semblerait que nous avons un plan. »



Quatre nuits plus tard, le bruit d'une botte érafla une marche d'escaliers.

En demi-sommeil, Jobert saisit deux pistolets disposés à ses côtés et fixa la forme sombre devant la porte. Avec son pied, il bouscula Duque. Ce dernier se réveilla en grognant avant de se lever comme un éclair, tout en saisissant ses pistolets. À la lumière mourante des braises du feu, ils pouvaient entrevoir les formes ensommeillées de Brédieux et de Chabenac sous leurs couvertures.

Dans le couloir sombre de cette taverne valentinoise, on avait placé un seau en bois au-delà de la porte. Désormais, on pouvait entendre un bruit de seau en train de glisser sur le plancher en bois, sa poignée métallique frappant sur son côté.

À ce signal, Duque posa ses pistolets à terre, s'allongea de nouveau sous sa couverture et s'endormit. Jobert, quant à lui, se leva afin d'ouvrir le verrou de la porte avant de faire entrer Fergnes et Huin. Ensuite, il se mit près du feu afin d'y ajouter quelques bûches.

Fergnes et Huin tremblaient de froid. Fergnes accrocha sa cape trempée sur un crochet du mur, s'installa sur un tabouret et tendit ses mains vers le feu, qui était en train de reprendre. Derrière lui, Huin ferma la porte, mit sa redingote sur une chaise avant de s'asseoir et d'enlever ses bottes.

« Thé ? murmura Jobert.

— Oui merci, répondit Fergnes.

— Non merci, citoyen capitaine, grommela Huin. Je préfère me coucher. »

Huin se tourna et tisonna, tout en disant à Brédieux, qui était en train de dormir dans le lit avoisinant : « Allez, faut se lever Brédieux. »

Brédieux se réveilla avec des quintes de toux sèche. En se levant du lit, il lâcha un long pet bien odieux. Dégouté, Huin prit sa place et disparut sous la couverture.

Fergnes fit un signe de la tête à Huin avec un grand sourire.

« Du nouveau ? demanda Jobert en versant une tasse de thé.

— Rien à signaler, répondit Fergnes. Et vous ?

— Les gardes devant la porte principale ont été relevés à minuit. Ça confirme bien qu'ils font des rotations toutes les six heures. Personne n'est entré par cette porte depuis le passage du gros bonhomme à sept heures ce matin. De leur point de guet au sommet du clocher de la cathédrale, de Chabenac et Brédieux m'ont indiqué avoir vu de la fumée sortir de la cheminée à gauche toute la journée mais pour ce qui est de la cheminée de droite, rien du tout.

— Est-ce que ces gardes sont des bons gardes nationaux qui ne savent pas qu'ils protègent des traîtres ou bien font-ils également partie de cette conspiration ?

— Qu'importe. On va quand même devoir les assommer et les ligoter. S'il faut aller plus loin que ça, nous irons plus loin. Par contre, j'ai des bonnes nouvelles : à la relève des gardes devant la porte principale, Brédieux a tenté de déposer une brouette de bois à l'arsenal. On lui a dit de revenir au matin, au moment où le pain est livré.

— Ah ! s'exclama Fergnes en prenant un morceau de pain. Il se pourrait que notre gros bonhomme sorte à sept heures du matin pour récupérer le pain.

— Exactement. C'est à ce moment-là que nous devons entrer dans l'arsenal. »

Fergnes regarda les braises qui commençaient à revivre.

« À l'heure qu'il est, Avriol et nos escadrons sont avec Pultière, reprit-il en sirotant son thé. Une fois que vous aurez donné le signal, êtes-vous certain que Duque et Pultière pourront les rejoindre dans l'heure qui suit ?

— Oui, j'en suis certain. Et vous alors ? Prêt à vous séparer de votre glorieuse moustache ?

— En voilà une question à poser à une dame.

— Oh, je vous prie de bien vouloir me pardonner, Madame !

— Madame ? Allons, c'est citoyenne, je vous prie.

— Vous avez raison, citoyenne. Je vous conseille de bien choisir votre cavalier. Vous avez votre honneur à défendre, n'est-ce pas ?

— En tout cas, j'espère que mon brave cavalier pourra m'accompagner à sept heures demain matin. »

Les deux hommes ricanèrent à voix basse afin de ne pas déranger leurs camarades.

« Cette mission. Les exercices de protection de convoi, reprit Fergnes en prenant sa dernière gorgée de thé. D'où vient ce penchant pour la déception ? »

Après avoir pris quelques instants pour réfléchir à sa réponse, Jobert répondit : « Quand vous êtes face à vos ennemis, n'utilisez-vous pas tous les stratagèmes à votre disposition pour les vaincre ? »



Peu après sept heures du matin, le son des verrous glissants annonçait l'ouverture d'une des portes en bois encastrée dans l'entrée principale de l'arsenal. Elle s'ouvrit et deux gardes nationaux, débraillés et mal rasés, se détournèrent des charbons ardents d'un petit brasero. Un jeune homme corpulent passa la porte dans l'obscurité avant de la refermer derrière lui.

De son point d'observation au bord de l'égout, Duque se leva non sans difficulté. C'était le signal attendu par Jobert et ses compagnons. Duque mit sa couverture, saturée d'urine et de vin, par-dessus ses épaules et attendit. Voilà deux heures qu'il attendait assis près de cette porte et ses courbatures lui

faisaient un mal de chien, surtout au niveau des hanches et des genoux. Néanmoins, il grinça ses dents dans un effort pour combattre la douleur et rester concentré sur sa mission.

Devant la porte, une petite allée d'une trentaine de mètres, assez large pour faire passer deux chariots, formait un carrefour en forme de «T» avec la rue principale de Valence, qui grouillait déjà de plusieurs personnes allant à leurs occupations. Au-dessus de cette allée clôturée par des grands murs de pierre, se tenait un toit en bois dans un bien mauvais état.

En voyant Duque se lever, Fergnes et Brédieux, qui étaient alors dans la rue principale, s'arrêtèrent de balayer et s'avancèrent vers le carrefour avec leur brouette, qui était remplie de fumier, d'éclats de verre et de feuilles mortes. Dans leur déguisement de paysanne, cela faisait deux heures qu'ils étaient en train de balayer cette rue, s'assurant qu'ils n'avaient pas été remarqués lors de la relève des sentinelles qui avait eu lieu plus tôt. Le bruit des brouettes sur les pavés était le signal convenu pour indiquer aux trois derniers hommes du groupe, qui étaient cachés hors de vue, que Duque s'était levé.

Avec un grand panier en osier dans les bras, le jeune homme corpulent s'avança le long de l'allée sombre. Sa cape sautillait dans les airs et, sous son chapeau de feutre vert, on pouvait distinguer ses cheveux blonds.

Dans un coin sombre de l'allée, une main presque démunie de ses doigts sortit d'un faisceau de vêtements putrides vers lui et une voix lui demanda l'aumône pour un vieux soldat. Le garçon ne regarda même pas et poursuivit son chemin comme si de rien n'était.

Tout en sifflant un petit air jovial, il rejoignit la cohue sur la rue principale, évita une brouette remplie de purin et une balayeuse de rue qui fumait sa pipe, avant de se diriger vers une boulangerie. Sur la première marche de l'établissement, il s'arrêta afin d'admirer le bel habit que portait un jeune homme

qui était en train de mener un cheval boiteux. Sa curiosité satisfaite, il entra dans la boulangerie.

De Chabenac poursuivit son chemin avec Vert boitillant derrière lui. Il s'arrêta devant l'allée de l'arsenal et leva le pied du cheval afin de l'examiner. Pendant cette inspection, une des balayeuses se dirigea vers la partie la plus éloignée du carrefour alors que l'autre, plus petite, entra dans l'allée, ses doigts sous ses aisselles afin de les réchauffer et son balai tenu dans le creux d'un coude. Une fois en place, elle commença à balayer les feuilles mortes entassées dans les flaques et les caniveaux.

Une des deux sentinelles devant la porte était assise sur un petit tabouret près du brasero, une pipe à la bouche. Une autre était en train de pisser contre la charnière en acier de la porte principale et observait la foule dans la rue.

Un grand monsieur, habillé d'un vieil habit et coiffé d'un tricorne usé ainsi que d'une perruque grise fit son apparition dans l'allée avant d'entamer une conversation avec le propriétaire du cheval boiteux. Ensuite, il accompagna son ami et sa monture vers la rue principale, avant de s'arrêter à l'entrée de l'allée pour entamer une nouvelle inspection du sabot de Vert. Le grand quidam, qui était certainement d'un âge avancé, se pencha péniblement avec l'aide de sa canne et glissa ses doigts le long de chacune des jambes de l'animal.

Le plus jeune des deux hommes essaya ensuite d'emmener le cheval au milieu de l'allée afin que son vieux camarade puisse observer son allure mais le vieux monsieur, tentant de rejoindre un poste d'observation plus avantageux, se bloqua le dos et ne pouvait plus bouger. Le vieux soldat sous son tas de vêtements sales fut alors éveillé de son sommeil d'ivresse par la promesse de quelques pièces en échange de quoi, il mènerait le cheval afin que son propriétaire puisse observer son allure.

Afin d'éviter le cheval, une des balayeuses traversa l'allée et rejoignit sa consœur qui était en train de fumer la pipe.

Elle sortit alors un mégot de cigare et enleva minutieusement la boue sur celui-ci. Posant ensuite son balai contre un mur, elle prit un petit briquet de fer et un silex et tenta d'allumer son tabac.

À ce moment-là, un garçon corpulent de l'arsenal entra dans l'allée avant d'éviter le cheval boiteux que tenait le vieux soldat et passa les deux vieilles balayeuses.

Les sentinelles sourirent en voyant que le jeune homme avait une femme à son bras. Cette demoiselle, pas plus âgée que seize ans et bien maigrichonne, était cachée sous la cape de son protecteur et riait bêtement tout en l'embrassant sur la joue et lui chatouillant son entrejambe de ses doigts. De son côté, le jeune homme, avec ses yeux grands ouverts, avait l'air d'être bien surpris, voire un peu affolé, mais un sourire bien tendu pouvait se lire sur son visage malgré ses couinements nerveux.

En s'approchant des sentinelles au bras de son beau jeune homme, Huin dit : « Oh mon beau garçon, retiens-toi afin que je puisse m'amuser moi aussi. »

Huin fit un clin d'œil vers une des sentinelles, tout en se frottant l'intérieur des cuisses de façon suggestive. Les deux sentinelles s'amassèrent autour d'eux et il dit : « Allez mon chéri, sors vite ta clé pour l'enfoncer dans ma serrure. »

Les sentinelles éclatèrent de rire et ne remarquèrent pas les grognements de douleur du gros garçon, causés par la clé de poignet que Huin lui infligeait discrètement sous sa cape.

« Ça ne fait rien s'il ne veut plus sortir, poursuivit Huin, je sais exactement comment m'y prendre pour faire de ton gendarme une grosse saucisse de Morteau. »

À nouveau, les sentinelles éclatèrent de rire. Huin ria bêtement et fit un geste de la tête vers les saucissons et baguettes de pain dans le panier d'osier et demanda : « Où est-ce qu'une demoiselle peut trouver satisfaction de nos jours ? »

Il caressa la poitrine d'une des sentinelles et dit : « Mon bel ami, vous pouvez tenir ce panier afin que mon homme puisse entrer et puis...faire son entrée ? »

Alors qu'un des gardes nationaux prenait le panier, le gros garçon de l'arsenal ouvrit la porte tout en murmurant, supposément, des couinements d'excitation. Huin poussa son imposante carcasse à travers la porte et puis demanda : « Le panier, s'il vous plaît. »

Le soldat lui tendit et c'est alors que le fantassin sentit une force le pousser par derrière et fracassa son front sur le cadre supérieur de la porte avant d'être poussé à travers celle-ci. Il se retourna et vit brièvement la silhouette du vieux monsieur avec le tricorne, avant que celui-ci ne lui donna un coup de crosse de pistolet sur l'arête de son nez.

La deuxième sentinelle, sous le choc de voir son camarade voler à travers la porte avec le vieux monsieur à ses trousses, suiv par le propriétaire du cheval, fut collé contre un mur par les deux vieilles balayeuses, avec quatre pistolets braqués sur son visage et sa gorge.

« Silence ou je te crève, grinça une des vieilles dames qui tenait une pipe entre les dents. Entre et plus vite que ça ! Allez ! »

Le soldat passa la porte et vit le corps gisant de son camarade au sol. Il entendit ensuite un bruit étranger, comme si un objet était en train de se dépasser rapidement dans les airs, et puis sentit la crosse d'un pistolet lui frapper lourdement la base du son crâne.

Fergnes, pistolets en main, enleva son jupon et franchi l'entrée de la porte. Brédieux le suivit de près, faisant un signe de la tête à Duque avant de disparaître dans l'obscurité. Duque, qui tenait Vert devant la jonction entre la rue principale et l'allée de l'arsenal, fit un signe de tête avant que la porte en bois ne se referme et que les verrous soient remis en place.

Huitième Chapitre



Les cinq chasseurs étaient plongés dans l'obscurité du couloir intérieur de l'arsenal, s'efforçant d'écouter tout autre bruit que celui des gémissements du jeune homme, qui était toujours pris dans la clé de poignet de Huin. Tout ce qu'ils pouvaient entendre était le roucoulement des pigeons et la belle mélodie d'un violon. Certains des volatiles se frayèrent un chemin dans les trous de la toiture, permettant ainsi à quelques rayons de soleil de passer et d'illuminer un peu le couloir, accompagnés de quelques gouttes de crachin verglaçant.

Jobert se rendit compte qu'ils étaient au pied d'un quai de chargement en pierre, suffisamment large pour permettre à un chariot de revenir sur lui-même au moment du départ. Ainsi, la porte principale pouvait être ouverte pour permettre à un chariot d'entrer et à un autre de sortir en même temps.

À chaque extrémité du quai se trouvaient deux petits escaliers, qui emmenaient à deux portes en bois massif, chacune avec un judas derrière une petite grille en acier. Celle de droite était sombre et silencieuse alors que celle de gauche était faite

dans un bois plus clair et on pouvait entendre de la musique derrière elle.

« Mozart ? demanda Jobert.

— Tsk ! Haydn, répondit de Chabenac. »

Fergnes sauta à côté de Huin et poussa le gros garçon à genoux et mit un couteau à sa gorge, le tenant si résolument que la lame perça la peau. Un peu de sang dégouлина le long du cou pâle du garçon.

Jobert, de Chabenac et Brédieux remirent leurs pistolets dans leur étui. Jobert enleva son habit et se débarrassa de son tricorne et sa perruque avant de dérouler la corde qui était enroulée autour de sa taille sous son gilet. Brédieux et Huin se débarrassèrent de leur bonnet, cape, jupon et blouse. Avec l'aide de Jobert et de Chabenac, les sous-officiers se vêtirent des uniformes et accoutrements des deux gardes nationaux étalés au sol. Ensuite, alors que Brédieux et Huin inspectaient les fusils de leurs prisonniers, Jobert les bâillonna et les ficela avec des morceaux de lin et des cordelettes en cuir.

Jobert ouvrit les verrous de la porte principale et, une fois ouverte, deux nouvelles sentinelles, revêtues de l'uniforme de la garde nationale, sortirent dans l'allée extérieure. De l'autre côté de l'allée, Duque fit un signe de la main indiquant que tout allait bien et Brédieux transmit le même message à Jobert après quoi, la porte fut fermée et verrouillée.

Le jeune homme corpulent fut relevé et poussé vers le quai de chargement. Alors qu'ils montaient le petit escaliers, Jobert saisit une poignée de cheveux blonds et enforça le visage du jeune homme contre un mur de pierre. Ce dernier gémit et cracha quelques gouttes de sang alors que le groupe s'approcha de la porte en bois clair.

Tout à coup, le violon cessa de jouer et un bruit de pas se fit entendre avant qu'une voix ne s'élève derrière la grille du judas : « C'est toi, petit ? »

Jobert saisit un poignet de l'adolescent et poussa sa main gonflée contre la porte. Sortant une petite dague du parement de son habit, Jobert s'empessa de couper le bout du petit doigt de son prisonnier.

Le garçon hurla de douleur au moment où la grille en acier s'ouvrait. Son visage rond et ensanglanté fut écrasé contre la grille par Fergnes alors que Jobert, caché dans l'obscurité, leva la main avec le petit doigt décapité au niveau du judas.

« Non ! Non ! hurla le garçon. Au secours mon oncle ! »

« Seigneur, qu'est-ce qu'il y a mon garçon ? » répondit la voix avant que le bruit du verrou ne soit entendu, indiquant que cette dernière était désormais ouverte.

Jobert s'accroupit avant de se lancer contre la porte qui s'ouvrit violement, balançant le joueur de violon au sol. Un gros jeu de clés qu'il tenait s'envola en arrière avant de frapper bruyamment un bureau.

« De Chabenac ! Avec moi ! » hurla Jobert, qui se lança sur le joueur de violon, qui était un homme âgé. En un instant, il l'avait retourné, ligoté et bâillonné.

De Chabenac sauta à travers de la porte, pistolet au poing et observa la pièce. Il y avait un feu, une table, deux fauteuils, un violon, un bureau, un garde-manger, des lanternes, une autre porte verrouillée mais personne d'autre.

Fergnes entra ensuite, balançant le gros garçon dans la pièce avant de fermer et verrouiller la porte. Ensuite, il retira son châle, son jupon et son bonnet. Jobert enjamba le garçon gémissant, qui avait souillé sa culotte tellement il était à l'agonie, avant de le ligoter et bâillonner à son tour.

« Deux portes. » dit de Chabenac en indiquant celle que le groupe venait de passer et l'autre, verrouillée, au bout de la pièce. Fergnes, désormais débarrassé de son jupon et en caleçon, prit le jeu de clés au pied du bureau et l'envoya vers Jobert. Le jeu comprenait six clés en tout.

Jobert s'approcha de la porte qu'ils venaient de franchir, trouva la clé correspondante et la ferma à double tour. Ensuite, il s'approcha de la porte de l'autre côté de la salle et ouvrit la serrure avec une seconde clé. Elle donnait sur une autre salle plongée dans l'obscurité la plus complète. Jobert se tourna vers De Chabenac et lui demanda de prendre quelques lanternes.

Avant même que De Chabenac ne puisse revenir avec les lanternes demandées, Jobert avait déjà franchi la porte et se trouvait dans la nouvelle salle. Il remarqua qu'elle était glaciale puis, à la lueur du feu de cuisine derrière lui, il aperçut les rangées innombrables de fourreaux en acier.

« Et ben ! Les voilà ! » dit Fergnes. Ses mots résonnaient dans la vaste salle vide.

De Chabenac les rejoignit et, en levant sa lanterne, le groupe s'aperçut de l'immensité de la pièce. Des centaines et des centaines de sabres et d'épées étaient soigneusement rangés dans leur fourreau sur des râteliers d'armes en bois.

Momentanément obnubilé par l'acier étincelant, Jobert se ressaisit et dit : « Comme convenu, vérifiez s'il existe d'autres points d'accès. Moi, je file voir Duque. »

Saisissant une lanterne sur la table, il l'alluma avec un morceau de bois tiré de la cheminée avant de remarquer qu'une pendule indiquait sept heures et demie. Il déverrouilla la porte de la salle de garde et sortit sur le quai de chargement. Il descendit ensuite le petit escalier et longea le couloir jusqu'à la porte principale. En ouvrant celle-ci, il remarqua les silhouettes de Duque et Vert dans l'allée poussiéreuse.

« C'est toi Duque ? demanda Jobert.

— Oui citoyen capitaine, répondit le maréchal des logis.

— Les sabres sont bien ici. Allez tout de suite chercher Avriol et les renforts.

— Compris citoyen capitaine. »

Duque fit un signe de la main mais Jobert ne parvint pas à le distinguer. Le sous-officier monta sur le dos de Vert et partit au trot avant de disparaître dans la foule de la rue principale.

Jobert verrouilla la porte et, à la lumière de sa lanterne, découvrit que la troisième clé était celle qui fermait la porte principale. Après avoir vérifié que les deux gardes nationaux étaient toujours inconscients et attachés, il se dépêcha d'aller vers la porte en bois foncé sur le quai de chargement et ouvrit sa serrure avec la quatrième clé.

En passant cette entrée, il se trouva dans une autre salle de garde, identique à sa voisine, mais beaucoup plus sombre, silencieuse et poussiéreuse. À l'autre bout de celle-ci se trouvait une autre porte, qu'il s'empressa d'ouvrir avec la cinquième clé. Celle-ci donnait sur un autre entrepôt, qui était rempli d'une multitude de fourreaux de cuir des baïonnettes de fusil ainsi que des sabres-briquets d'infanterie.

Sa curiosité satisfaite, Jobert s'en retourna et regagna la première salle de garde, où il trouva Fergnes et de Chabenac en train de surveiller le joueur de violon et son jeune neveu. Ce premier était toujours allongé face contre terre et était en sanglots. Quant à l'autre, il gémissait en se tortillant. Du sang coulait encore de sa blessure au doigt chaque fois qu'il serrait les poings.

« Nous avons vérifié tous les murs, dit Fergnes. Il n'y a aucun accès extérieur. La seule façon de rentrer ou de sortir est par la grande porte.

— Par contre, interrompit de Chabenac, nous avons trouvé une trappe verrouillée. Elle était cachée sous un tas de bois derrière quelques vieux rateliers d'armes. Le verrou est de notre côté donc impossible de l'ouvrir de l'extérieur.

— J'ai passé le message à Duque à sept heures et demie, dit Jobert. J'estime qu'il sera de retour avec Pultière aux alentours de huit heures. Avriol devrait arriver ici vers neuf heures au

plus tard. J'ai ouvert l'autre salle et son entrepôt contient des armes blanches d'infanterie. Allons vérifier s'il y a des points d'accès là-bas.

— Avez-vous vérifié toutes les clés ? demanda Fergnes.

— Non, il reste la dernière dont je n'ai pas encore trouvé la serrure. Peut-être qu'elle ouvre la trappe mais d'abord allons nous assurer que le second entrepôt est bien sécurisé. »

En entrant dans la salle de garde de gauche pour inspecter la trappe, Jobert nota que la pendule indiquait huit heures et quinze minutes. Une fois devant la trappe, il se mit à genoux et tenta de faire entrer sa dernière clé dans la serrure. Impossible.

Jobert ricana : « Nous avons une clé mais pas de serrure et une serrure sans clé. En voilà un mystère. Je crois bien qu'il est temps d'aller giber avec nos nouveaux amis. »

En observant ses deux prisonniers allongés par terre, Jobert remarqua deux tisonniers en acier posés contre le mur de la cheminée. Bien que l'idée de faire usage de ces objets lui ait traversé l'esprit, il décida de procéder d'une autre façon.

Il retourna le vieux joueur de violon sur le dos. Celui-ci hurla de douleur à cause de la raideur de ses articulations après avoir passé tant de temps au sol. Ses mains étaient écrasées par son postérieur, ce qui l'obligeait à se courber pour tenter de se soulager. Jobert saisit la gorge du prisonnier des deux mains et puis le traîna à côté de son jeune neveu en larmes. Alors que le vieil homme tentait désespérément de reprendre son souffle, Jobert se baissa à son niveau et lui dit : « Citoyen, je n'ai que deux questions à vous poser. La première est : quelle serrure ouvre cette sixième clé ? La seconde est : où est la clé qui ouvre la trappe ? Non, non, n'essayez pas de me mentir, ça ne ferait que me mettre en colère. »

Sans attendre une réponse, Jobert attrapa le jeune garçon et le roula afin qu'il soit dessus, et face, à son oncle. Le vieux monsieur hurla de douleur, compressé par le poids du plus

jeune. Ses mains, ligotées dans son dos furent écrasées. Jobert sortit alors sa petite dague et coupa les liens du garçon avant de s'allonger de tout son poids sur le dos de celui-ci. En même temps, il attrapa la main ensanglantée du jeune homme et la plaça sur le visage de son oncle, qui se tortilla dans tous les sens en tentant de s'en débarrasser.

« Dites-moi jeune homme, avez-vous déjà pris les seins d'une belle fille avec cette main ? demanda Jobert.

— Quu...quoi ?

— Ma question est tout à fait simple à comprendre. Avez-vous déjà pris les seins d'une belle fille avec cette main ?

— Uh...non, non...s'il vous plaît...non...s'il vous plaît, mon oncle.

— Comment ? Vous n'avez jamais tiré gentiment sur les tétons d'une fille avec vos doigts ? demanda Jobert en serrant sur le bout du doigt coupé.

— Aie ! Non ! Non ! ...Aidez-moi mon oncle, s'il vous plaît !

— Oncle ? Je vois. Alors l'oncle, vous entendez cela ? Votre neveu n'a jamais touché les seins d'une jeune fille. C'est affreux, n'est-ce pas ? D'autant plus que la dernière chose qu'il sentira avec cette main, ce sera votre visage. »

À ces mots, Jobert attrapa le majeur du gros garçon, leva sa main droite et coupa la chair de son poignet avec sa dague. Le jeune homme hurla un cri de douleur et de terreur et son sang tomba dans la bouche de l'oncle.

« Regarde ta main, puceau ! hurla Jobert. La dernière chose qu'elle va sentir avant que tu meures, c'est le visage de ton oncle ! Tout ça parce qu'il refuse de répondre à mes deux petites questions.

— Non ! Non ! Je vous en prie ! Aidez-moi mon oncle ! Aidez-vous !

— Arrêtez ! hurla le vieil homme. Arrêtez ! Arrêtez !

— Silence, l'oncle ! cria Jobert en s'apprêtant de couper les tendons. Vous, je sais que vous avez déjà joué avec les seins d'une femme. Puisqu'il n'aura pas le temps de faire l'expérience par lui-même, pourquoi ne pas lui raconter la sensation que cela fait ? »

— Pitié ! pleura le garçon avec le visage tout bleu.

— Arrêtez Jobert ! cria de Chabenac. Je vous ordonne d'arrêter sur le champ ! »

Jobert se leva et vit le visage de son camarade, fou de douleur.

« Ce sont...ce sont nos gens, reprit le commandant de la 8^{ème} compagnie. Ces hommes sont des fidèles serviteurs de Sa Majesté. Vous ne pouvez pas traiter nos frères ainsi.

— Nous le sommes ! Nous le sommes ! sanglota le vieil homme. Mon seigneur, je vous en supplie. »

— Jobert, ne vous arrêtez pas, interrompit Fergnes. Je sais reconnaître une racaille jacobine quand elle se présente devant moi. Achevez-moi cette raclure maintenant.

— Non ! hurla de Chabenac, son visage rouge de rage. Ces hommes sont nos frères royalistes. Je vous ordonne, par tout ce qui est sacré sur cette terre, au nom de notre souverain et maître bien-aimé, d'arrêter cet outrage.

— Jacobin ou royaliste, cela n'a aucune importance, dit Jobert. Ils ne nous diront rien mais cela ne veut pas dire que je ne peux pas enrichir ma collection de mains.

— Le bureau ! Le bureau ! cria le vieil homme.

— Au diable le bureau, grogna Fergnes, ce gros porcelet n'a certainement aucune envie de savoir ce que c'est une femme.

— Non ! pleura le vieil homme. C'est dans le bureau ! C'est dans le bureau !

— Où ça ? demanda de Chabenac. Parlez et vite !

— Dans l'encrier. »

De Chabenac leva l'encrier de son emplacement sur le bureau. Il frappa la surface de ce dernier avec ses poings, projetant

des jets d'encre à deux mètres à la ronde, avant de demander :
« Qu'est-ce qu'il a l'encrier ? »

Jobert fit entrer sa dague dans les tendons au dos du poignet. Le garçon se débatait de douleur.

L'oncle, visage bleu de douleur, grogna : « Au fond de l'emplacement de l'encrier, mon seigneur. Insérez une plume. Faites arrêter votre boucher. »

De Chabenac prit une plume et, les doigts couverts d'encre noire, l'inséra dans le petit trou qui se trouvait au fond de l'emplacement de l'encrier. On entendit le son d'un mécanisme en train de tourner et puis, soudainement, un boîtier sortit sur le côté du bureau.

« Arrêtez, Jobert ! Relâchez-le. Il a dévoilé l'emplacement de la clé. »

Fergnes bondit sur le côté du bureau avec le jeu de clé en exclamant : « Ça doit être la sixième clé qui ouvre cette boîte. »

Il inséra la clé, la tourna et la boîte s'ouvrit. Fergnes s'écroula dans un fauteuil, tenant dans ses doigts une petite clé en laiton.



Les trois chasseurs s'approchèrent doucement de la trappe.

Jobert fit un nœud avec la corde du poignet d'une lanterne en disant : « Eteignez les lanternes et armez vos pistolets. Fergnes, vous allez déverrouiller la serrure puis lever la trappe tout doucement. »

Jobert s'allongea sur le sol et surveilla la porte de la pièce. Fergnes déverrouilla la serrure et retira la clé délicatement.

Ensuite, il ouvrit la trappe doucement, se cachant derrière la charnière.

Jobert respira par le nez, savourant l'air qui provenait du trou dans le sol avant de commander à son camarade d'ouvrir la trappe complètement. De Chabenac, intrigué, lui demanda quelle odeur il s'attendait à renifler.

« Celle des gens, répondit le capitaine de la 2^{ème} compagnie. De leur odeur corporelle, de leur haleine, de l'ail ou du tabac, peut-être même l'odeur du feu ou de la poudre. Vous pouvez me passer une lanterne ? »

Fergnes ouvrit la trappe complètement d'un coup sec et un léger gargouillement d'eau put se faire entendre et l'odeur forte des égouts envahit la salle.

De Chabenac descendit la lanterne attachée à la corde et le groupe vit un escalier en bois qui descendait abruptement à trois mètres plus bas. Fergnes, avec pistolet armé, descendit le premier. Une fois au pied de l'escalier, il désarma une de ses armes et l'enfonça dans sa ceinture avant de demander qu'on lui passe une lanterne. Une fois éclairé, il s'avança et disparut de vue.

Jobert s'apprêtait à descendre l'escalier lors de Chabenac racla la gorge. En voyant qu'il avait l'attention du capitaine de la 2^{ème} compagnie, de Chabenac fit un signe de la tête vers la salle où les sanglots de leurs prisonniers pouvaient encore être entendus.

« C'est ça être soldat ? demanda l'aristocrate.

— Afin d'avoir la fraternité, répondit Jobert, il nous faut l'égalité. Pour avoir l'égalité, il nous faut la liberté. Pour avoir la liberté, il faut faire de telles choses.

— Ah vraiment ? Il faut se résoudre à torturer un homme pour avoir tout ça ? Vous lui auriez vraiment coupé la main s'il le fallait ?

— J'ai pris son doigt et un jour ou l'autre, j'aurais ôté sa

vie. Pour ce qui est de sa main... »

Une lumière surgit d'en bas des escaliers et Fergnes appela : « Citoyens, j'ignorais qu'il vous fallait des invitations formelles pour me rejoindre. »

Doutant de la loyauté de l'aristocrate, Jobert fit un pas en arrière et l'invita de passer devant lui, invitation que de Chabenac accepta avant de descendre les escaliers.

« La pièce est aussi grande que celle d'en haut et remplie d'étagères de toutes sortes, dit Fergnes. J'ai vérifié s'il existait des points d'accès sur ce mur-ci et j'en ai trouvé aucun.

— Quelle est cette eau que nous entendons ? demanda de Chabenac.

— C'est celle des égouts de la ville. Elle est derrière des grilles au sol. Impossible de passer autre chose que sa main.

— Quelle est la taille de la pièce ? demanda Jobert tout en levant sa lanterne pour mieux scruter le plafond. Est-ce qu'elle est plus grande que l'entrepôt en haut ?

— Je l'ignore mais je n'ai vu aucun autre escalier. Je vais quand même vérifier. »

Les trois officiers inspectèrent le sol, les murs et le plafond à la recherche d'autres points d'accès.

« Jobert, appela Fergnes, venez voir ceci. »

Jobert s'approcha du capitaine de la 1^{ère} compagnie. Celui-ci tenait un étendard en soie avec la fleur-de-lys, symbole de la monarchie des Bourbon, brodée dessus et l'informa qu'une centaine de ces bannières étaient entreposées ici, prêtes à être distribuées le moment venu.

Le visage de Jobert se referma face à ce symbole tant détesté. Il constata ensuite que les étagères contenaient des centaines de cartes et de tableaux de toutes sortes. Il se demanda où était de Chabenac et se retourna subitement.

Le capitaine de la 8^{ème} compagnie était debout sur un banc. La lumière de sa lanterne démasquait trois gros coffres en bois.

Il regardait le contenu de ces coffres sans bouger. Autour de lui, des étagères regorgeaient de boîtes de diverses tailles. Jobert et Fergnes arrivèrent sur place et virent que les trois coffres contenaient une multitude de bourses en peau de veau, fermées au cou par des morceaux de ficelle.

« J'en ai déjà ouvert cinq, dit de Chabenac sans lever les yeux, et chacune contenait cinquante Louis d'or.

— Cinquante Louis d'or ? s'exclama Fergnes. Cela fait presque mille francs ! La solde d'un capitaine pour six mois.

— Trois bourses et nous voilà avec une année de paie entre les mains, dit Jobert. »

Sans hésitation, il commença à distribuer les bourses qui se trouvaient dans un des coffres en disant : « Surtout ne pas oublier de prendre une bourse pour vos caisses de compagnie. Et prenez en quatre de plus pour Duque, Huin, Brédieux et Pultière. »

« Je suppose que nous devons...commença de Chabenac, tout en jetant un regard inquisiteur à ses deux compagnons.

— Assez ! interrompit Fergnes. Je ne veux rien entendre. On prend, c'est tout. »

Jobert recula de quelques pas dans l'obscurité. Soudain, on entendit un son comme si on avait déchiré un bout de tissu en deux. Jobert réapparut dans la lumière des lanternes avec trois étendards royalistes coupés en lambeaux.

« Vous avez toujours la clé ? demanda Jobert alors qu'il était en train d'emballer les bourses dans la soie blanche.

— Oui, répondit Fergnes.

— Alors pourquoi ne pas la garder désormais ? C'est vous qui l'avez trouvée, dit Jobert avec un petit sourire aux lèvres. J'entends nos trompettes. Ce sont nos gars qui arrivent. Le dernier à sortir s'assure de bien fermer la trappe. »



La porte principale s'ouvrit avec un grand craquement. Jobert ferma momentanément les yeux lorsque la lumière du jour éclaira le tunnel. Morin, Huin et Brédieux étaient là. Brédieux enleva sa pipe de la bouche et dit :

« Citoyen capitaine, j'ai récupéré le colonel Morin du 24^{ème} Chasseurs ainsi que le lieutenant Geour dai de la 2^{ème} compagnie. »

Un grand son métallique se fit entendre brusquement. C'était le capitaine Fergnes qui était en train de verrouiller la porte.

Morin haussa les sourcils en contemplant la scène devant lui : Fergnes était en caleçon et chemise, sans chaussures et rasé de près. Quant à Jobert, il était vêtu d'une longue chemise entachée de sang. Quant à de Chabenac, qui se trouvait sur le quai de chargement, on aurait pu considérer qu'il était correctement habillé si ce n'était que son habit, son gilet et son visage étaient couverts de taches d'encre.

« Citoyens, dit le colonel, vous semblez avoir passé une bien étrange matinée, n'est-ce pas ?

— Les sabres et épées sont bien dans cet arsenal, citoyen colonel, avisa Jobert. La porte à droite, là-bas, donne sur un stock d'armes blanches d'infanterie.

— Je n'ai aucune envie de gâcher notre bonne fortune matinale en étant cupide. Prenez uniquement mille sabres, pas plus. »

Morin remarqua alors les corps des hommes de la garde nationale allongés au sol. Le plus gros des deux prisonniers commença à émettre des bruits de protestation mais il n'arrivait plus à respirer correctement. L'odeur putride, accompagnée

d'une grosse tache sombre sur l'arrière de sa culotte, indiquait qu'il s'était souillé. À côté de son visage se trouvait une flaque de vomit mélangée à du sang. Quant à l'autre soldat, sa respiration était courte et laborieuse et il détourna son regard de celui du colonel de cavalerie légère, qui était impitoyable. En constatant que les prisonniers n'étaient pas morts, il les enjamba et passa les portes.

En entrant dans le grand entrepôt et voyant les milliers de fourreaux qui étincelaient à la lumière de la lanterne, Morin se tourna vers Jobert avec un grand sourire. Il prit le fourreau le plus proche, sortit le sabre et l'observa attentivement.

« Ah ! Klingenthal ! s'exclama le colonel. Voilà une bien belle arme. Rappelez-vous Jobert, pas plus que mille sabres. Avez-vous autre chose à déclarer peut-être ?

— Non citoyen colonel ! répondirent les trois capitaines en chœur.

— Non ? Dans ce cas, je vous souhaite un joyeux anniversaire Jobert. Vingt-huit ans, c'est bien ça ? »

Neuvième Chapitre



Alors que le détachement regagnait son dépôt avignonnais, de Chabenac dirigea son cheval près de celui de Jobert. Les oreilles de Rouge firent un léger mouvement de surprise en s'apercevant de l'arrivée soudaine de ce nouveau compagnon. Jobert caressa son garrot afin de le rassurer. De Chabenac observa attentivement Rouge pendant quelques instants avant de s'exclamer :

« Ma parole, il semble bien costaud et endurant. Auriez-vous changé de cheval ?

— En effet mais c'est vrai qu'on pourrait les confondre.

— Vous en avez combien ?

— Trois.

— Trois ? Bon Dieu !

— Ma famille possède un haras depuis deux ou trois générations. Ce sont surtout des chevaux pour l'artillerie. Ils sont fiables et robustes alors que les autres races bien plus légères, bien qu'ayant le sang un peu trop chaud, sont parfaites pour les officiers de l'infanterie et de la cavalerie souhaitant parader sur une place d'armes.

— Vous prenez les trois avec vous en campagne ?

— Oui, bien sûr. Vous savez bien qu'un cavalier qui perd sa monture au combat ne sert plus à grand-chose. Etant donné qu'un officier doit être capable de pouvoir commander ses hommes à tout moment, il a besoin d'une suite de chevaux. Je fais tourner mes chevaux chaque jour entre eux. Aujourd'hui j'ai celui-ci alors que mon valet, un ancien brigadier invalide, s'occupe de mon deuxième et le troisième conduit la petite charrette de mon palefrenier. Les deux marchent à l'arrière de la colonne de ma compagnie et jamais avec le convoi de bagages.

— Vos chevaux peuvent également se tenir à un attelage ?

— Bien sûr et c'est bien plus pratique qu'un cheval de bât. Ce type de cheval était déjà le plus recherché par les officiers de l'artillerie et du génie avant la Révolution et c'est toujours le cas aujourd'hui. »

De Chabenac laissa son regard quitter celui de Jobert pour contempler les champs avoisinants.

« Je suis toujours en train d'apprendre ce métier de soldat, dit-il en soupirant. Pourrais-je vous importuner quelques instants avec mes interrogations ?

— Je serais heureux de pouvoir partager mes propres expériences. Quelle est votre question ?

— Pour être franc, c'est plutôt comment se préparer pour entrer en campagne. Puis-je vous demander ce que vous prenez avec vous dans votre charrette ?

— Avant que je ne fasse ma dernière campagne avec mon régiment précédent, au mois d'avril dernier, je vous aurais dit que ma première préoccupation était de disposer de suffisamment d'eau potable. Être sans soif permet d'avoir les idées plus claires et donne la sensation d'avoir un estomac bien rempli. Mais depuis cette campagne en Belgique, j'ai pris goût à me retrouver à l'abri de la pluie. Attention, je ne parle pas de

rester au sec ou dormir au chaud mais bien d'être sous un abri afin de pouvoir garder une bougie allumée afin de lire, d'écrire ou bien même de pouvoir consulter une carte. »

Jobert prit un instant pour caresser le garrot de Rouge avant de reprendre son discours :

« Désormais, je voyage avec une petite charrette de à deux roues pouvant être tirée par un seul cheval. Elle ne transporte pas une tente mais un petit auvent, une table pliable, deux tabourets et un tonneau d'eau. De plus, j'emporte aussi de quoi écrire, un petit poêle en fonte pour faire du thé, un seau, quelques ustensiles de cuisine et un tonnelet de lessive.

— Un tonnelet de lessive ? demanda de Chabenac surpris.

— Oui, un petit tonnelet avec de l'eau et du savon dedans pour pouvoir nettoyer une chemise, des caleçons et des bas. Après une journée à être secoué dans tous les sens dans la charrette, le linge sort tout propre.

— Puis-je vous demander ce que transporte votre cheval ?

— Quand j'étais sous-officier, je gardais une paillasse en toile huilée qui me servait à la fois de matelas et de protection contre l'humidité du sol. En fait, je pouvais me glisser entièrement dans celle-ci pour me protéger de la pluie s'il le fallait. J'ai aussi deux couvertures cousues ensemble, ce qui me permet soit de dormir à l'intérieur en cas de froid, soit de dormir dessus s'il fait chaud. Mes domestiques s'assurent qu'il y a toujours une sur chacun de mes chevaux et nous les utilisons également comme tapis sous la selle. Les chevaux, j'en suis certain, apprécient d'être ainsi protégés de l'inconfort de nos selles en bois. »

Jobert leva un coin de sa chabraque afin de dévoiler la couverture dessous. De Chabenac fut de nouveau surpris.

« Vous n'avez pas de selle en cuir ?

— Bien sûr que si, répondit Jobert, mais le prix pour trois selles en cuir est au-dessus de mes moyens, sans compter que

l'idée de devoir abandonner une telle selle sur un champ de bataille m'est insupportable et sans oublier que je peux me procurer des selles en bois quand je veux dans les dépôts.

— Si vous utilisez une telle couverture comme tapis de selle, poursuit de Chabenac, qu'est-ce que vous utilisez devant votre selle ? »

Jobert souleva sa chabraque à nouveau pour révéler la présence d'étuis en cuir et d'une toile roulée de couleur blanche, renfermant du tissu en laine verte.

« J'ai des étuis contenant des pistolets, des outils pour leur entretien, un peu d'huile d'olive, quelques pierres à feu, un cure pied, une pierre à aiguiser et quelques fers à cheval. Ici, mon manteau est roulé dans une toile et je peux aussi utiliser cette dernière comme couverture supplémentaire pour protéger mon cheval de la pluie. J'avais remarqué, quand j'étais encore chasseur, que les chevaux qui restent au sec et au chaud sont plus endurants et moins enclins à tomber malade.

— J'espère que mes questions ne vous importunent pas ?

— Pas du tout.

— Alors que gardez-vous dans votre portemanteau ? »

Jobert tapota le long portemanteau cylindrique en laine attaché juste à l'arrière du troussequin à l'arrière de sa selle.

« Parce que ce poids se trouve sur les reins de mon cheval, répondit Jobert, je dois toujours m'assurer que mes domestiques, comme mes chasseurs, emportent uniquement les articles de la plus stricte nécessité : un caleçon, une chemise, une paire de bas, une brosse à dent, un miroir, un coupe-chou, une bougie, un savon, un gobelet, une cuillère, quelques bandes de tissu comme pansements et une petite bouteille d'huile de haschisch. Votre curiosité est désormais satisfaite ?

— Oui, merci. Tout à fait.

Jobert remarqua les sourcils froncés du capitaine de la 8^{ème} compagnie.

« A l'origine, reprit de Chabenac, j'étais destiné à rejoindre un régiment de dragons à seize ans en tant que sous-lieutenant. Cela devait se produire en 1798, une fois ma scolarité terminée. Il va de soi que les choses ne se sont pas produites comme l'avait anticipé mon père. »

Une douleur viscérale plissa momentanément son visage.

« Oui, je vois désormais l'absurdité d'une telle situation. Comment imaginer qu'un enfant de seize ans puisse être apte à commander des soldats. Quand la Révo...Il y a dix-huit mois, le colonel Morin m'a permis de rejoindre les Chasseurs Volontaires en tant que simple soldat et j'ai été élu maréchal des logis après seulement un mois. Quand la guerre avec l'Autriche fut déclarée en avril dernier, je fus élu au poste de capitaine donc je...je... »

Grand Dieu, pensa Jobert en contemplant de Chabenac, je croyais être débarrassé de jeunes aristocrates inutiles. Heureusement que je ne suis pas sous ses ordres...

De Chabenac leva la tête soudainement.

« Je suis conscient que j'ai encore beaucoup à apprendre, dit le jeune officier avec les mâchoires serrées, et que beaucoup de gens dépendent de moi...et me voilà en train de me soucier de ce que je peux emporter dans mon portemanteau. »'



« Avec une solde de capitaine, combien d'années faut-il pour vous offrir un tel siège ? demanda Raive. Savez-vous qu'il appartenait au comte de Chabenac avant d'être acheté en 1790 par les de Rossi ? »

Jobert était en train d'observer les quatre énormes chandeliers

au-dessus de la salle de bal de la famille de Ross quand il reconnût le nom de famille : « De Chabenac ? Son père ? »

Le lieutenant-colonel resta perplexe : « Non, il s'agit de son oncle. Un homme bien différent de son frère, à ce qu'on raconte. La guillotine ne l'a pas loupé. »

Jobert fit un signe de bienvenue à l'arrivée d'Inoubli. Ce dernier était habillé d'un ensemble en soie turquoise, avec des rubans de la même couleur sur ses souliers et la queue de sa perruque.

En voyant le maître de danse, Raive leva les sourcils. Jobert se retourna et vit de Chabenac s'approcher avec deux belles dames aux bras.

« Citoyennes, dit de Chabenac en inclinant la tête, je vous présente le lieutenant-colonel Raive et le capitaine Jobert. Citoyens, puis-je vous présenter ma mère, la citoyenne de Chabenac, ainsi que Rose, ma sœur. »

La citoyenne de Chabenac, une grande et belle femme dans la quarantaine, portait une robe verte avec des gants jaunes et arborait un ruban de la même couleur liant, ses cheveux blonds. Rose était, quant à elle, une jeune femme en fin d'adolescence, grande et fine, habillée d'une robe blanche avec des gants blancs. Sa gorge, comme sa taille, étaient recouverte d'un ruban de soie rouge.

Les deux officiers inclinèrent la tête. Jobert était conscient que le ruban rouge autour de la gorge de la jeune fille indiquait qu'un membre de sa famille avait été guillotiné. Rose fit une petite révérence, sa chevelure blonde dansant sur son cou.

« Dansez-vous la gavotte, citoyen ? demanda la jeune fille avec un grand sourire.

— Oui citoyenne, répondit Raive, mais j'ai déjà promis cet honneur à la citoyenne de Rossi.

— Et vous alors, citoyen capitaine ? interrogea Rose en penchant sa tête sur le côté.

— Je suis capable de me couvrir de ridicule en tentant de danser, citoyenne, mais je dois avouer que j'avais espéré pouvoir infliger une telle scène à votre mère.

— Oh non, dit la citoyenne de Chabenac, ce n'est plus de mon âge de danser une gavotte. Plutôt une allemande, non ? »

Jobert força un sourire. Inoubli avait en effet appris aux officiers comment danser une allemande, mais Jobert était absent de ce cours en raison du déploiement de sa compagnie dans le nouveau camp d'instruction.

« Citoyenne, répondit le capitaine, si vous vous sentez prête à risquer votre vie pour la France, me feriez-vous l'honneur de cette danse ?

— Si je dois souffrir pour la France, alors ainsi soit-il.

— Citoyenne, dit Jobert en voyant la déception se dessiner sur le visage de Rose, je suis à vous pour danser une gavotte une fois que j'aurais rempli mes obligations auprès de votre mère. »

— Dans ce cas, dit la jeune fille, je ferai en sorte d'observer vos talents de près. »

L'orchestre commença à jouer une allemande et Jobert offrit son bras droit à la citoyenne de Chabenac avant de la guider au milieu de la salle de bal. Quel était son soulagement à la fin de la danse de ne pas être tombé ou d'avoir fait tomber sa cavalière.

Après avoir ramené la citoyenne de Chabenac à bon port, Jobert accompagna Rose afin de tenir sa promesse de danser une gavotte. Les mains du capitaine étaient moites, trahissant son inquiétude d'être aussi près d'une belle jeune fille et la peur que ses pas de danseur ne soient pas à la hauteur. Mais il se rassura en se rappelant qu'Inoubli, sachant que la gavotte était une danse très à la mode, lui en avait bien enseigné les pas. Il sentit également les regards soutenus de ses camarades et se força à sourire. Heureusement que sa cavalière était une

danseuse accomplie, pouvant non seulement suivre les pas avec facilité mais aussi avec un grand sourire naturel, ce qui subjuguait son cavalier.

Une fois la gavotte terminée, Jobert ramena Rose auprès de sa famille. Raive n'était plus présent mais Avriol et Fergnes avaient rejoint la citoyenne de Chabenac et son fils.

« Jobert, dit Avriol admiratif, le capitaine Fergnes vous demande. Je vous prie de bien vouloir me suivre.

— Certainement chef d'escadron. Citoyennes, veuillez m'excuser.

— Capitaine Jobert, dit Rose, avant de nous quitter, pourrais-je vous demander de m'accompagner pour une autre danse avant le souper ? Naturellement, je suis prêt à sacrifier mes pieds pour la France si cela s'avère nécessaire.

— Citoyenne, répondit Jobert en sentant son cœur faire un bond, j'en serais très honoré. »

Jobert et Fergnes quittèrent alors les de Chabenac. En passant devant un garçon servant des coupes de champagne, Fergnes en saisit deux et en donna une à sa camarade tout en chuchotant :

« Mais ces bottes sont magnifiques. Vous me donnerez le nom de votre bottier, d'accord ?

— Bien sûr, il a une boutique ici à Avignon. Je vous enverrai mon valet avec son adresse mais je ne vois pas en quoi ce sujet est urgent. Vous vous rendez compte que j'étais en train de vivre le début d'une véritable histoire d'amour avec la jolie sœur de notre ami de Chabenac ?

— C'est en effet une affaire urgente et délicate. Alors, voyez-vous la matrone avec la plume bleue dans ses cheveux derrière moi ? »

— Oui.

— Et voyez-vous les deux jeunes brunes à ses côtés ? Une grande et l'autre avec la poitrine bien garnie ?

— Oui. D'ailleurs, la grande est en train de regarder par ici.

— Vraiment ? Parfait ! Elle s'appelle Marguerite. Elle refuse de danser avec moi sauf si je trouve un cavalier pour Camille, sa cousine. Puis-je vous supplier de bien vouloir accepter deux danses avec la cousine ?

— Deux danses ? ...Cela fera deux bonnes bouteilles de Cognac alors.

— Quoi ?! Fripouille ! Elle n'est pas aussi affreuse que ça. Danser avec ces deux globes magnifiques sous les yeux n'est certainement pas une corvée. Allez, on dit une bouteille d'accord ?

— Très bien. Une bonne bouteille de Cognac.

— Et puisque vous n'êtes pas un gentilhomme, j'ai bien l'intention de vous fournir une fiole de pisse de chat. Pour vous, c'est certainement la même chose, non ? »

Les deux officiers dansèrent avec les deux jeunes femmes. À la lueur des chandeliers, ils avaient l'air bien beaux dans leur uniforme, composé d'une culotte à la hongroise bien ajustée, d'un dolman avec galons et d'une ceinture-écharpe autour de la taille. À la fin de la deuxième danse, le petit groupe se retira afin de déguster une coupe de champagne bien méritée.

Marguerite riait et ses yeux brûlaient avec ardeur. Elle lança quelques petits regards appuyés en direction de Fergnes. Jobert trouva Camille bien agréable mais il manquait la petite étincelle qu'il avait ressentie avec Rose. Il regarda autour de lui, cherchant désespérément un prétexte pour s'excuser, et vit Geourdaï en train d'achever une nouvelle coupe de champagne d'un trait. C'est alors qu'il aperçut un homme inconnu, revêtu d'un uniforme de hussard, en train de se déplacer dans la salle comme s'il souhaitait retrouver rapidement une personne en particulier.

« On dirait l'aide de camp d'un général » dit Fergnes, qui avait lui aussi repéré l'inconnu.

L'étranger semblait avoir trouvé sa cible et rejoint le colonel

Morin, qui se trouvait à côté du feu de la cheminée, et lui donna une enveloppe.

« Citoyennes, lieutenant, je vous prie de bien vouloir m'excuser un instant dit Jobert, mais il me semble avoir promis la prochaine danse à une autre. »

Le capitaine regagna le groupe où se trouvaient de Chabenac et Avriol. Ce dernier était toujours en train de discuter avec Rose, qui refoulait les paroles charmantes du jeune officier avec un grand sourire confiant.

« Chef d'escadron, dit Jobert, veuillez me pardonner mais j'ai promis la prochaine danse à cette demoiselle. »

Avriol lança un regard noir à son subordonné avant de s'incliner légèrement au départ de la demoiselle avec son nouveau cavalier. Jobert et Rose se dirigèrent au centre de la salle de bal. Non loin de là, un des aides de camp du colonel Morin était en train de chuchoter quelques mots à l'oreille de la citoyenne de Rossi, dont le visage trahissait sa surprise.

Tout en dansant, Jobert remarqua que les regards de Rose étaient bien plus intimes. Est-ce que cela c'était à cause de la lumière des bougies ? De l'effet du champagne ? De la musique ? Il l'ignorait mais son cœur s'arrêta de battre quand il remarqua qu'elle se tenait contre lui bien plus que nécessaire.

L'orchestre finit de jouer et le son d'une petite cloche remplit la salle. Tout le monde dans la salle se tourna en direction du son et vit la citoyenne de Rossi, flanquée par le colonel Morin et l'inconnu en tenue à la hussarde, visiblement angoissée et serrant un mouchoir en dentelle.

« Citoyennes et citoyens, dit-elle avec une voix tremblante, le colonel et moi-même venons de recevoir des nouvelles de la plus haute importance en provenance de Lyon : il y a quelques jours, le général Dumouriez a été défait en Belgique, permettant à l'armée autrichienne de prendre Bruxelles et d'avancer vers les frontières de la France. »

Un vent de stupéfaction envahit les convives rassemblés. Rose s'agrippa au bras de Jobert et le serra fort alors que ce dernier fit une grimace en réalisant qu'il avait servi sous les ordres de Dumouriez il y a quelques mois auparavant avec son précédent régiment.

« Après sa défaite, poursuivit Morin, le général Dumouriez s'est rendu aux Autrichiens. »

La foule fût prise de panique. Rose se serra davantage contre Jobert tout en échangeant des regards inquiets avec sa mère qui, quant à elle, s'accrochait au bras de son fils afin de ne pas tomber d'évanouissement.

Dixième Chapitre

Avignon, Mai 1793



Accompagnés par une musique patriotique de leur fanfare, les cavaliers du 24^{ème} régiment de chasseurs à cheval défilèrent sur la place de l'ancien palais des papes.

Jobert contempla les invités que le major Raive avait convié à cette occasion : le général Mouret, commandant militaire de la ville de Lyon, les notables d'Avignon et le colonel du 31^e de Ligne, un régiment d'infanterie qui était stationné non loin de là. Enfin, les représentants de certaines familles distinguées qui avaient aidé le régiment avec des dons financiers pour se procurer des chevaux, des uniformes et des équipements.

Le capitaine de la 2^{ème} compagnie était de bonne humeur car il avait la chance de se retrouver auprès de la citoyenne de Rossi et, surtout, de Rose. Il vit la sublime sœur du capitaine de Chabenac aux côtés de sa mère sous leurs ombrelles, en train d'admirer le spectacle militaire qui se dérouler devant elles. Jobert prit soin de garder une attitude de militaire stoïque. Il n'était plus au bal et ici, il fallait garder une certaine distance respectueuse.

La désertion du général Dumouriez avait à nouveau éveillé la haine et la suspicion du peuple envers les représentants de la noblesse, qu'ils soient de la haute, comme l'infâme général, ou de la basse, comme les de Chabenac. Désormais, ces familles devaient activement montrer leur distance avec ce traître et toute sa caste sociale.

Le lieutenant Neilage profita de l'occasion pour présenter ses parents à son chef de compagnie.

« Capitaine Jobert, pourriez-vous me renseigner sur ce qu'il se passe ici ? demanda le père du jeune lieutenant.

— Bien sûr. Les hommes qui mènent les chevaux à pied, là-bas, sont en train de montrer la tenue que nos soldats portent quand ils doivent travailler dans les écuries. Cette tenue se compose d'un bonnet de police, d'une veste en laine et d'un pantalon en toile. Pour chaussures, ils portent des sabots en bois, afin de préserver le cuir de leurs bottes et l'intégrité de leurs pieds.

— Voilà donc à quoi a servi la toile que j'ai fait monter de Marseille.

— Les deux cent cavaliers montés sur des chevaux bruns là-bas sont revêtus de la tenue que nous utilisons pour la plupart des services. Elle se compose d'un bicorne arborant le plumet régimentaire, d'un frac en guise d'habit et de son gilet, et d'un pantalon en lin blanc porté par-dessus les bottes. Remarquez l'usage de la couleur orange foncé, appelée capucine, sur les diverses pièces des tenues, notamment le plumet, le col des habits et le passepoil du bonnet de police.

— Où est la troupe de mon garçon ?

— Là-bas, répondit Jobert en montrant du doigt un groupe de cavaliers. Il fait partie du 2^{ème} escadron du régiment et porte la grande tenue qui se compose d'un casque à chenille, d'un habit à revers et de son gilet, ainsi que des accoutrements en cuir blanc pour tenir le sabre, le mousqueton et la giberne. Vous

pouvez également voir également que ces hommes portent un pantalon qu'on nomme « charivari », fabriqué avec une peau de veau cousue de haut en bas, entre les cuisses et les jambes, pour garnir le pantalon et le protéger de l'usure.

— Pardonnez-moi capitaine Jobert, dit soudainement Rose, mais pourquoi certains soldats qui portent un habit capucine avec passepoil vert ? Et pourquoi est-ce qu'ils sont montés sur des chevaux gris ?

— Bien vu citoyenne. Il s'agit en fait de nos trompettes. C'est grâce à eux que les officiers peuvent facilement transmettre des ordres aux soldats. Ils portent cette tenue et montent ces chevaux afin qu'ils soient plus facilement reconnaissables dans le brouillard d'un champ de bataille. »

Les Neilage décidèrent de poursuivre leur route, laissant Jobert à nouveau en compagnie de la citoyenne de Chabenac et de sa fille.

« Citoyennes, reprit Jobert, vous pouvez apercevoir que les hommes portent un casque avec un pompon de couleur bleu-ciel à la base de leur plumet. Il s'agit de ma propre compagnie, la 2^{ème}. Et voyez-vous que certains ont un pompon moitié blanc et moitié bleu-ciel ?

— Oh oui, je le vois maintenant, répondit la citoyenne de Chabenac, il y en a beaucoup même.

— Alors Il s'agit des chasseurs de la 8^{ème} compagnie, celle qui est sous le commandement de votre fils. »

Les deux dames s'échangèrent un sourire et Rose saisit le bras de sa mère au passage de la 8^{ème} compagnie.

« Citoyennes, poursuivit Jobert, puis-je vous proposer un rafraîchissement ? »

Après avoir reçu une réponse affirmative, il se lança dans la foule d'invités rassemblée au milieu de la place, à la recherche d'un soldat portant un plateau de boissons. Il en vit un et leva la main en tentant d'attirer son attention. Le soldat le vit et

s'approcha mais, malheureusement pour Jobert, son geste avait été remarqué par Geoudrai et Fergnes, qui convergèrent sur lui.

« Capitaine, puis-je m'entretenir avec vous un instant ? demanda Fergnes, j'ai l'immense plaisir de revoir Marguerite. Son père m'invite à les rejoindre ce soir pour le souper mais il insiste pour que je sois accompagné d'un cavalier pour la cousine. Vous vous rappelez de sa cousine au bal, n'est-ce pas ?

— Camille ? demanda Geourdai

— C'est ça, répondit Fergnes, puis-je vous demander, citoyen capitaine, de me rendre ce service ?

— Non lieutenant, réfuta Jobert, je suis désolé mais je ne suis pas d'humeur à jouer le courtisan auprès de Camille, aussi charmante soit-elle.

— Pourrais-je me proposer à la place ? demanda Geoudrai, je serais honoré de pouvoir vous rejoindre. Si vous voulez bien de moi, naturellement.

— Mille mercis, répondit Fergnes avec soulagement, je vous suis redevable pour ce service. Accordez-moi quelques instants pour aller en informer Marguerite et ses parents. Mille mercis encore. »

Jobert ricana doucement mais son attention fut soudainement attirée vers la place d'armes.

« Grand Dieu, déclara le capitaine, mais qu'avons-nous là ? Vous voyez le gars habillé en couleur capucine de la tête aux pieds ? C'est une nouvelle tenue hideuse pour les trompettes ?

— Non, répondit Geourdai, ce n'est pas un trompette mais Inoubli, qui voulait rendre hommage au régiment en revêtant une telle tenue.

— Inoubli ? Le maître de danse ? Il a eu une invitation ?

— D'après ce que j'ai compris, il est l'un des invités du gouverneur.

— Ah bon ? Etonnant. Oh mais la revue est presque terminée. Je dois retourner auprès des dames. »

Jobert retourna prendre sa place auprès de Rose et de sa mère. Quelques instants plus tard, le capitaine de Chabenac rejoignit le petit groupe.

« Citoyennes, salua de Chabenac, puisque la revue est terminée, le citoyen général m'a donné congé. Merci à vous, citoyen capitaine, d'avoir veillé sur ma famille. »

Alors que de Chabenac prit le bras de sa mère pour partir, Rose se tourna vers Jobert. Pour la première fois de la journée, elle le regarda dans les yeux et posa un doigt sur sa main avant de lâcher un « merci » à voix basse. Elle souria avant de suivre sa mère et son frère.

Un sentiment de bien-être envahit alors Jobert.



Morin se retourna en entendant la porte de son bureau se fermer et vit Jobert au garde-à-vous. Le colonel prit une gorgée de thé et fit un signe de tête en réponse au salut du capitaine. Assis à côté du bureau se trouvait Raive, avec un cahier ouvert sur les genoux et tenant un crayon. De Chabenac, quant à lui, était assis face au bureau. Ses yeux paraissaient enfoncés et fatigués, fixant la tringle de rideau au-dessus de la tête de son colonel.

Morin regarda sa tasse quelques instants avant de déclarer : « La famille du capitaine de Cha...Excusez-moi. La famille du capitaine Chabenac a été violentée par des agresseurs inconnus hier soir en pleine ville. Il est fort probable que cette attaque ait été motivée par une nouvelle vague de colère contre les familles de l'ancienne noblesse. »

Jobert jeta un coup d'œil rapide sur de Chabenac, qui avait continué à fixer la tringle de rideau sans bouger un muscle pendant la déclaration du colonel. En enlevant la particule « de » de son nom, le jeune capitaine renonçait publiquement à tout l'héritage aristocratique de sa famille.

« Pensant ne pas pouvoir compter sur la loyauté de sa compagnie à cause du passé de sa famille, poursuivit Morin, le capitaine Chabenac m'a présenté sa démission. Au vu de ses excellents états de service jusqu'à ce jour, j'ai naturellement refusé celle-ci. À la place, j'ai proposé qu'il soit muté en tant qu'aide-de-camp auprès de moi et je suis heureux de vous informer qu'il a accepté mon offre. De ce fait, le poste de commandant de la 8^{ème} compagnie est désormais vacant. Jobert, que pensez-vous de l'idée d'offrir ce poste au lieutenant Geour dai ? »

Non ! Je ne peux pas le perdre.... Jobert sourit et, tout en mordant sa langue, répondit : « Citoyen colonel, je pense que Geour dai serait un excellent choix. »

Morin fit un signe de la tête à son major et puis se retourna afin de regarder par la fenêtre vers la place d'armes. Se frotta légèrement sa moustache avec son pouce avant de demander : « Jobert, dans l'éventualité où le lieutenant Geour dai devait recevoir ses épaulettes de capitaine, avez-vous une idée de qui pourrait le remplacer au sein de votre compagnie ? »

Jobert fronça les yeux. *Et ben, puisque vous l'avez tant soutenu jusqu'à présent, allons-y...*

« Citoyen major, je souhaite avoir le lieutenant Neilage en tant que second. »

Morin grogna son accord sans se retourner. Raive nota quelque chose dans son cahier.

« Dans ce cas, dit le major en fermant son carnet, auriez-vous un candidat en tête pour prendre la place de lieutenant en second ?

— Le maréchal des logis Huin répondit Jobert, sans hésitation.

— Alors qui proposeriez-vous pour prendre sa place ?

— Citoyen major, je souhaiterais m'entretenir avec le maréchal des logis-chef Koschak avant de vous soumettre un nom.

— On trouvera bien un candidat parmi les autres compagnies s'il le faut, interrompit Morin en se retournant soudainement. Allez me chercher Geourdain, je vous prie. »

Geourdain entra timidement dans la salle avant de se placer à côté de Jobert. Il semblait bien nerveux ou gêné.

« Bonjour lieutenant, dit Morin en rendant le salut au jeune officier, le capitaine Chabenac a accepté de devenir mon aide-de-camp et, en conséquence, je vous propose le commandement de la 8^{ème} compagnie. Acceptez-vous mon offre ? »

Les yeux de Geourdain quittèrent le regard sévère du colonel pour celui de Chabenac, qui était bien plus froid et, enfin, celui du major du régiment, qui avait une nouvelle fois ouvert son cahier avant de répondre : « Citoyen colonel, ce serait un honneur d'accepter un tel poste. »

« Parfait, dit Morin sans émotion, la 8^{ème} compagnie est à vous. Mais attention, et cela vaut pour vous aussi Jobert, je suis en train de mettre en place un petit stratagème donc j'exige votre entière confiance dans cette affaire pour les prochaines vingt-quatre heures. Je ferais les annonces nécessaires au ban de demain matin. »



« Tout le monde a eu sa soupe ? demanda Morin en invitant les autres officiers à s'asseoir. Dans ce cas, permettez-moi de vous relater la nouvelle que je viens juste de recevoir de Paris. »

Il se racla la gorge avant de commencer son discours.

« La semaine dernière, l'Autriche, la Prusse et la Sardaigne ont une nouvelle fois envoyées leurs déclarations de guerre au gouvernement. Le royaume des Deux-Siciles et le Portugal ont également décidés de porter les armes contre la République, tout comme le Royaume-Uni, les Pays-Bas et l'Espagne, sans oublier le Pape. Cette dernière déclaration de guerre ne devrait pas nous laisser indifférent, n'est-ce pas ? »

En énonçant le nom de chaque nation, un malaise pouvait de plus en plus se faire ressentir dans la salle, notamment concernant la déclaration de guerre papale.

« Notre Armée du Nord, forte de quarante mille hommes, a rencontré les Autrichiens, Prussiens, Anglais et Hollandais près de Condé et a subi une défaite et des lourdes pertes. »

L'incrédulité saisit les officiers à cette nouvelle. Quelques cuillères tombèrent sur la table ou dans les assiettes. Des regards anxieux furent échangés.

« À Paris, la Convention Nationale a créé le Comité de Salut Public, composé de trois représentants, afin de renverser la situation. »

Jobert remua doucement sa soupe...*Une cabale a donc pris le pouvoir sur la représentation du peuple.* Il avait entendu les rumeurs qui disaient que les représentants de cette nouvelle organisation figuraient parmi les plus radicaux des factions politiques qui dominaient l'Assemblée Nationale.

« Pour faire face à tous les ennemis de la République, poursuivit Morin, une des premières mesures décidées par ce nouveau comité fut d'autoriser une nouvelle réquisition des biens de l'Eglise afin de faire rentrer des fonds dans les caisses de l'État. À cela s'ajoute le décret qui appelle à ce que toutes les églises soient désormais reconnues comme étant des « temples de la Raison. » »

Jobert observa ses camarades. Pour beaucoup, croyants ou non, ces nouvelles étaient de trop.

L'Europe toute entière marche sur nous pour nous détruire. Les armées les plus proches sont à seulement deux cent cinquante kilomètres d'ici. La guerre civile fait rage six cent kilomètres au nord-ouest. Les étincelles de la peur se sont transformées en flammes de la haine, attisées par le gouvernement, et c'est Paris qui demandera au 24^{ème} Chasseurs d'éteindre ce feu. Mais cette folie parisienne, si elle continue ainsi, poussera nos hommes à la mutinerie.

« Il y a bien du travail à accomplir, reprit le colonel. Le 24^{ème} chasseurs à cheval a reçu l'ordre d'escorter tous les mouvements militaires entre Lyon et Marseille. Ces opérations nécessitent que je me trouve un troisième aide-de-camp et je vous invite à me soumettre vos candidatures avant huit heures ce soir, par écrit. J'annoncerai ma décision au ban de demain matin. Désormais, je vous invite à terminer votre soupe. »



Assis à côté de Jobert, Chabenac avait à peine touché son assiette alors que d'autres camarades avaient déjà terminé et étaient en train de se préparer à rejoindre leurs compagnies.

« De...Pardon, dit Jobert en posant sa main sur l'avant-bras du jeune officier, qu'est-ce qu'il est arrivé à ta famille hier soir ?

— Mes parents étaient chez des amis. Sur le chemin de retour, ils sont malheureusement passés par le quartier du théâtre où une de ces...ces nouvelles...pièces venait de se terminer. Les spectateurs étaient en train de quitter le théâtre pour se rafraichir aux tavernes. »

Encore cette satanée propagande parisienne où l'exécution de roi, la diffamation de la noblesse et la menace supposée de la guillotine sont

surjouées afin d'alimenter la haine dans le cœur d'un public illettré et ivre.

« Un groupe d'hommes, inspiré par le spectacle auquel ils ont assisté, a battu mon père, lui brisant les côtes, les doigts et les pommettes. Ces...gens s'en sont également pris à ma mère, lui brisant le nez avant d'essayer de...la prendre. Rose a pu s'échapper. Elle s'était mise à hurler et cela a attiré des passants, contraignant ces sauvages à s'enfuir. »

Chabenac s'essuya le nez avec un mouchoir et posa son regard vide sur des soldats en train de nettoyer leurs assiettes. Pour Jobert, ce récit avait ramené certains souvenirs à la surface, notamment celui d'un meurtre dans une allée sombre et étroite.

« Ils savent ce qu'il s'est passé, dit Jobert en regardant les soldats. Pas les détails mais tout le monde au régiment est au courant. Où est votre famille actuellement ?

— Mon père est au lit, gravement atteint. Il n'arrive plus à ouvrir les yeux. Ma mère est à son chevet et le soigne malgré la douleur que ses blessures lui infligent. Ma sœur s'occupe d'aller chercher de quoi faire à manger et de se procurer des médicaments.

— Quelles sont vos intentions concernant ces agresseurs ?

— Que puis-je faire ? demanda Chabenac en levant les yeux. Comment suis-je sensé les retrouver et, si j'ai cette chance, que ferai-je ? Les magistrats les relâcheraient en un clin d'œil. »

Jobert fronça les sourcils, comme s'il était surpris.

« Chabenac, je ne voulais pas parler de vos propres intentions mais celles de votre compagnie.

— Ma compagnie ?

— Quel est le ressenti de vos hommes concernant vos origines aristocratiques ?

— Mon lieutenant est un vétéran de l'ancien régiment des Chasseurs Volontaires. De ce fait, il ne se sent pas à l'aise autour

de moi. Mon maréchal des logis-chef a servi à mes côtés avant notre arrivée au 24^{ème}, mais le respect qu'il me donnait diminue peu à peu avec le temps et la propagande de Paris. On me traite comme un vieil ami qui est affligé par une maladie contagieuse. Des amis d'enfance, à raison, se tiennent désormais à bonne distance de moi et de ma famille.

— Y a-t-il un endroit où votre famille serait à l'abri ? »

Chabenac leva la tête brusquement. Ses yeux brûlaient soudainement de rage.

« Jobert, seriez-vous en train de me suggérer d'émigrer ?

— Non, mon ami, non. Je parle d'amis en qui vous avez confiance. Les Rossi par exemple.

— Les Rossi ? Bah ! Non...non...nous n'avons personne en qui nous pouvons faire confiance et mon père est bien trop faible pour voyager. Son cœur ne le supporterait pas.

— Si un endroit sûr pouvait être trouvé, vous pensez que votre mère pourrait accepter de s'y rendre ? »

Chabenac scruta le visage de son ami. Subitement, il se leva et, tout en secouant la tête, se dirigea vers la porte.

Jobert le suivit du regard...tout en jouant avec le manche de la petite dague qu'il gardait dans le parement de son habit, à l'abri des regards.

Onzième Chapitre



« 24^{ème} Chasseurs à Cheval ! En place – REPOS ! »

Morin, monté sur un magnifique destrier au centre de la place d'armes, scruta avec fierté les mille guerriers de son régiment rangés devant lui. Après douze semaines de travail, il avait de quoi être satisfait.

« L'adaptabilité, dit le colonel, est la force de notre régiment. L'adaptabilité de changer de formation et de changer nos objectifs en fonction de la situation qui se présente devant nous. Ceci demande une coordination parfaite et quand nous sommes trop éloignés les uns et des autres pour nous entendre, cette coordination repose sur la compétence de nos trompettes et de nos estafettes ou aides de camp. »

Son cheval montra quelques signes d'inquiétude et Morin tira légèrement ses rênes afin de le rassurer.

« Grâce à votre excellent travail ces dernières semaines, la France peut désormais compter sur vous pour la défendre sur le champ d'honneur. En conséquence, j'ai le plaisir de vous annoncer que le capitaine Chabenac sera dorénavant reconnu comme rattaché à mon service en tant qu'aide de camp. »

Jobert observa les rangs des cavaliers pour une quelconque réaction mais ces derniers restaient de marbre.

« J'ai choisi le capitaine Chabenac, poursuit Morin, car j'ai une confiance absolue en lui. Une confiance absolue et résolue. Il a démontré son attachement à la République en s'engageant dans les Chasseurs Volontaires il y a deux ans maintenant. Son intégrité morale et son patriotisme ne font aucun doute. Le capitaine Chabenac a prouvé sa détermination à maintes reprises et il est exactement le genre d'hommes qui ne faillira jamais à son devoir auprès de nous, ses frères d'armes. Capitaine Chabenac !

— Oui citoyen colonel !

— Au nom du régiment, je vous remercie pour vos efforts pour faire de la 8^{ème} compagnie la belle troupe qu'elle est aujourd'hui. Désormais, prenez votre place à l'état-major. »

Chabenac serra ses jambes et sa monture trotta jusqu'à rejoindre la ligne des officiers d'état-major. Une fois son nouvel aide de camp en place, Morin reprit son discours :

« Bien que je sois fier de votre travail, je ne peux m'empêcher d'exprimer ma déception de constater que certains d'entre vous n'aient pas revêtus la tenue que j'ai demandé à voir ce matin. Je vais appeler les noms des chasseurs fautifs et, si c'est votre, vous viendrez vous placer devant moi. Lieutenant Geourdai, 2^{ème} compagnie ! Sous-Lieutenant Neilage, 2^{ème} compagnie ! Maréchal des logis Huin, 2^{ème} compagnie ! Brigadier Yinot, 6^{ème} compagnie ! »

À l'appel de son nom, chaque chasseur fit avancer son cheval afin de se retrouver face au commandant, au centre de la place, où ils formèrent une ligne.

« Ces chasseurs ne portent pas la tenue appropriée pour leur grade. Je vais rectifier cela sur-le-champ. Lieutenant Geourdai, vous voilà désormais capitaine et commandant de la 8^{ème} compagnie. Sous-Lieutenant Neilage, je vous nomme

lieutenant et second de la 2^{ème} compagnie. Maréchal des logis Huin, vous voilà désormais sous-lieutenant à la 2^{ème} compagnie. Brigadier Yinot, je vous nomme maréchal des logis à la 2^{ème} compagnie. »

À l'annonce de la nouvelle affectation de chaque homme, le colonel avança son cheval afin de pouvoir leur donner leurs nouveaux insignes. Suite à cela, il déclara :

« Citoyens, mes félicitations pour vos promotions. À vos places ! »



« Venez avec moi. Tout de suite. »

Chabenac, comprenant au ton de l'ordre que Jobert n'était pas d'humeur à être contredit, se leva de table et suivit son camarade en-dehors de la salle à manger. Les deux hommes traversèrent ensuite la place d'armes puis passèrent la grande porte de la caserne. Ils poursuivirent leur chemin dans les ruelles étroites d'Avignon jusqu'à l'auberge où les officiers de la 2^{ème} compagnie avaient pris leurs quartiers. Jobert frappa la porte qui donnait sur la cour arrière.

Le bruit d'une clé tournant dans la serrure se fit entendre, suivi du grincement de la porte qui s'ouvrait. Les deux hommes entrèrent. Le maréchal des logis Yinot referma la porte derrière eux et le maréchal des logis Pultière boucla la serrure.

Jobert, suivi de Chabenac, traversa la cour et entra dans l'écurie. Ils trouvèrent quatorze hommes à l'intérieur, dont quatre étaient habillés en tenue civile et assis à même le sol. L'un d'eux était en train de pleurnicher. Autour des hommes au

sol se tenaient Neilage, Koschak, Voreille et Huin. Tous tenaient des bâtons ou des cravaches.

Geourdain, qui était allongé contre un mur, avait les bras croisés et un air détendu. À côté de lui se trouvaient le lieutenant et le maréchal des logis-chef de sa 8^{ème} compagnie, qui baissèrent les yeux afin d'éviter le regard de Chabenac, leur ancien commandant de compagnie.

Les trois derniers hommes, revêtaient des tabliers de cuir blanc et tenaient chacun une grande hache, étaient des sapeurs du 31^e régiment d'infanterie de ligne. L'un était plutôt gros, l'autre était grand et le dernier avait le nez écrasé. Tous avaient des barbes épaisses et des cicatrices au visage. Des chaînes et des fers de bagnards étaient disposés devant eux.

La porte de l'écurie fut fermée et bouclée. Jobert regarda les quatre hommes assis et leur fit signe de se lever. Trois obéirent.

« Voici le fils du couple que vous avez passé à tabac derrière le théâtre il y a trois jours, dit Jobert. Chabenac, retire ton habit et ton sabre. Voici les crapules qui ont attaqué tes parents. Ces trois ont confessé leur crime et attestent que le quatrième était de mèche. Celui-ci a brisé le nez et les côtes de ton père. Celui-ci... »

Ayant jeté son bicorne, son habit et son épée au sol, Chabenac s'avança et frappa.

Son attaque fut soudaine et sauvage. D'un coup de poing gauche sa première victime vacilla en arrière. Il poursuivit instantanément avec un crochet droit qui lui fracassa la mâchoire, le bourreau de son père tomba à genoux en crachant du sang.

En voyant cette scène, les trois sapeurs, jusqu'alors quelque peu avachis, se tinrent debout. Jobert remarqua la façon dont Chabenac donnait ses coups et la manière dont il disposait ses pieds afin de mieux équilibrer le poids de son corps. C'était évident qu'il avait pris quelques cours dans sa jeunesse.

Le deuxième homme, un grand malfrat aux cheveux roux,

contourna son collègue. Cet homme n'avait pas peur et, en serrant les dents, lança un coup de poing gauche vers le visage de Chabenac. Ce dernier, après avoir donné ses deux premiers coups, avait mis ses poings en position défensive : près de son visage, coudes contre ses côtes et son corps d'aplomb. Le jeune officier esquiva l'attaque et, en basculant son corps à droite, décrocha un crochet droit dans les côtes de son ennemi. Les spectateurs de ce combat restèrent bouche bée en entendant le craquement des os. Chabenac suivit cette attaque dévastatrice avec un autre crochet du droit sur le menton. Le coup était tellement fort qu'il brisa la mâchoire mais, avant même de pouvoir faire gicler du sang, le nouvel aide de camp lança un coup de gauche sur le nez. Le grand roux tomba en arrière et fracassa son crâne sur le sol de l'écurie.

Alors que Chabenac mettait son adversaire au tapis, le premier homme qu'il avait défait était de nouveau sur pied. Le dernier crochet gauche du militaire avait laissé ses côtes sans défense et son nouvel ennemi saisit l'occasion pour y loger un coup de poing. Mais Chabenac, sous les acclamations de Koschak et des sapeurs, réussit à dévier le coup avec son coude gauche puis, lança son attaque : un coup de poing remontant de la gauche dans le sternum suivi immédiatement d'un même coup à droite, sur la mâchoire. Son adversaire ne pouvait plus respirer tant sa bouche était remplie de sang mais l'aide de camp du Colonel Morin ne lui laissa aucun répit et lui infligea, de toutes ses forces, un crochet gauche au nez. Avec un son de craquement d'os, sa victime s'écroula au sol.

Chabenac reprit une posture défensive et s'avança sur le dernier homme. Soudainement, il reconnut celui-ci et s'arrêta brusquement.

« Je...Je...Je suis désolé, pleura l'homme qui n'avait pas encore levé les mains.

— Toi !? Ma mère venait juste de quitter ta maison ! Vaurien !

Elle avait apporté de la soupe pour ta mère !

— Je...Je suis... »

Chabenac lança un coup de poing remontant de la droite sur la mâchoire de son interlocuteur. Le coup était si brutal qu'il lui trancha la langue. L'homme tomba en arrière et frappa le sol de l'écurie en hurlant, avant de se tordre de douleur dans tous les sens, tentant désespérément d'arrêter le flux sanguin qui coulait comme un torrent de sa bouche.

Le jeune officier, à bout de souffle, laissa tomber ses poings sur ses côtés et fixa l'homme au sol, qui continuait à se tordre comme un poisson hors de l'eau.

« Toi ! hurla Chabenac, toujours tapissé dans l'ombre en train de te réjouir chaque fois que le malheur frappe ma famille. Ton obsession malsaine pour ma sœur est inadmissible. Allez crapule, debout !

— S'il vous plaît, pitié !

— J'ai dit DEBOUT ! »

Jobert s'avança et tendit la cravache à son ami. Chabenac lui jeta un regard et prit la cravache.

Les cris perçants de l'homme remplirent l'écurie. La cravache trancha la chemise avant de s'encaster dans la chair de sa victime. À chaque coup répondait un jet de sang, jusqu'à ce que le dos de l'homme à terre ne fût plus qu'un tas de viande ensanglantée. Après le quinzième ou vingtième coup, l'homme s'arrêta de hurler et perdit conscience.

À part le son des chevaux qui frappaient le sol et l'envol de quelques pigeons, un silence se fit dans l'écurie.

Chabenac cessa ses coups. Sa respiration était laborieuse. Son corps tremblait. Son visage était rouge de rage. Jobert lui tendit son habit, son bicorne et son épée. Il les prit et quitta l'écurie.

Geourdain se leva. Son second et le maréchal des logis-chef de la 8^{ème} compagnie prirent la position du garde-à-vous.

« Le 24^{ème} Chasseurs se bat pour la France et son peuple, dit

Geourdai, mais nous donnons notre vie pour nos frères d'armes. Par votre inaction, vous avez failli à protéger Chabenac, un camarade de votre propre compagnie. Vous déshonorez votre uniforme et, pire encore, vous n'avez rien fait pour soulager les souffrances de ses parents. Vous êtes une honte. Maintenant, partez d'ici. Sur le champ ! »

Les deux soldats quittèrent les lieux. Geourdai fit un signe de la tête à Jobert avant de les suivre.

Jobert se tourna vers les sapeurs. Après avoir reçu un signe de tête de l'officier de cavalerie, les fantassins prirent leurs chaînes et leurs fers et s'avancèrent vers les hommes ensanglantés au sol.

« N'ayez crainte citoyen capitaine, dit l'un des sapeurs. Le 31^e de Ligne fera en sorte de transformer ces bâtards en soldats. »



Assis sur un tabouret, Chabenac ouvrit la bouteille de cognac avec ses dents avant de cracher le bouchon dans les flammes d'un feu de camp. Il remplit deux chopes avec le breuvage et offrit l'une d'elles à Jobert.

« Mon père est mort. »

Jobert prit la chope et contempla le visage attristé de son camarade.

« Toutes mes condoléances...Qu'il repose en paix. »

Les deux hommes prirent une grande gorgée et regardèrent le feu en silence.

« Désolé de demander, dit enfin Jobert, mais quand est-ce qu'il est mort ?

— Il y a trois semaines. Merci d'avoir retrouvé ses assassins.

— Et où avez-vous appris à vous battre ainsi ?

— Un de mes anciens tuteurs. Mon père voulait que je sois capable de me défendre convenablement puisqu'il était convenu que j'allais devenir dragon. »

Le feu grésilla et le bois craqua. Les ronflements des soldats dans les tentes voisines se mêlèrent avec le coassement sporadique des grenouilles d'un étang.

« Est-ce que vos parents sont toujours de ce monde ? demanda Chabenac en remplissant sa chope.

— Ah...non...ma mère est morte en couches alors que je n'étais qu'un enfant... »

Jobert s'arrêta de parler. Chabenac leva la tête et vit la mâchoire serrée de son camarade, comme s'il luttait pour contenir l'émotion d'un souvenir douloureux.

« Quant à mon père, reprit Jobert soudainement, il fut tué dans une ruelle par des vauriens il y a dix ans maintenant.

— Je suis désolé d'apprendre cela. Vraiment. »

Jobert remplit son récipient à nouveau avant de mettre une bûche dans le feu. Il constata l'allure débraillée du jeune capitaine : ses cheveux étaient sales et mal coiffés, sa grosse moustache blonde était mal entretenue et il avait une barbe de quelques jours. Ses bottes n'avaient visiblement pas vu l'ombre d'une brosse de cirage depuis un bon moment et son pantalon était couvert de taches de sueur de cheval et d'huile de cuir de sa selle.

« Vous avez chevauché longtemps, Chabenac ?

— Pas vraiment. Dix jours peut-être. Votre compagnie est la dernière que je devais retrouver. D'ailleurs, j'ai des ordres à vous remettre.

— Avez-vous revu...Geourdaï ?

— Oui. J'ai revu la 8^{ème} compagnie quand elle est passée à Valence. Je savais que cela allait être difficile et c'était bien le cas.

C'est Geourdaï qui commande maintenant et c'est comme ça.

— Valence ? C'était quand ?

— Il y a deux mois. Début avril. Je suppose pas que vous n'êtes pas au courant pour les sabres mais nous avons découvert qu'ils n'étaient pas destinés aux insurgés en Vendée, mais pour des soulèvements qui étaient prévus ici, dans le Sud. De plus, nous soupçonnons que les têtes pensantes de cette cellule royaliste se trouvent à Avignon.

— Je sais que Lyon s'est soulevé. Est-ce que le 24^{ème} doit se rendre là-bas ?

— Tout ce que je sais, c'est que les ordres sont que le 24^{ème} doit se concentrer à Avignon. Rien de plus. »

Epuisé par les nouvelles de trahisons et de révoltes et trop exténué pour en saisir les enjeux, Jobert décida qu'il était l'heure de dormir et s'allongea sur sa chabraque, étendue au sol en guise de lit, pour dormir.

Soudainement, un grognement attira l'attention des deux officiers. C'était Voreille qui s'approchait.

« Ah Voreille, j'ai quelque chose pour vous, dit Chabenac tout en fouillant dans sa sabretache. Nous recevons des lettres à votre attention chaque semaine. Ça ne serait pas une amoureuse à tout hasard ? Au fait Jobert, j'ai une lettre pour vous aussi.

— Non citoyen capitaine, répondit le sous-lieutenant, visiblement gêné. Nous ne sommes que des amis. »

Voreille prit la lettre parfumée que lui tendit Chabenac et disparut dans la nuit d'un pas accéléré.

« Permettez-vous que je lise ma lettre rapidement ? demanda Jobert en brisant son sceau. Il se peut qu'elle contienne des nouvelles qui pourraient être pertinentes à notre conversation. »

Alors que Jobert lisait sa lettre au coin du feu, Chabenac remplit sa chope de cognac et prit une nouvelle gorgée.

« Ah ! dit soudainement Jobert. Vous vous rappelez le déjeuner du colonel après que vos parents furent attaqués ? Vous

vous rappelez que je vous avais demandé s'ils avaient un lieu sûr où se rendre et que vous m'aviez dit que vous n'en aviez pas ?

— Oui, je m'en souviens.

— Vous vous rappelez que je vous ai demandé que si un lieu sûr pouvait être trouvé, est-ce que votre mère serait disposée à s'y rendre ? »

Chabenac ne répondit pas mais fixa Jobert d'un regard soutenu.

« Comme vous le savez, dit Jobert tout en secouant la lettre, les hommes de ma famille fabriquent des selles et vendent des chevaux, mais saviez-vous que nos femmes travaillent depuis fort longtemps en tant que couturières pour l'armée ? Avec toutes les guerres que la France a menées dans le passé, ma famille a su se constituer une petite fortune. Je suis proche de Michelle, ma cousine, qui est non seulement couturière mais également une redoutable femme d'affaires avec deux ou trois ateliers de chapellerie. Elle habite à Paris dans une maison confortable, mais discrète, avec notre grand-tante. Michelle est toujours célibataire mais a des contacts très intéressants...

— Comme quelqu'un qui a accès aux rapports des stocks des armureries par exemple ?

— En effet. Alors après le repas du colonel, je lui ai écrit une lettre lui demandant si elle pouvait venir en aide à votre famille. J'apprends qu'elle est disposée à vous accueillir dans sa maison à Paris. Etant donné que vous serez quasiment des inconnus là-bas, elle pense pouvoir vous mettre ainsi à l'abri. »

Jobert tenta de voir la réaction de Chabenac mais le jeune officier continua de regarder les flammes du feu sans émotion.

« De plus, poursuivit Jobert avec un grand sourire, ma cousine a préparé une lettre de présentation à destination de

ta mère. Elle pense qu'une fois ta mère et ta sœur en sécurité à Paris, elle pourra les présenter à certains de ses contacts qui pourront leur être bien utiles. »

Jobert tendit la précieuse lettre de présentation vers Chabenac, qui était bouche bée.

« Je trouve que c'est un lieu sûr, n'est-ce pas ? »

Douzième Chapitre

Avignon, Juin 1793



Une petite brise matinale agita les longs rideaux de la grande fenêtre du bureau du colonel Morin. Dehors, la place d'armes était silencieuse mais, étant donné que ses chasseurs étaient soit en mission, soit à l'instruction, cela n'avait rien d'étrange. Le colonel et son major étaient en train d'étudier des cartes étalées sur une table lorsque la porte du bureau s'ouvrit. Jobert, suivi de Geourdai, entrèrent et saluèrent.

« Citoyens capitaines, dit Morin, la survie de la République est en danger. Le chaos règne à Paris et l'invasion de notre territoire, la guerre civile et les défaites militaires qui s'enchaînent n'aident en rien la situation. Les différentes factions politiques tentent de prendre le dessus l'une sur l'autre. »

Il jeta un journal au sol à côté de lui.

« Le nouveau Comité de Salut Public, désormais entièrement sous la coupe des Jacobins, a mis en place une « dictature révolutionnaire ». La Convention Nationale est aussi tombée entre les mains des Jacobins et de leurs alliés sans-culottes. Profitant de la révolte lyonnaise, ils ont instauré des nouvelles

lois afin d'éliminer toute opposition politique. Déjà trente députés girondins ont été arrêtés et seront prochainement exécutés. »

Jobert suivit le colonel du regard alors que ce dernier se déplaçait vers sa fenêtre.

« La majorité des opposants politiques arrêtés provient de villes du Sud, poursuit Morin, Lyon, Marseille, Toulon et Avignon. Ce coup politique ne va rien arranger avec l'Église, surtout maintenant que le Pape a déclaré la guerre à la République. »

Morin sortit une lettre de sa poche et l'agita vers les trois officiers présents.

« Ce matin, j'ai reçu la nouvelle que Marseille était en état de révolte ouverte, dit Morin avec une voix qui trahissait la gravité de la situation. Les Girondins marseillais souhaitent quitter la République et, pour empêcher que la France ne se désintègre, le régiment doit réagir immédiatement. »

Le colonel revint à la table et frappa son doigt sur une des cartes.

« D'ici peu, je vais recevoir des ordres du général Mouret pour mettre fin à ce soulèvement mais je souhaite toutefois prendre les devants. Raive et moi-même avons étudié les cartes et je pense qu'il est nécessaire que nous installions des piquets de surveillance autour de Marseille. Jobert, votre 2^{ème} compagnie vient de terminer sa mission d'escorte à Toulon et Marseille et, en conséquence, je peux envoyer l'intégralité du 2^{ème} escadron à Marseille. Des questions ?

— Oui citoyen colonel, répondit Jobert. Où se trouveront les autres escadrons pendant que nous installerons ces piquets ?

— Fergnes et son 1^{er} escadron resteront ici en attendant les ordres du général Mouret. Le 3^{ème} escadron escortera un convoi de poudre entre Avignon et Nice. Le 4^{ème} escadron est toujours en mission au siège de Lyon. Quant au 5^{ème} escadron,

il n'est pas encore prêt à entrer en campagne donc il restera ici également.

— Ne pensez-vous pas que la mission du 3^{ème} escadron aura un impact sur notre capacité à surveiller les routes autour de Marseille ?

— Le 4^{ème} Régiment d'Artillerie est à Nice et se prépare à rejoindre l'Armée d'Italie. Ce convoi, composé de quarante tonnes de poudre, est d'une importance vitale pour ses canons. D'ailleurs, il a envoyé un capitaine afin de l'accompagner. Quel est son nom déjà ? Bonaparte ! Il est prévu que ce convoi utilise les mêmes routes surveillées par votre escadron jusqu'à Aix-en-Provence, donc votre mission ne sera pas compromise. D'autres questions ? »

Jobert se pencha au-dessus de la carte étalée sur la table.

« Citoyen colonel, dit Jobert, je vois que vous avez prévu que la 8^{ème} compagnie s'approche de Marseille via Senas et effectue une reconnaissance de la région autour des Pennes-Mirabeau. Je ferai donc marcher ma 2^{ème} compagnie via Aix-en-Provence et Aubagne afin d'éclairer toute la zone à l'est de Marseille. Est-ce que cette proposition vous semble acceptable ?

— Très bien Jobert, répondit Morin. Le 2^{ème} escadron se mettra donc en marche dans l'heure. »



Dans la vallée d'Aix-en-Provence qui se déployait devant les cavaliers de la 2^{ème} compagnie, on pouvait clairement entendre des détonations de fusils.

Jobert scruta ses hommes. Neilage et Huin étaient en train

de vérifier que les carabines des hommes étaient chargées et prêtes à l'emploi alors que Duque se dépêchait de former un cercle défensif avec les quatre chariots de la compagnie et la petite charrette de Jobert. Koschak, quant à lui, fixait la direction d'où provenaient les détonations.

Devant Jobert, à sa gauche et à sa droite, se trouvaient deux sentinelles à pied. Ces soldats jetèrent des coups d'œil vers leur capitaine, ainsi qu'à Chabenac et Moench qui se tenaient à ses côtés. Le capitaine de la 2^{ème} compagnie tendit sa lunette de vue à Chabenac et vérifia sa montre de poche. Il était midi.

« Chabenac, dit Jobert, l'infanterie aux portes d'Aix se compose de membres de la Garde Nationale de la ville. Les deux cents civils qui leur tirent dessus sont, probablement, des royalistes marseillais. Qu'en pensez-vous ?

— Hmm, des royalistes ou des girondins ?

— Allez, des insurgés ! C'est mieux comme ça ? Lieutenant Voreille, vous chargerez les insurgés avec de la 2^{ème} compagnie. Mettez Huin et ses hommes à l'avant et quand Moench sonnera la charge, vous ferez en sorte de faire pivoter votre peloton de réserve afin qu'il puisse couper la route de Marseille au sud. Vous avez compris ? »

Voreille ne répondit pas. Ses yeux étaient grands ouverts, regardant vers la ville. Son visage pâle.

« Voreille ! hurla Jobert. Notre devoir est d'empêcher ces bâtards de se replier sur Marseille, par tous les moyens possibles. C'est clair ? »

Le lieutenant, surpris par le hurlement de son capitaine, sursauta sur sa selle.

« Oui capitaine...j'ai...j'ai compris ! »

Satisfait que le jeune lieutenant eût compris sa mission, Jobert se tourna vers Chabenac.

« Chabenac, auriez-vous l'obligeance de signaler notre arrivée au commandant des gardes nationaux ? »

Moench fit un signe de la main vers Neilage. C'était le signal pour le lieutenant de faire avancer ses hommes en colonne par quatre. Au signe de leur chef, les chasseurs pressèrent leurs chevaux en avant. Moench ordonna ensuite de former une colonne de pelotons et, enfin, de mettre la compagnie en ligne de bataille.

Malgré le bruit des sabots d'une centaine de chevaux en marche, les hommes pouvaient toujours entendre les claquements des détonations de fusils qui se rapprochaient inexorablement.

Monté sur Vert, Jobert se tenait au milieu de la route face à ses cavaliers qui s'approchaient et les observa intensément.

Les chasseurs tenaient chacun une carabine de la main droite et, en raccourcissant leurs rênes avec la main gauche, passèrent d'une formation à une autre. La compagnie était désormais sur quatre rangs, chevaux et cavaliers pressés les uns contre les autres. Huin dirigeait les deux premiers rangs alors que Voreille maîtrisait la progression des deux derniers.

Jobert tourna le regard plus loin sur la route, vers une ferme aux abords d'Aix-en-Provence. Les gardes nationaux et les insurgés, jusqu'alors en train de lutter pour le contrôle de cette bâtisse, arrêtaient le combat afin de contempler le nuage de poussière qui descendait vers eux.

Jobert leva la main et ses cavaliers s'arrêtèrent devant lui.

« Lieutenant Huin, dit le capitaine de la 8^{ème} compagnie, vos hommes sont-ils prêts ?

— Oui capitaine !

— Maréchal des logis Yinot, dit Jobert, vos hommes sont-ils prêts ?

— Oui...Oui citoyen capitaine !

— Maréchal des logis Pultière, vos gars sont-ils prêts ?

— Grand Dieu, oui citoyen capitaine ! répondit le sous-officier, ses yeux gonflés. »

Jobert se leva sur ses étriers et hurla : « 2^{ème} compagnie ! Etes-vous prêt à vous battre ? »

Les hommes lancèrent un rugissement d'approbation.

« 2^{ème} compagnie, cria Jobert, en avant – MARCHÉ ! »

Jobert tourna Vert et, ensemble, ils avancèrent au pas vers la ferme. En entendant Moench sonner la marche, les quatre cents gardes nationaux, jusqu'alors cachés derrière les murs de pierre de la ferme et ses dépendances, acclamèrent ces renforts avec joie.

« 2^{ème} compagnie, hurla Jobert en sortant son sabre, au trot – MARCHÉ ! »

Chaque chasseur attacha, par un crochet en acier, sa carabine à son baudrier. Ensuite, le bruit d'acier contre acier pouvait se faire entendre à l'instant où chaque sabre sortit de son fourreau.

Les insurgés tirèrent mais, à 300 mètres de distance, aucun projectile n'arriva à atteindre sa cible.

Ces idiots commencent à paniquer.

Les gardes nationaux reprirent leurs feux avec vigueur. Pultière et Yinot incitèrent leurs hommes de tenir leur place et à serrer les files.

En s'approchant de la ferme, Jobert remarqua que les fantassins sur sa gauche, visiblement encouragés par l'arrivée de sa compagnie, sautèrent par-dessus le mur qui les protégeait jusqu'alors et attaquèrent leurs assaillants à la baïonnette.

Jobert se mit sur la droite de sa compagnie puis, sabre en avant, hurla : « Moench ! Sonnez la charge ! »

En entendant le cri de la trompette incitant les hommes à l'attaque, les cavaliers de Huin pointèrent leurs sabres en avant et, avec un hurlement terrifiant, lancèrent leurs chevaux au petit galop tout en hurlant à tue-tête.

Certains insurgés firent feu mais la plupart jetèrent leurs armes et prirent leurs jambes à leur cou. Un jeune rebelle, n'ayant pas eu la présence d'esprit de ranger sa baguette de fusil dans son étui, fit feu sur Jobert. Jobert baissa instinctivement son épaule et le projectile effleura son casque avant que le

tireur soit renversé au sol par un coup d'épaule de Vert. En panique, l'homme tenta de s'échapper mais il fut écrasé par la vague de chevaux qui suivit le capitaine.

Voreille hurla à ses hommes, jusqu'alors cachés derrière les rangs de Huin, d'étendre la ligne. Ils obliquèrent et vinrent s'aligner sur leurs camarades, doublant ainsi le front de la compagnie. Désormais, les chevaux défilèrent à une vitesse de 15km/heure mais Jobert avait l'impression que ses chasseurs ne se donnaient pas à fond et il hurla : « Voreille ! Suivez-moi ! Suivez-moi ! »

Le lieutenant vit son capitaine en train de partir vers une centaine d'insurgés, qui étaient en train de fuir vers Les Pennes-Mirabeau au sud, et hurla à ses hommes de le suivre.

Jobert était désormais en train de traverser la route des Pennes-Mirabeau. L'ennemi était en train de fuir dans un chaos absolu, cherchant désespérément à rejoindre les arbres qui bordaient la route dans une tentative de s'échapper aux sabots des chevaux et aux lames de leurs cavaliers. Voreille et ses cinquante soldats arrivèrent soudain et firent un massacre, frappant et renversant l'ennemi terrorisé.

« Voreille, cria Jobert, vous bloquez cette route et vous vous assurez qu'aucun ennemi ne s'échappe. »

Visage fermé, le lieutenant fit un signe de tête avant de beugler des ordres aux soldats se trouvant sur sa droite. Brédieux arriva sur place, abattant un ennemi d'un coup de lame à l'épaule.

« Brédieux, appela Jobert, suivez-moi ! »

Vert s'avança au trot et, avec Brédieux et ses hommes le suivant de près, Jobert se fraya un chemin à travers les fuyards vers la route à l'est qui reliait Aix-en-Provence à Aubagne. Il jeta un regard derrière lui et vit Brédieux et ses hommes en train de frapper sans distinction à gauche et à droite dans la cohue de rebelles terrifiés.

Satisfait d'avoir coupé la retraite de l'ennemi ici, Jobert avait désormais un nouvel objectif : couper le repli de l'adversaire sur la route d'Aubagne qui se trouvait à deux kilomètres de distance, ou à cinq minutes de marche au petit galop. Accompagné de Brédieux et de ses hommes, le capitaine dépassa quelques petites maisons éparpillées des faubourgs d'Aix. La respiration laborieuse des chevaux et le son de leurs sabots se réverbèrent sur les murs de pierre et de bois.

Jobert et ses chasseurs tombèrent alors sur une compagnie de gardes nationaux avec un grand nombre de prisonniers. Il constata également que Huin et ses hommes l'avaient désormais rejoint.

« Moench, dit le capitaine, sonnez le ralliement. »

Jobert tira sa montre de sa poche. Il était midi trente.

Koschak émergea brusquement du nuage de poussière généré par les chasseurs de Huin. Il était sur ses gardes, comme s'il s'attendait à se défendre d'une seconde à l'autre.

« Maréchal des logis-chef, aboya Jobert. On gère les prisonniers et les blessés ! Et les chariots ! »

Koschak fit un signe de la tête et salua avec son sabre ensanglanté.

Treizième Chapitre

Juin 1793, Aix-en-Provence



Les rayons du soleil de l'aube percèrent les nuages au-dessus d'Aix-en-Provence. Les chevaux chassèrent les mouches autour d'eux avec des grands coups de queue alors que, non loin de là, une foule s'était rassemblée afin d'assister au départ de ses gardes nationaux pour Marseille.

Parmi la foule se trouvait Jobert, à la tête de sa 2^{ème} compagnie de chasseurs à cheval. Le capitaine de cavalerie salua les deux compagnies de fantassins qui défilèrent devant lui et se remémora avec satisfaction le moment où, pendant une réception à la mairie la veille, le commandant de la garde nationale locale mit un bataillon de six compagnies à sa disposition.

Les deux compagnies, sous les acclamations des habitants, devaient dans un premier temps marcher jusqu'au village des Pennes-Mirabeau au sud, où la 8^{ème} compagnie du capitaine Geourdaï les attendait. Jobert fit un signe et Neilage ordonna à sa troupe à se mettre en marche derrière les fantassins. Sous les acclamations de la foule, Jobert remarqua que le moral de ses hommes était bon. Il saisit la main de Chabenac, qui se trouvait à côté de lui et dit :

« Même si tu devais croiser une patrouille rebelle en route, tu devrais pouvoir rejoindre Geourdaï avant dix heures. Je serai à Aubagne vers midi et j'enverrai des détachements faire des reconnaissances vers Marseille et sur la route de Toulon. Quand tu seras de retour à Avignon demain, Neilage m'aura rejoint. »

Chabenac fit un signe de la tête pour confirmer qu'il avait bien entendu et avança son cheval afin de suivre la troupe de Neilage.

Jobert tira sur ses rênes et Bleu se tourna afin pour faire face à la compagnie. Les chasseurs avaient tous le sourire et les yeux braqués sur leur chef.

« Lieutenant Voreille ! hurla Jobert, prenez le commandement de la compagnie et rejoignez Aubagne ! »

La 2^{ème} compagnie commença à marcher vers l'est, suivie de près par trois cents gardes nationaux. Certains de ces jeunes fantassins avaient embroché des miches de pain sur leurs baïonnettes et d'autres saisirent les bouteilles de vin que la foule leur tendait.

Jobert prit place au centre de cette colonne à côté de Koschak. Le capitaine avait hâte d'échanger avec son sous-officier.

« Maréchal des logis-chef, êtes-vous satisfait du déroulement du premier combat de la 2^{ème} compagnie ? demanda Jobert.

— Oui citoyen capitaine, répondit Koschak, nous sommes chanceux d'avoir fait nos premières armes en écrasant une bande d'ouvriers et d'apprentis sans aucune expérience militaire. Je n'ose pas imaginer le désastre si nous avions eu à faire à des *jägers* prussiens en embuscade ou bien à une charge de dragons autrichiens. Nous sommes vraiment des veinards, il n'y a rien à dire.

— Tout à fait ! Avec un ennemi aussi amateur, j'ai l'intention de me saisir de l'occasion que présente cette mission pour apprendre aux hommes comment se comporter au combat. Des nouvelles concernant nos blessés ?

— Le chasseur Millone souffre d'un cas grave d'humiliation, car il doit voyager dans un chariot depuis qu'il s'est cassé le bras en tombant de cheval. En ce qui concerne le chasseur Dalmuz, il est plutôt fier de la marque qu'une balle l'a laissée sur son épaule.

— Et qu'est devenu le cheval qui s'est pris une balle au genou ?

— J'avais l'intention de le faire abattre mais votre valet m'a proposé de l'emmener en ville et de l'échanger contre deux longues de porc.

— Je vois. Comment la perte de ce premier cheval a-t-elle été accueillie par les hommes ?

— Avec beaucoup de mélancolie. Quelques larmes même. Pultière a fait défiler sa troupe autour du cheval et lui a rendu les honneurs avant que Orlande l'emmène.

— Nous savons qu'un jour, de telles choses seront aussi banales pour eux que de nettoyer leurs armes. »

Koshack approuva d'un signe de tête.

« Comment la compagnie a réagi face à sa première perte au combat ? demanda Jobert tout en caressant la crinière de Bleu.

— Comme nous lors de notre première fois, répondit Koshack, mais ils sont vite passés à autre chose quand les habitants de la ville sont arrivés pour distribuer du pain chaud et des poulets rôtis.

— Quelles sont les pertes pour l'ennemi ?

— Environ 150 rebelles. Une quinzaine par balle et pas plus de dix par coups de sabre. Les autres ont été piétinés par les chevaux.

— Et êtes-vous satisfait de nos manœuvres ?

— Absolument citoyen capitaine ! Les hommes de Brédieux se sont bien comportés lors de la fusillade initiale. Aucun coup ne fut tiré accidentellement. Le déploiement en colonne par quatre et en ligne de bataille s'est bien passé. Au camp, je n'ai

constaté ni blessure à la bouche des chevaux, ni de perte de sabot. Pour une première action, le résultat est plutôt satisfaisant. Et vous ? Quelles sont vos impressions ?

— Le maire et le commandant de la garde nationale furent satisfaits des 300 prisonniers que nous avons faits. Aix-en-Provence est une ville universitaire acquise aux idéaux de la République donc je suis heureux de pouvoir ajouter un bataillon de 500 fantassins à nos rangs. Peut-être que nous pourrions prendre Marseille par nous-mêmes ?

— Du calme, citoyen capitaine, dit le maréchal des logis-chef, voyons d'abord si ces gosses d'avocats et de boulangers arrivent à marcher six heures sans pause. »



Après six heures de marche sous le ciel de Provence, la perspective de devoir combattre à Aubagne fut attendue avec impatience par beaucoup de chasseurs au sein de la 2^{ème} compagnie. Jobert observa ses jeunes soldats, qui se vantaient de la bravoure qu'ils allaient démontrer dans la bataille à venir.

En revanche, les soldats de la garde nationale de Aix-en-Provence avaient toutes les difficultés à accomplir cette marche d'une trentaine de kilomètres. Pendant les deux premières heures de marche, les jeunes fantassins chantaient et racontaient leurs exploits de la veille. Plus tard, après quatre heures de marche, les pelotons étaient bien silencieux et après six heures à défiler dans la poussière, sans une goutte d'eau dans leurs gourdes, la colonne se trouvait éclatée le long de la route. Les grognements et jurons des hommes témoignèrent des

souffrances physiques qui pesaient sur eux.

« Voreille, quelle heure est-il ? demanda Jobert tout en observant Aubagne avec sa lunette.

— Presque midi citoyen capitaine. »

Aubagne était bien calme sous le soleil de midi. La ville se trouvait entourée de vergers, de petites cabanes et de grandes fermes. Le bourdonnement des abeilles et des mouches fut le bruit le plus imposant, rythmé par l'appel d'une oie ou d'un veau.

Jobert rangea sa lunette. Derrière lui se trouvaient Voreille, Huin et le chef de bataillon des gardes nationaux. Plus loin encore, quatre compagnies de fantassins se tenaient prêtes.

« Citoyens, dit Jobert, vous remarquerez que les rebelles n'ont pas installé de postes avancés et qu'aucune sentinelle n'est présente sur les murailles de la ville. Aucune âme, qu'elle soit civile ou rebelle, ne peut être observée dans ses rues. Pas un son de cloche, ni de tambour ou de cornet. »

Le capitaine se retourna vers le chef de bataillon, dans la soixantaine, monté sur un gros cheval.

« Citoyen commandant, dit Jobert, avec votre permission, je souhaite vous soumettre mon plan d'action.

— Procédez citoyen capitaine.

— En vue de tout ce que j'ai souligné à l'instant, soit l'ennemi n'est pas à Aubagne, soit il est en train de faire la sieste après un bon repas, soit il nous prépare une embuscade. Avec la réquisition de toutes les pièces d'artillerie et chevaux disponibles dans les armées de la République, la chance que l'ennemi ait ces armes en sa possession est peu probable. D'ailleurs, le manque d'artillerie et de cavalerie au sein des forces de l'ennemi, hier à Aix, appuie ma supposition. »

Jobert pointa du doigt en direction d'une route à l'ouest.

« Mon objectif, poursuivit le capitaine, n'est pas de prendre Aubagne mais de sécuriser la route qui relie la ville à Marseille.

À cette fin, la 2^{ème} compagnie se dirigera vers cette route en passant à l'ouest de la ville. Huin, vous attendrez ici avec vos hommes et le train jusqu'à l'arrivée des trainards. Une fois le bataillon rassemblé, vous avancerez sur l'entrée nord de la ville. »

Le sous-lieutenant Huin fit un signe de la tête.

« Voreille, continuait Jobert, lorsque la route sera sous votre contrôle, je vous enverrai Brédieux et ses hommes afin de bloquer toute avancée ennemie en provenance de Marseille. Ensuite, avec le peloton de Pultière, nous entrerons dans Aubagne par l'ouest en même temps que les fantassins au nord. »

Le chef de bataillon accepta le plan. C'est alors que Koschak rejoignit le groupe à la tête d'une patrouille. Le sous-officier confirma que la ville était défendue par une garnison d'une centaine d'hommes.

« Alors nous n'avons plus de temps à perdre, dit Jobert. Voreille, suivez-moi. »

Voreille et sa troupe s'avancèrent vers la route de Marseille. Au loin, on pouvait distinguer les prés sur les hauteurs surplombant la vallée. Des travailleurs agricoles arrêtaient leur travail afin d'observer le passage des cavaliers. Un troupeau de vaches meugla de panique et une enfant se dépêcha de retirer son chaton du milieu du chemin avant que celui-ci ne soit piétiné sous les sabots des chevaux.

Après un quart d'heure, la troupe de cavalerie arriva sur la route de Marseille.

Jobert scruta les lieux. Un corbeau s'envola bruyamment et quelques hirondelles étaient en train de gazouiller dans un grenier à foin avoisinant. Un peu plus loin, les aboiements d'un chien pouvaient se faire entendre ponctuellement. Quelque chose n'allait pas.

« Maréchal des logis-chef, appela Jobert, vous prenez les hommes et vous me sécurisez cette route. Empêchez toute approche ennemie vers Aubagne. »

Koschak salua avant de hurler : « Maréchal des logis Brédieux, faites mettre pied à terre à vos cavaliers et allez me couvrir cette haie là-bas. »

Jobert se retourna vers l'autre maréchal des logis et dit : « Pultière ! Faites descendre vos hommes et tenez votre position. Je vous donne cinq minutes pour boire un coup, ajuster vos sangles et charger vos carabines. »

Alors que les hommes de Pultière étaient en train de se préparer, Jobert prit sa montre. Il était midi vingt. Il la rangea avant de hurler : « A cheval ! Prenez vos carabines et en route pour Aubagne. En colonne par quatre, au trot, marche ! »

Quelques cavaliers ronchonnèrent mais Plutière aboya : « Fermez-la bande de fainéants ! Le capitaine a donné des ordres alors on exécute ! »

Avec un nouveau sentiment d'urgence, le peloton prit la route vers Aubagne. Dix minutes plus tard, les cavaliers firent leur entrée par la porte ouest de la ville. Ils trouvèrent deux sentinelles rebelles, allongées contre les murailles dans un profond sommeil. Sous un arbre avoisinant, des femmes, jusqu'alors en train de débarrasser une table, s'arrêtèrent pour observer les chasseurs.

« Dois-je réveiller ces gaillards ? » demanda Pultière.

Jobert fit un non du doigt et jeta un regard noir aux sentinelles endormies.

Le vacarme de trente chevaux n'est pas assez bruyant pour vous, bande de bâtards ?

« Soldats, déclara Jobert, voici pourquoi le crime de dormir alors qu'on est sentinelle est puni par la mort. »

Le capitaine descendit de Bleu avant de sortir son sabre. Il mit la pointe de sa lame près de la gorge d'une des deux sentinelles. Avec sa main gauche, il saisit le canon du fusil du malheureux fantassin avant de lui transpercer la gorge. Sa victime toussa, ses yeux écarquillés, avant de s'écouler au sol.

Le bruit de la chute de son camarade éveilla la seconde sentinelle mais d'un geste rapide et précis, Jobert lui trancha la gorge également. Le capitaine nettoya le sang sur sa lame avec le bonnet en laine d'un des fantassins avant de remonter sur Bleu. Les cavaliers étaient tous abasourdis par ce qu'ils venaient de voir.

« Veillez à ce que ceci ne vous arrive pas, dit Jobert. On ne joue pas à faire le soldat. »

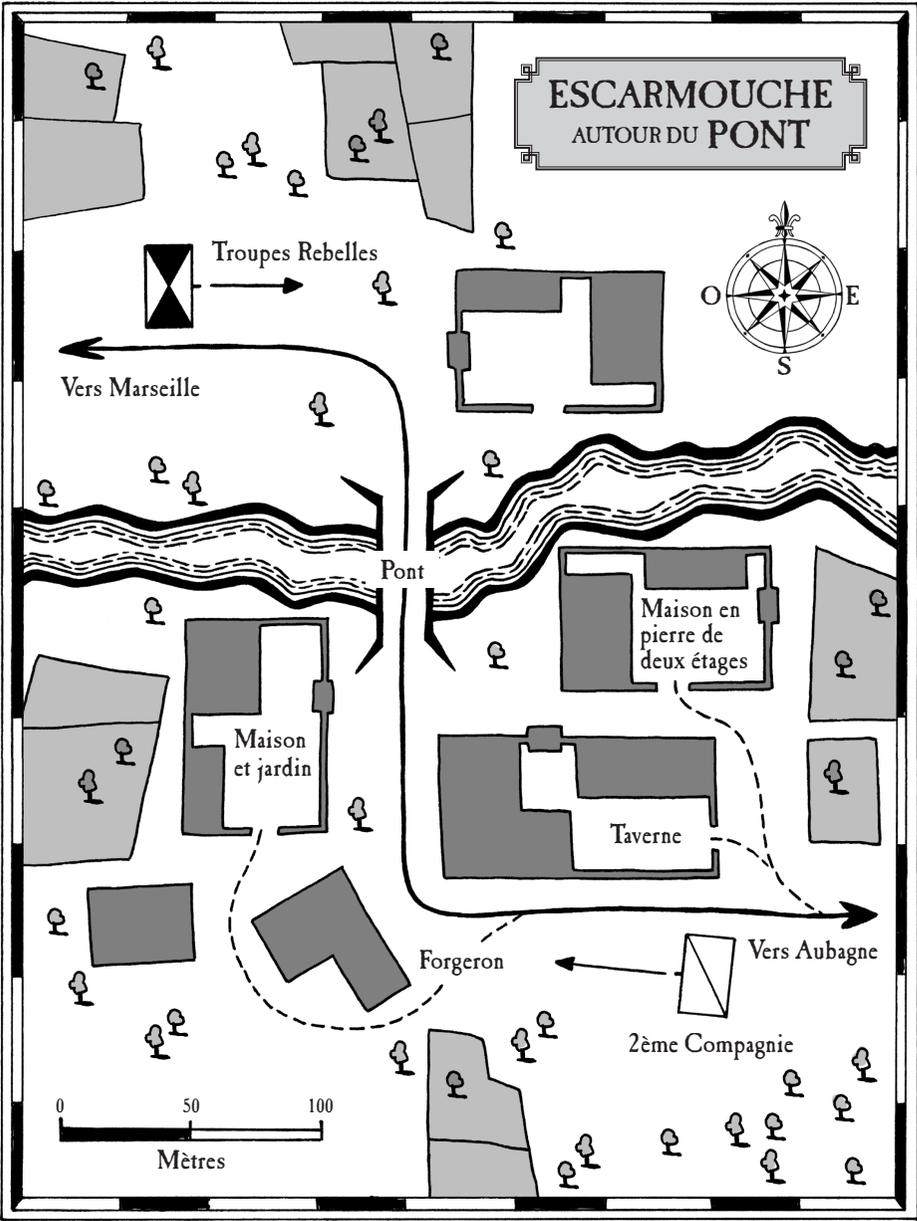
Les deux corps convulsèrent. Pultière fit un sourire malicieux et les jeunes cavaliers s'échangèrent des regards d'effroi.

Les cavaliers passèrent devant les femmes silencieuses et pénétrèrent dans la ville. On pouvait désormais distinguer le bruit d'un attroupement et, après quelques minutes, la troupe se trouvait sur la place centrale de la ville.

Là se trouvaient trois cents gardes nationaux en train de surveiller une centaine de prisonniers marseillais. Tout autour, une foule de mille habitants contemplait la scène en murmurant. En apercevant l'arrivée de Jobert et de ses hommes, le vieux chef de bataillon leva son tricorne en guise de salut. La bataille d'Aubagne était désormais terminée.

« Voreille, dit Jobert en descendant de cheval, allez rejoindre Brédieux. Nous avons besoin de savoir où se trouve le reste des rebelles avant d'établir le camp ce soir. Oh et pour votre gouverne, si j'avais décidé d'arrêter ces sentinelles, je les aurais fait fusiller en tant que traîtres. »

ESCARMOUCHE AUTOUR DU PONT



Quatorzième Chapitre



La vallée où se trouvait Aubagne avait été creusée par une petite rivière qui rejoignait la Méditerranée au sud de Marseille. À une heure de cheval d'Aubagne, la route vers Marseille traversait cette rivière à un endroit étroit au moyen d'un vieux pont en pierres.

Jobert observa la fusillade qui augmentait en intensité autour de ce pont.

À la tête d'une vedette, le maréchal des logis Brédieux avait tiré sur une cible passagère. En voyant une bande de soldats ennemis sortir avec empressement d'une taverne, le sous-officier avait fait descendre ses cavaliers de leurs chevaux et prirent refuge dans un atelier de forgeron qui donnait sur la route de Marseille. Tout à coup, Brédieux et ses hommes firent feu et leurs balles frappèrent deux ennemis à l'entrée de la taverne.

Les rebelles encore à l'intérieur du bâtiment commencèrent à faire feu depuis les fenêtres. Le reste du peloton de Brédieux descendit de cheval et suivit Voreille. Le sous-lieutenant, sabre

en main, fit encercler la position ennemie et ordonna à ses hommes de faire feu.

Alors que les balles sifflèrent tout autour de lui, Jobert arriva à compter une trentaine de rebelles à trois cents mètres de ce pont.

« Lieutenant Huin, appela le capitaine en montrant la direction de l'ennemi avec son sabre, une colonne ennemie approche. Capturez ce bâtiment en pierre au-delà de la taverne. Dites à Yinot de vous couvrir. »

Le peloton de Yinot s'avança rapidement le long d'une ruelle et disparut en direction de son objectif. La fusillade en provenance de la taverne était en train de ralentir mais celle de l'autre côté de la rivière augmenta en intensité.

« Moench ! hurla Jobert. Allez trouver Voreille et dites-lui que l'ennemi marche vers le pont. Dites-lui aussi que Huin est parti prendre la bâtisse en pierre derrière la taverne. »

Moench laissa les rênes de son cheval à Duque et descendit de cheval. Après avoir passé sa trompette dans le dos afin que l'instrument ne le gêne pas, il saisit sa carabine avant de partir à la recherche du sous-lieutenant.

Jobert prit sa montre. Il était seize heures et demie. Trois heures avant la tombée de la nuit. Les détonations de fusil se poursuivirent et Bleu frappa un sabot sur la route par impatience.

« Tulloc ! Duval ! Avec moi » appella Koschak. Les trois hommes abandonnèrent leurs montures et se frayèrent un passage jusqu'au mur de la forge. Ils allaient bientôt pouvoir utiliser les nouvelles carabines rayées, tenues par Tulloc et Duval, que le major Raive avait donné à la 2^{ème} compagnie deux mois plus tôt. Ces armes avaient une portée bien plus importante et précise, pouvant frapper des cibles à 300 mètres de distance, alors que les carabines ordinaires n'avaient qu'une portée de 50 mètres.

« Maréchal des logis Plutière ! hurla Jobert. Faites descendre

votre peloton. Saisissez vos sabres et vos pistolets et capturez la taverne. Duque, une fois que Pultière a pris son objectif, faites monter nos chariots. Nous établirons le camp autour de celui-ci ensuite. »

Duque fit un signe de la tête et fonça le long de la route vers Aubagne, où se trouvaient les cinq chariots de ravitaillement, à 400 mètres de distance.

La fusillade ennemie commençait à s'affaiblir. Jobert scruta les positions de ses adversaires. Il savait que la prise du pont avait semé la panique dans les rangs rebelles.

Il vit alors un des brigadiers du peloton de Brédieux, à l'abri dans la forge, lui faire des signes de la main. Jobert fit avancer Bleu derrière la forge avant de descendre, passant les rênes de son cheval à Moench qui était de retour de sa mission, et de suivre le brigadier à l'intérieur.

La forge, construite avec des murs de bois massif doublés de fer, fut l'abri idéal. Alors que deux chasseurs maintenaient un feu roulant sur l'ennemi, un troisième s'occupait de recharger les carabines alors que le quatrième était quelque part à l'extérieur à surveiller les chevaux de ses camarades.

Jobert trouva Brédieux et trois blessés, dont Voreille. Ce dernier tenait un pansement ensanglanté sur sa main gauche.

« Citoyen capitaine, dit Brédieux avec les mâchoires serrées autour de sa pipe, je ne sais pas quoi faire. »

Un chasseur était assis contre un mur. Sa blessure au bras le faisait balancer en avant et en arrière de douleur. Jobert s'agenouilla auprès de lui et lui tapota l'épaule.

Mon pauvre ami, vous allez perdre ce bras ce soir.

Le second chasseur blessé était allongé par terre, son dolman ouvert et son gilet de laine blanche trempé de sang. Ses lèvres étaient bleues. Ses mains griffaient le sol et il avait du mal à respirer. Jobert savait que ce jeune soldat allait bientôt mourir.

« Maréchal des logis, dit le capitaine, vérifiez le niveau de munitions de vos hommes. Le feu de l'ennemi est en train de diminuer car ils ne peuvent... »

Le rugissement de plusieurs voix humaines se fit entendre soudainement depuis l'autre côté de la rue.

« C'est Pultière ! s'exclama Jobert. Il a pris la taverne !

— Que faisons-nous des blessés ? demanda Brédieux.

— Restez concentré sur votre mission, maréchal des logis. Vous devez empêcher l'ennemi de traverser ce pont. Allez, exécution ! »

Brédieux fit un signe de la tête et agrippa sa carabine avec détermination.

« Voreille, dit Jobert, allez rejoindre Pultière. Faites en sorte que personne ne traverse ce pont. »

Le jeune officier lança un regard à l'homme étalé au sol puis un autre vers Jobert. Ses yeux étaient remplis de larmes mais, tout en serrant les dents, il se leva et quitta la forge.

Des coups de feu éclatèrent quelque part à l'extérieur. Jobert vit deux rebelles, qui tentaient de traverser le pont, s'effondrer au sol.

Nos nouvelles carabines entrent action.

Il vit alors Neilage et Moench entrer par la porte arrière et dit, surpris : « Bienvenue lieutenant. Je ne pensais pas vous revoir avant demain. Moench, passez le mot aux hommes du peloton du lieutenant Neilage qu'ils doivent laisser leurs chevaux et rejoindre les troupes dans la maison à côté. J'ai l'intention de mener une attaque de flanc au-delà du pont. »

Le grand sourire du lieutenant disparut en enjambant les deux soldats blessés au sol.

« Neilage, poursuivit Jobert, ce pont est notre objectif. Je vais me servir de vos hommes pour mener une attaque. Je veux que nos vedettes soient positionnées de l'autre côté avant la tombée de la nuit. Envoyez des hommes de Pultière ici afin d'évacuer

ces blessés à la taverne et envoyez un messenger à cheval à Aubagne pour récupérer un docteur. Je serai de retour à la taverne au crépuscule. Lieutenant, quoiqu'il se passe, gardez ce pont. »



Dans l'atmosphère enfumée de la taverne, Chabenac était en train de se verser du vin dans un petit quart en bois. A la lumière du boudoir, le liquide avait une couleur pourpre. Une fois servi, l'aide de camp donna le breuvage à Jobert, qui l'avalait d'un trait sous les yeux du chef d'escadron Avriol.

« Bienvenue au quartier-général de la 8^{ème} compagnie, dit Jobert. Quel bon vent vous amène ?

— Avignon vient de se soulever contre la République voilà une semaine, répondit Avriol. »

Geourdain sursauta. Jobert pensa instantanément à Rose de Chabenac avant de se ressaisir.

« Qu'attendez-vous du 2^{ème} escadron citoyen chef d'escadron ? demanda Jobert.

— Rien. Poursuivez votre mission, répondit Avriol. Il y a trois jours, le général Carteux a commencé à concentrer une force de trois mille hommes à Valence.

— Pardonnez-moi mais vous avez dit le général qui ?

— Carteux. Il remplace Mouret. Décision du comité de salut public oblige. »

Jobert allait poser une nouvelle question mais Chabenac lui fit un signe de rester silencieux.

« Trois mille hommes ne constituent pas une armée

redoutable, poursuit le chef d'escadron, mais cela devrait suffire pour reprendre Avignon et Marseille. Quatre bataillons d'infanterie, une batterie d'artillerie à pied et le 24^{ème} Chasseurs. Le colonel Morin a demandé au 1^{er} escadron de surveiller le sud d'Avignon alors que le nord est sous la surveillance du 4^{ème} escadron. Les 3^{ème} et 5^{ème} escadrons sont toujours dans la caserne, en train de protéger quarante tonnes de poudre noire stockées dans l'arsenal. Quant au 2^{ème} escadron, il paraît qu'il est en permission non loin de Marseille.

— Vous êtes en train de me dire que le convoi de poudre est toujours à Avignon ? demanda Geour dai. Et cela depuis deux semaines ?

— Ce n'est pas une mince affaire de trouver et rassembler 80 bœufs pour tracter un tel convoi, répondit Avirol. Trouver une quarantaine de conducteurs fidèles à la République est aussi une tâche qui prend beaucoup de temps. Le capitaine d'artillerie qui commande le convoi a pris la décision de laisser tout son monde sur place. Ce capitaine Bonaparte est parti rejoindre Valence afin de proposer ses services au général Carteux et l'informer que son convoi ne peut pas arriver à destination tant que les routes restent sous le contrôle des insurgés.

— Est-ce que le colonel Morin souhaite que le 2^{ème} escadron protège la route de Nice ? demanda Jobert.

— Non. La sureté des routes n'est pas le sujet qui préoccupe le colonel. Vous avez récemment indiqué dans un rapport que les rumeurs parmi vos prisonniers parlent d'un convoi de poudre protégé par une escorte de deux cents chasseurs. Le colonel pense qu'une telle information pourrait bien avoir été obtenue par un réseau d'espions royalistes à Avignon. Cependant, personne ne pourrait avoir connaissance de la composition de l'escorte sauf si cette information avait été livrée à l'ennemi par un espion opérant au sein du régiment.

Cela fait un certain temps que le major Raive avait la suspicion que de tels agents ennemis pouvaient se trouver parmi nous et travaille à les démasquer. »

Jobert prit un peu de fromage et de poisson fumé d'un plateau sur une table.

Des espions dans mon escadron ?

« Puisque nous sommes sur le sujet du renvoi du général Mouret, dit Avriol, et de celui d'agents perturbateurs au sein du régiment, je dois vous mettre en garde d'un autre danger. »

Jobert pouvait détecter la colère qui commençait à monter dans le chef d'escadron.

« Le comité de salut public vient d'inventer une nouvelle fonction, poursuit Avriol, les représentants du peuple aux armées. Il s'agit de jeunes individus bien en vue dans le club jacobin animés par une ferveur partisane de transmettre la liberté et l'égalité à la jacobine à tous. Ces représentants sont présents dans toutes les armées avec pour mission d'arrêter, renvoyer ou exécuter toute personne qui pourrait s'avérer dangereuse pour la République. Ils sont également chargés de repérer des futurs talents militaires et de les mettre à la tête de nos armées afin de faire cesser les défaites. Ce sont eux qui ont remplacé Mouret avec Carteux. Grand Dieu, ce Carteux était simple dragon il y a vingt ans et ne s'intéresse qu'à la peinture mais comme il est un bon jacobin, le voilà désormais général. Un piètre général s'il faut croire ce qu'il se dit. »

Avriol s'arrêta brusquement comme s'il se retenait de devenir grossier ou de prononcer un mauvais mot de trop. De nouveau calmé, il reprit son discours avec un ton bien plus apaisé :

« Jobert, ces citoyens-représentants vont prochainement rendre visite au 24^{ème} Chasseurs. Je vous conseille fortement de ne pas les décevoir sous peine de vous voir trainé devant un peloton d'exécution. Dans le cas où vous arriveriez à les impressionner, il est probable que vous serez obligé d'accepter

un poste de général, qui vous sera fatal dès le premier revers. Faites attention Jobert et rappelez-vous toujours que ces gens sont extrêmement dangereux. »

Quinzième Chapitre

Juillet-Août 1793, Marseille



« Citoyen capitaine, réveillez-vous. »

Jobert se redressa en clignant des yeux à la lueur d'une bougie.

« Qui est-ce ? demanda le capitaine en fronçant ses sourcils.

— Chasseur Dalmuz, citoyen capitaine. Je vous apporte un message de la part du lieutenant Huin : Il est quatorze heures et Marseille est en fête. »

Jobert remarqua que le chasseur comptait ses doigts en récitant son message, comme s'il avait besoin de faire ainsi pour mieux retenir ces informations. D'autres hommes couchés autour d'eux, jusqu'alors immobiles, se retournèrent afin de mieux entendre.

« Quelque chose est en train de se passer à Marseille, reprit Dalmuz en regardant son petit doigt, et le lieutenant Huin sollicite votre présence.

— Quelle heure est-il actuellement ? demanda Jobert en chaussant ses bottes.

— Il est quatre heures trente, répondit Duque. Dois-je préparer Bleu, citoyen capitaine ?

— Souhaitez-vous que je sonne le rassemblement ? demanda Moench.

— Oui Duque, retourna Jobert. Moench, sonnez plutôt le réveil et l'appel aux sous-officiers. »

Cinq minutes plus tard, la salle fut remplie de soldats.

« Huin et les hommes de Yinot sont en vedettes, dit Jobert. Nous avons reçu des informations que quelque chose est en train de se passer à Marseille. Je m'y rends sur-le-champ. Maréchal des logis Pultière, veuillez préparer vos hommes pour un départ immédiat. Lieutenant Neilage, vous m'enverrez un des pelotons de Voreille, au cas où j'ai besoin d'estafettes. Renforcez nos positions autour du pont et que le train se prépare à retourner à Aubagne. »

Une demi-heure plus tard, alors que les premiers rayons de l'aube commencèrent à éclaircir la vallée, le peloton du maréchal des logis Pultière, accompagné par Jobert et Moench, se tenait dans un champ au-delà de la périphérie orientale de la cité phocéenne. A 500 mètres de ce groupe se trouvaient Huin et Yinot en train d'observer la ville à travers le brouillard méditerranéen.

« Bonjour citoyen capitaine, dit Huin en voyant Jobert s'approcher. Voyez-vous cette colonne de rebelles qui passe la porte là-bas ? J'évalue sa force à deux mille hommes et elle avance vers le nord.

— Ils portent l'étendard tricolore, dit Jobert en observant la colonne avec sa lunette. Et chaque soldat porte un havresac bien rempli.

— J'ai pris l'initiative de capturer quelques prisonniers pendant la nuit, qui m'ont informé qu'ils marchent sur Avignon.

— Bien sûr, afin d'apporter de l'aide à la récente révolte. Cependant, comment pourraient-ils savoir ce qui se passe à Avignon puisque nos troupes contrôlent les routes ?

— Peut-être que des messagers sont arrivés depuis l'ouest en provenance de Nîmes ou Arles ? Ou via le port ?

— Il est possible qu'ils visent Aix-en-Provence.

— Ce n'est pas ce que mes prisonniers m'ont indiqué. Citoyen capitaine, Aix-en-Provence est en sûreté. Les gardes nationaux là-bas sont acquis à la cause républicaine et la ville n'est pas en révolte ouverte comme c'est le cas à Avignon. Pourquoi attendre trois semaines pour attaquer une position à seulement une journée de marche ? »

Jobert baissa sa lunette. Maintenant que la colonne d'hommes avait passé la porte, un petit troupeau de moutons accompagné de femmes poussant des charrettes fit son apparition.

« Cette colonne pourrait bien approcher Avignon en longeant la rive droite du Rhône, dit le capitaine.

— Mais citoyen capitaine, protesta Huin, cela nécessiterait de voyager par barges et à contrecourant au préalable. Par ailleurs, avancer sur la rive droite ajouterait deux jours de plus à notre marcher. Les habitants savent qu'en été, cette route est infestée de moustiques et de maladies à cause des marécages qu'elle traverse.

— Loin de moi l'idée d'ignorer les conseils des locaux, dit Jobert en levant sa lunette une nouvelle fois au visage.

— Dans deux heures, cette colonne arrivera sur la position tenue par la 8^{ème} compagnie. Mes prisonniers me confirment qu'ils pensent qu'ils ont à faire uniquement à une centaine de chasseurs.

— Pardon ? Comment pourraient-ils savoir cela ?

— Ce sont leurs officiers qui auraient dit qu'une centaine de chasseurs défendait la route d'Avignon.

— Mais aucun espion à Avignon ne pourrait savoir que c'est la 8^{ème} compagnie qui tient la route. Cette information confirme que notre taupe se trouve soit dans la 2^{ème} compagnie, soit dans la 8^{ème} compagnie.

— Tout à fait citoyen capitaine. Souhaitez-vous interroger les prisonniers ?

— Non. Pas pour l'instant. J'ai besoin d'envoyer un message à Geourdai et Neilage. Notez bien ces mots Huin. »

Jobert cligna des yeux avant de commencer sa dictée.

« À l'attention de Geourdai : Porte est de Marseille, cinq heures du matin du 2 juillet. Deux mille fantassins ennemis marchant vers Avignon. Prendront certainement la route la plus courte via Sénas. Information confirmée par prisonniers. L'ennemi est au courant que la 8^{ème} compagnie contrôle la route d'Avignon. Aucune cavalerie ou officiers à cheval. Quelques charrettes tirées par des femmes. Aucune arme à feu constatée. La présence de l'artillerie n'est pas constatée mais est possible. L'inexpérience de la colonne ennemie fait qu'elle sera vulnérable à une journée de marche d'Avignon. »

Jobert attendit que Huin termine sa dictée avant de reprendre de nouveau.

«Voyez-vous Huin, une compagnie d'infanterie bien entraînée occupe une cinquantaine de mètres. Quatre compagnies occuperaient alors deux cents mètres. Vous vous rappelez les gardes nationaux de Aix ? Ces quatre compagnies étaient étalées sur une distance d'un kilomètre peu de temps après avoir débuté la marche. Après seulement trente kilomètres de marche, les compagnies étaient dispersées sur une distance de trois kilomètres. Cette colonne rebelle est du même calibre et s'apprête à parcourir une distance de 90 kilomètres.

— Je comprends citoyen capitaine. Ils seront arrêtés autour de la Durance.

— Pardon ?

— La Durance, une rivière qui descend des Alpes et rejoint le Rhône au sud d'Avignon. Les Grecs ont construit un pont à cet emplacement il y a deux mille ans.

— Nous verrons si nos chefs arrivent à utiliser une telle position défensive à leur avantage...Reprenons mes messages... À l'attention de la 8^{ème} compagnie : Votre mission consiste à

garder le contact avec la tête de la colonne ennemie, qui dispose de plusieurs routes sur la rive gauche du Rhône pour rejoindre Avignon. Soyez prêts à couvrir toutes ces routes. Informez immédiatement le colonel Morin de tout mouvement ennemi vers le nord. Prenez contact avec le 1^{er} escadron qui se trouve actuellement au sud d'Avignon. »

À nouveau, Jobert attendit que son subordonné finisse d'écrire les quelques lignes.

« Je dois informer Geour dai de ce que nous préparons, reprit Jobert. Alors dites-lui que...la 2^{ème} compagnie observera les mouvements ennemis en provenance de Marseille ainsi que tout mouvement vers Aix-en-Provence. Elle fera également en sorte de garder un contact visuel avec le flanc gauche et l'arrière de la colonne ennemie. Pouvez-vous me relire tout cela ? »

Huin lut le message à haute voix.

« Parfait, dit Jobert. Envoyez ce message tout de suite.

— À vos ordres citoyen capitaine. »

Huin appela le maréchal des logis Yinot et, après avoir reçu le message, ce dernier se mit en route pour rejoindre la 8^{ème} compagnie.

« Poursuivons avec un message pour Neilage, dit Jobert. Cinq heures du matin, porte est de Marseille. Deux mille soldats rebelles viennent de quitter Marseille et se dirigent vers Avignon au nord. Aucun mouvement constaté vers Aubagne. Abandonnez la défense du pont. Venez rejoindre notre position actuelle et emmenez le maréchal des logis-chef avec vous. Sachez que la 2^{ème} compagnie couvre le flanc gauche de la colonne ennemie pour les quatre ou cinq prochains jours. Soyez prêt à manœuvrer sans le soutien de nos chariots pour deux jours. »

Le capitaine prit un instant pour réfléchir avant de reprendre sa dictée.

« Indiquez à Voreille qu'il doit escorter les chariots avec un peloton jusqu'à Aix-en-Provence en passant par Aubagne. Récupérez tous nos blessés à Aubagne et informez le chef de bataillon de la garde nationale de la situation. Relisez. »

Huin lut la missive à voix haute.

« Parfait, dit Jobert. Allez désormais vérifier que vos hommes ont de quoi boire et de quoi manger. La journée risque d'être longue. »



Un général se tenait debout, le dos tourné vers une grande barricade constituée de chariots renversés, de tonneaux remplis de gravats et de poutres en bois massif qui bloquaient l'entrée sud d'Avignon. À sa droite, le soleil était en train de se coucher et ses derniers rayons donnèrent une couleur violette au ciel.

Le général scruta d'abord la ligne de chasseurs à cheval ennemis avant de poser son regard sur les trois cents soldats de son infanterie, disposés en trois rangs, qui se préparaient à lancer une dernière salve avant de se réfugier derrière les murailles de la ville.

Il songea un instant au succès qu'il venait de remporter. Ses soi-disant « rebelles marseillais » avaient marché pendant quatre jours pour venir renforcer leurs camarades avignonnais. Cette marche fut un véritable défi pour ses deux mille fantassins qui avaient suffoqué dans des nuages de poussière sous un soleil de plomb et avec de maigres réserves d'eau malgré leur proximité avec le Rhône.

À cause des raids incessants de l'ennemi tout au long du chemin, il avait perdu environ vingt pour cent de sa troupe. Ces hommes avaient pris l'habitude de surnommer ces chasseurs

à cheval républicains « les vipères » ou encore « les loups ». Ceux qui avaient composé son avant-garde racontaient que derrière chaque caillou ou chaque buisson se trouvait une de ces vipères, alors que ceux de l'arrière-garde parlaient des loups qui attaquaient sans relâche les flancs de la colonne, emportant ou tuant tout soldat qui avait le malheur de baisser sa garde un instant.

Le général n'était guère surpris de tout cela. Ses hommes n'avaient aucune cavalerie pour repousser ces chasseurs républicains, qui étaient bien plus rapides qu'eux. Ils pouvaient ainsi venir, tuer et repartir à leur guise. Ils connaissaient bien le terrain, lui permettant ainsi de mettre en place des embuscades autour de lieux difficiles à défendre. Cela dit, il savait aussi que sans artillerie, ces cavaliers n'allaient pas lui empêcher de poursuivre sa route.

Il avait également remarqué que ces chasseurs étaient armés non seulement avec des carabines de cavalerie mais aussi avec des fusils d'infanterie capturés sur ses troupes et même avec des carabines rayées, qu'ils utilisaient pour effectuer le plus de dégâts possibles sur ses troupes avant de repartir au galop pour mettre en place une nouvelle embuscade. Ces attaques éclair se produisaient de jour comme de nuit et, en conséquence, impactaient le moral de ses hommes.

Chaque instant de cette marche fut un calvaire. Si jamais des soldats tentaient de récupérer de l'eau dans la rivière, il fallait organiser de véritables cohortes de soldats pour débusquer l'ennemi et sécuriser le périmètre. La nuit, tout le monde dormait avec un œil ouvert.

S'il envoyait des éclaireurs au-delà de sa colonne, ceux-ci furent capturés ou tués et leurs armes et munitions perdues à l'ennemi. Après le troisième jour, ses soldats refusaient de partir en avant de la troupe tellement la peur de se faire capturer était grande.

Ses officiers subalternes avaient retiré les plumets de leurs coiffures et s'interdisaient de sortir leurs épées ou de hurler des ordres de peur de devenir une cible de choix. Les drapeaux ne pouvaient être tenus par des hommes du troisième rang, au lieu du premier, afin d'empêcher le porteur de se faire abattre comme un animal.

Mais enfin, les hommes de Marseille tenaient une victoire : Ce matin, un grand détachement de gardes nationaux s'était rangé en bataille sur le pont de la Durance afin de barrer la route aux rebelles. Le général savait que ses hommes étaient terrorisés par la cavalerie ennemie qui les traquait sans relâche depuis trois jours. Utilisant cette peur à son avantage, le général promit à ses hommes que s'ils réussissaient à prendre le pont, ils pourraient alors espérer gagner Avignon et la sécurité de ses murs. Cette promesse fut suffisante pour que les rebelles emportent le pont et mettent en fuite les gardes nationaux. Cependant, le général était soulagé que ses adversaires ne furent pas plus nombreux.

Mais même ici, à deux cents mètres de la ville, le général constata amèrement qu'il fallait aligner trois cents fantassins pour espérer garder deux cents loups et vipères à bonne distance. Les tireurs d'élite de l'ennemi, avec leurs carabines rayées, pouvaient frapper ses hommes aisément à cette distance, sans que ces derniers puissent répliquer. Les fantassins au premier rang grimacèrent de peur en voyant leurs camarades tomber autour d'eux et ceux aux deuxièmes et troisièmes rangs abandonnèrent leurs positions afin de courir pour se mettre à l'abri derrière la barricade.

Devant cette ligne qui se désintérait doucement, ces maudits chasseurs républicains s'avancèrent petit à petit, sabre en main, prêts à bondir à la première occasion.



Jobert se tortilla dans sa selle.

Putain d'avocat ! Ce vaurien mérite d'être égorgé.

Avec le dernier des rebelles marseillais en train de courir vers les barricades d'Avignon et le crépuscule en train de se transformer en nuit, voici que le représentant du peuple aux armées fit une entrée des plus dramatiques : Sa poitrine et sa taille étaient entièrement couvertes par une énorme écharpe tricolore et de grandes plumes cotonneuses tricolores ornaient son bicorne surdimensionné. Il était suivi par le colonel Morin et le chef d'escadron Avriol et entouré de cavaliers tenant des torches.

La troupe de Jobert était exténuée, sale et ravagée par la soif. Les chevaux qui voulaient s'allonger afin de se reposer furent contraints par leurs cavaliers de rester debout.

Ce n'est pas le moment pour faire appel à nos sentiments patriotiques.

Le représentant du peuple, nommé Saliceti, était un peu plus vieux que Jobert. Sa chevelure brune cachait un visage fin et un nez crochu. Il dénonça les membres de la noblesse et exhorta les soldats à dénoncer leurs officiers, citant la récente révolte lyonnaise ou l'incident en Vendée, où des prisonniers républicains furent égorgés par des royalistes.

Jobert doutait de la volonté de ses chasseurs de dénoncer leurs officiers. Ils étaient fatigués, assoiffés et couverts de poussière. Ils étaient frustrés d'être obligés d'écouter les délires de cet homme alors qu'ils avaient tant de choses à faire avant de pouvoir dormir.

Saliceti porta désormais son attention sur les sous-officiers, les traitant de petits tyrans. Koschak émit grognement afin de dissuader Pultière de tirer son sabre. Le représentant du

peuple hurla que le sous-officier idéal serait élu à son poste et sans éducation afin d'être proche de ses soldats et d'inciter la ferveur révolutionnaire au lieu d'effectuer des exercices sans fin. Brédieux et Yinot s'échangèrent un regard d'incrédulité.

Malgré tout cela, le colonel Morin trouva le courage pour rappeler à ses chasseurs la manière dont les officiers s'étaient illustrés récemment. Saliceti saisit alors l'occasion pour louer les vertus guerrières du « major » Avriol et la façon dont il avait mené les 2ème et 8ème compagnie pour pousser les rebelles jusqu'à Avignon. Les cavaliers commencèrent à murmurer entre eux, moquant cet emplumé grotesque qui ne savait pas la différence entre un chef d'escadron et un major qui exerçait la fonction de chef d'escadron.

Saliceti poursuivit ses délires en déclarant que, bientôt, la brigade du général Carteux serait là et les villes d'Avignon et de Marseille seraient alors purgées de toute ordure anti-républicaine. Pultière murmura quelques mots choisis sur l'absurdité de garder une brigade bien au chaud à Valence pendant deux semaines maintenant. Koschak lui ordonna de garder le silence.

Le monologue politique du représentant du peuple prit fin en invitant les soldats à venir partager toute préoccupation qu'ils pourraient avoir. Jobert avait décroché des déclarations de ce petit bonhomme depuis bien longtemps et était en train de se réciter la longue liste de tâches que sa compagnie devait terminer avant de pouvoir tomber dans les bras de Morphée.

Les soldats furent obligés de crier « vive la République » encore et encore avant que le représentant du peuple, trottant sur son cheval dans des flaques d'urine, ne leva ses bras comme un chef d'orchestre pour inciter les hommes à chanter...

*Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne...*

Note de l'auteur

Créer un récit et puis le partager est quelque chose de merveilleux. Surtout si les personnages que vous avez imaginés peuvent se faufiler dans un petit coin d'une période historique et s'immerger dans celle-ci. Mais comment pourrai-je, en tant qu'homme du 21^{ème} siècle, avoir la moindre idée de ce qu'aurait pu être la vie dans un autre temps ? Pour ma part, c'est en profitant du travail des historiens, qui ont consacré des années à des recherches minutieuses. De ce fait, je suis redevable à ces professionnels de l'histoire et au fruit de leur travail titanesque, partagé dans la bibliographie de ce roman, et je souhaite les remercier pour avoir rassemblé autant de faits en les présentant de façon aussi claire pour le novice que je suis.

Cela demeure pour moi un mystère que les pertes de la flotte française au dernier crépuscule du siège de Toulon furent si légères, certainement à cause de l'incapacité des espagnols à pénétrer dans le port. Cependant, grâce à l'intervention fictive de Jobert et de ses chasseurs, j'ai pu trouver une façon originale de résoudre cette curiosité historique.

Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que la fiction ?

Pour permettre au lecteur de s'y retrouver, j'ai inclus en annexe une liste chronologique des faits historiques. Après trente années à crouler sous les dettes, la France sombre dans l'anarchie. Cette chronologie décrit cette chute en énumérant les événements historiques mentionnés dans ce roman afin de permettre au lecteur de comprendre le chaos qui impacte les personnages pendant l'année 1793.

Le 24^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval, quant-à lui, n'est pas le fruit de mon imagination. Il fut réellement crée en mars 1793 avec l'ancienne unité des Chasseurs Volontaires. Pendant la Révolution, le 24^{ème} servit dans le sud de la France, d'abord avec l'Armée des Pyrénées Occidentales et puis l'Armée d'Italie. En faisant usage d'un peu de licence artistique, j'ai retracé l'histoire de ce brave régiment afin de donner vie à celle d'André Jobert.

Qu'est-ce que la vérité ? Qu'est-ce que la fiction ?

Un *dramatis personae*, qui reprend l'ensemble des personnages, est compris en annexe. Ceux dont le nom est souligné sont des personnages ayant réellement existé, comme le Colonel Morin qui fut le commandant du 24^{ème} au moment de sa formation, alors que les autres, tel que André Jobert, sont fictifs.

Enfin, pour ceux qui ne seraient pas familier avec l'organisation militaire de cette époque, un dernier appendice est mis à disposition pour comprendre les diverses formations, ainsi que les grades, utilisés dans ce roman.

J'espère que cette première aventure avec le capitaine Jobert fut autant agréable à lire pour vous qu'elle fut à écrire pour moi.

Rob McLaren
Veresdale, Queensland
Septembre 2020

Bibliographie

- Berthier, A.** *Ordonnance provisoire sur l'exercice et les manœuvres de la cavalerie.* Paris : Chez Magimel, 1804
- Bourgeot, V.** *Les Tresors de l'Emperi : L'armée de Napoléon.* Paris : Revue Napoléon, 2009
- Bucquoy, E-L.** *Les Uniformes Du Premier Empire : La Cavalerie Légère.* Paris : Jacques Grancher, 1980
- Bukhari, E.** *Napoleon's Cavalry.* Londres : Presidio Press, 1979
- Calvert, M. & Young, P.** *A Dictionary of Battles 1715-1815* New York : Mayflower Books, 1979
- Chandler, D.G.** *Napoleon's Marshals.* Londres : Scribner, 1987
- Chandler, D.G.** *The Campaigns of Napoleon.* New York : Weidenfeld & Nicolson, 1966
- De Lee, N.,** *Nations in Arms 1800-1815 - French Lancers,* Londres : Almark, 1976
- De Marbot, JB.A.M.** *The Memoirs of General the Baron de Marbot.* Londres : Longsman, Green & Co, 1892
- Dodge, T.A.** *Warfare in the Age of Napoleon, Volume 1.* Leonaur Limited, 2011
- Doisy de Villargennes, Chuquet, A.** *Soldiers of Napoleon, The Experiences of the Men of the First French Empire.* Leonaur Limited, 2008
- Duffy, C.** *The Military Experience in the Age of Reason 1715-1789.* New York : Routledge, 1987
- Elting, J.R.** *Swords Around A Throne.* Londres : The Free Press, 1988

- Erkmann, E., Chatrian, A.** *The History of a Conscript of 1813.* Londres : J.M. Dent, 1946
- Glover, G.** *The Forgotten War Against Napoleon - Conflict in the Mediterranean 1793-1815.* Londres : Casemate Publishers, 2017
- Haythornthwaite, P.** *Napoleonic Light Cavalry Tactics.* Londres : Bloomsbury Publishing, 2013
- Haythornwaite, P.** *Uniforms of the French Revolutionary Wars 1789-1802.* Poole : Blandford Press, 1981
- Letrun, L., Mongin, J.** *Chasseurs à Cheval, 1779-1815, Volumes 1-3.* Paris : Histoire & Collections, 2013
- Maughan, S.E.** *Napoleon's Line Cavalry - Recreated in Colour Photographs.* Londres : The Crowood Press Limited, 1997
- Napier, C.J.** *Lights and Shades of Military Life - The Memoirs of Captain Elzear Blaze.* Londres : Henry Colburn Publisher, 1850
- Petard-Rigo, M.** *La Cavalerie Legere du Premier Empire.* Paris : Histoire & Collections, 1993
- Smith, D.** *Napoleon's Regiments, Battle Histories of the Regiments of the French Army 1792-1815.* Londres : Greenhill Books, 2000
- Walter, J.** *The Diary of a Napoleonic Foot Soldier.* Londres : Penguin Books, 1991

Je reconnais avoir également utilisé des informations disponibles sur Wikipedia, Google Maps et YouTube.

Références

Organisation militaire

Un aperçu rapide des différents niveaux d'organisations militaires en vigueur pendant cette période historique:

Escouade : une escouade regroupe un certain nombre de cavaliers, sous la surveillance d'un brigadier, qui mangent et dorment ensemble.

Section : regroupe deux escouades sous la supervision d'un maréchal des logis.

Peloton : deux sections (vingt-quatre hommes) sous le commandement d'un lieutenant ou d'un sous-lieutenant.

Compagnie : deux pelotons (quarante-huit hommes) sous l'autorité d'un capitaine.

Escadron : regroupement de deux compagnies, commandé par plus ancien des capitaines.

Bataillon : rassemblement de six à huit compagnies d'infanterie, dirigé par un chef de bataillon.

Régiment : commandé par un colonel, il comporte au moins trois escadrons de cavalerie ou de bataillons d'infanterie. Dans la cavalerie, le colonel est assisté par deux chefs d'escadron (majors).

Brigade : rassemblement d'au moins deux régiments de cavalerie ou d'infanterie, accompagnée d'artillerie et du soutien logistique nécessaire. Commandée par un général de brigade.

Division : regroupement d'au moins deux brigades, avec son propre soutien logistique et ses détachements d'artillerie. Sous le commandement d'un général de division.

Corps d'Armée : unité composée d'au moins deux divisions, capable d'agir de façon indépendante. Commandée par un lieutenant général.

Armée : regroupement d'au moins deux corps d'armée et dirigé par un général.



Dramatis Personae

Cette histoire est une œuvre de fiction historique.
Dans la liste ci-dessous, les personnages historiques réels
sont soulignés.

24^{ème} Régiment de Chasseurs à Cheval

- Morin** Colonel et commandant du régiment.
- Raive** Major et second du colonel Morin.
- Avriol** Chef d'escadron.
- Fergnes** Capitaine, commandant la 1^{ère} compagnie et le 1^{er} escadron (1^{ère} et 7^{ème} compagnies), maître d'armes du régiment.
- André Jobert** Capitaine, commandant la 2^{ème} compagnie et le 2^{ème} escadron (2^{ème} et 8^{ème} compagnies).
- De Chabenac** Capitaine, commandant la 8^{ème} compagnie, devient aide de camp.

2^{ème} Compagnie, 24^{ème} Chasseurs à Cheval

André Jobert Capitaine, commandant la 2^{ème} compagnie.

Geour dai Lieutenant et second du capitaine Jobert, promu capitaine, il prend le commandement de la 8^{ème} compagnie.

Koschak Maréchal des logis-chef.

Moench Trompette.

Neilage Sous-Lieutenant, promu capitaine, il devient le second du capitaine Jobert.

Voreille Sous-Lieutenant.

Pultière Maréchal des logis.

Brédieux Maréchal des logis.

Huin Maréchal des logis, promu sous-lieutenant.

Yinot Maréchal des logis.

Duque Brigadier et ordonnance du capitaine Jobert.

Orlande Domestique et cuisinier du capitaine Jobert.

Siège de Toulon

<u>Saliceti</u>	Jacobin et représentant du Peuple auprès des armées, ami et soutien de Napoléon Bonaparte.
<u>Général Masséna</u>	Général de brigade de l'Armée d'Italie, promu suite à ses actes à Toulon, futur maréchal de France sous l'Empire.
<u>Amiral Brueys d'Aigalliers</u>	Commandant de la flotte française en Méditerranée.
Capitaine Saint-Joseph	Officier de marine servant au sein de la flotte française en Méditerranée.
<u>Capitaine Sir William Sydney Smith</u>	Officier de la marine britannique chargé de la destruction des vaisseaux et dépôts de Toulon suite à l'évacuation des forces anglo-espagnoles.
<u>Major Victor</u>	Commandant du 5 ^{ème} Bataillon des Volontaires des Bouches-du-Rhône pendant le siège de Toulon, futur maréchal de France sous l'Empire.
<u>Capitaine Bonaparte</u>	Officier d'artillerie, promu au rang de général de brigade après le siège de Toulon, devint Napoléon Ier, Empereur des français.